
Robert
E. Howard
L'homme
noir
Le Masque
Fantastique

L'HOMME NOIR

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

ROBERT E. HOWARD

L'HOMME NOIR

(THE DARK MAN)

Traduction française de François TRUCHAUD.

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

17, RUE DE MARIGNAN

PRÉFACE

HOWARD L'AVENTURIER

par François Truchaud.

Assurément la littérature fantastique nous a habitués à des rapports bien étranges entre ses auteurs et leurs œuvres. Howard ne fait pas exception à cette règle. Mais commençons par une courte biographie…

Robert Ervin Howard naît le 22 janvier 1906 à Peaster, Texas, USA, et meurt le 11 juin 1936. Trente ans… toute sa vie il la passe à Cross Plains, Texas, petite ville située entre Abilène et Brownwood. Il n'en sortira guère, à part quelques voyages en Louisiane et dans l'Oklahoma (1re analogie avec Lovecraft, le maître du fantastique, dont nous reparlerons plus loin). Comme Lovecraft, le « reclus » de Providence (qu'il transforme en Arkham, la ville imaginaire, lieu géométrique de toutes les terreurs), Howard fait figure de personne inadaptée, *déplacée,* comme s'il était venu d'ailleurs… Son père est médecin, Howard est fils des premiers pionniers de cette région. Il fait ses études à Cross Plains, puis complète son éducation au Howard Payne College de Brownwood. Enfant chétif, il réagit à cet état de fait, pratique intensément le sport et la culture physique, devenant un boxeur et un cavalier accompli. Par la seule force de sa volonté, Howard devient *autre* : l'enfant malingre devient un colosse de près de deux mètres et pesant non loin de 100 kg ! Howard est plus grand que nature, comme ses personnages. Lecteur vorace, il dévore tous les livres qui lui tombent sous la main ; passionné d'histoire très tôt, il commence à écrire, dès l'âge de 15 ans. Sa première histoire professionnelle « Spear and Fang » (tout un programme déjà !) écrite entre 15 et 18 ans, est publiée dans le fameux « Weird Tales », en 1925. Il n'arrêtera plus d'écrire jusqu'à sa mort : celle-ci survient à l'âge de 30 ans. Howard, souffrant certainement de névroses, sujet à des sautes d'humeur très fortes, instable, se suicide en apprenant la mort imminente de sa mère, condamnée par la maladie. Le suicide l'obsédait depuis plusieurs années déjà… le colosse aux pieds d'argile !

Trente ans de vie, quinze ans de création littéraire à jet continu. Il aborde tous les genres : sport, policier, aventures, western, histoire, aventures orientales, histoires fantastiques et héroïc fantasy, sans parler de la poésie ! C'est la création d'une véritable galerie de personnages inoubliables : Conan le Cimmérien (le plus fameux de ses personnages), King Kull, Solomon Kane (que l'on découvrira bientôt en France, personnage étonnant d'un Puritain Elizabéthain, vengeur conduit par le Destin !) Bran Mak Morn, (dont l'ombre plane sur les deux histoires de Turlogh O'Brien, figurant dans le présent recueil), Turlogh (déjà cité), mais aussi le marin Steve Costigan, Breckinridge Elkins (personnage de western comique, mais aussi héroïque), très célèbres aux États-Unis… et beaucoup

d’autres.

Ses écrits ont été publiés dans le magazine « Weird Tales » en grande partie, et aussi dans « Argosy », « Top-Notch », « Oriental Stories », « Action Stories ». Mais ils ne furent rassemblés en volumes qu’après sa mort. Freelance, écrivain professionnel, Howard gagne à la fin de sa vie autant que l’habitant le plus riche de Cross Plains, le banquier ! Une réussite qui le différencie de Lovecraft qui n’a jamais pu gagner sa vie normalement, malgré son génie !

Très souvent, en littérature fantastique, nous savons fort peu de choses de l’homme, de l’écrivain fantastique, totalement absorbé par son œuvre, qui conserve son mystère et ses forces occultes. L’exemple idéal est bien sûr Lovecraft, qui ne vit que pour son œuvre et meurt, enfermé dans ses rêves, devenant par là même immortel. Lovecraft et Howard ont beaucoup de points communs, d’affinités, mais présentent également d’énormes différences : deux parallèles qui se rencontrent parfois ! En effet, même *différence* exemplaire de l’homme-écrivain vis-à-vis de ses « semblables », même caractère d’étrangeté (je suis d’ailleurs !), même destin, même vie, celle d’Howard étant encore plus brève (comme Hodgson, l’auteur de « La Maison au bord du Monde »). Même mystère premier de l’homme, de son œuvre, de sa création fantastique. Même précocité à écrire, à lire, même attachement à la mère, encore que plus nuancé chez Lovecraft. Même amour des chats (à sa mort. Howard en avait 13 !)… mais la psychanalyse est difficile et hasardeuse : Conan le Barbare serait-il l’image idéalisée de l’homme que voudrait être Howard, que l’on imagine petit et malingre ? Erreur, Howard est le reflet même de Conan, son frère jumeau ! Les faits sont les mêmes, mais chacun réagit différemment. Howard force son destin et sa vie, et c’est bien là son originalité la plus grande.

Fureur d’écrire, fureur de vivre, pourrait-on dire également ! Les écrits d’Howard reflètent parfaitement ce bouillonnement intérieur, cette ardeur, cette impatience, cette explosion, ce jaillissement continuel d’une création pleine de tumulte, de bruit et de fureur ! Howard s’est illustré particulièrement dans le fantastique et l’héroïc fantasy, son personnage le plus fameux étant Conan le Barbare. Howard, parlant de ce personnage, raconte qu’il écrivit ses aventures pratiquement dans un état second, comme si quelqu’un lui dictait les histoires de Conan, lui-même n’intervenant que pour une part mineure ! Quel cas exemplaire d’écriture automatique… ou bien nous trouverions-nous ici en présence du mystère de la création fantastique ? D’où nous viennent nos rêves et nos cauchemars, de quel *autre* monde ? Sommes-nous le reflet d’un ailleurs entrevu par quelques-uns ?

Pourtant, ces questions, Howard ne se les est sans doute jamais posées ! Abordant franchement la vie, de plain-pied, comme ses personnages affrontent le péril, quel qu’il soit, « Two-gun Bob », comme l’avait surnommé affectueusement Lovecraft (dans le récit : « Le combat qui marqua la fin du siècle »), pressentit certainement que sa vie serait courte, d’où le caractère *d’urgence* de sa vie et de son œuvre. Écrire le plus possible dans le laps de temps qui lui était imparti, avant la fin inéluctable. Il est beaucoup question de *destin* dans l’œuvre d’Howard.

Pour lui, le Barbare est l’image même de l’homme, de son attitude face à la vie et au monde. Des brutes en apparence, en réalité ils recèlent en eux une grande noblesse et une générosité ! Mots étonnants à propos de Conan, pourtant ces sauvages, en apparence, sont plus proches de la vie et du monde que beaucoup d’autres. Ils sont *en accord* avec le monde physique et

ses lois implacables. Eux seuls sont capables de s'adapter, de réagir et de survivre. Par leurs aventures, ils se dépassent eux-mêmes, allant jusqu'au bout de leurs forces, de leur être, et trouvent leur vérité, la vérité… De là, cette attitude étonnante des personnages d'Howard, face au surnaturel, au fantastique (et c'est bien naturel dans une épopée de « sword and sorcery » !) : pour eux le surnaturel est un péril comme un autre, qu'ils affrontent à grands coups d'épée ! Cette attitude, éclairant profondément la démarche d'Howard, démontrant sa foi en *l'homme* et en ses ressources, l'oppose profondément sur ce point précis, à Lovecraft (écrasé et détruit par le fantastique), le rapprochant, ainsi que me le signalait Van Herp, de Jean Ray, dont l'héroïne de la « Ruelle Ténébreuse » affronte l'invisible à coups de rapière !

Deux phrases d'Howard explicitent cette démarche : « Quelle qu'ait pu être la magie impure qui avait donné vie à la Créature Sombre, il avait suffi d'un seul coup de bon acier anglais pour la précipiter à nouveau vers les limbes d'où elle était venue… » (Les Dieux de Bal-Sagoth).

Et : « J'étais un fils d'Asgard qui ne redoutait ni homme, ni démon, et je faisais davantage confiance à la force fracassante de ma hache de silex qu'aux charmes des prêtres ou aux incantations des sorciers »… (Le Jardin de la Peur).

Les personnages d'Howard ne connaissent pas la peur, même s'ils sont fascinés (comme Howard est en proie à une fascination horrifiée) par le surnaturel, les ténèbres et les terreurs que recèle le monde. Ils sont sauvés par leur énergie vitale, exprimée par leurs muscles, reflet ou expression de réactions primitives, instinctives, non déformées par un intellectualisme (comme celui de Lovecraft) qui fait de l'homme une proie facile pour les terreurs qu'il a lui-même libérées !

Voici à présent ce recueil de 8 nouvelles, mêlant le fantastique à l'héroïc-fantasy, une réussite du genre. Signalons dans cette véritable symphonie du *rouge et du noir* (le sang et les ténèbres abritant le surnaturel), deux histoires « lovecraftiennes » : « La Chose ailée sur le Toit » et « Ne me creusez pas de tombe ! », marquées par le « Livre Noir » de Von Junzt, ou les « Unaussprechlichen Kulten », livre imaginaire inventé par Howard, pour répondre et prolonger la bibliothèque mythique et fantastique, dont l'exemplaire le plus prestigieux est le « Necronomicon » de Lovecraft ! Howard écrivit « Dans la Forêt de Villefère » à l'âge de 19 ans : une nouvelle de 4 pages, et tout Howard est contenu dans ce bref récit ! Voici huit histoires imprégnées de fantastique horrible, de magie noire, de vengeance, de violence et de sang ! Son héros préféré est l'aventurier solitaire et errant, rejeté par les siens et marqué par le destin, seul face au monde ! Le sang appelle le sang et, grands bretteurs devant l'éternel, les personnages d'Howard affrontent tous les périls qui se présentent à eux. Leur quête est longue, éternelle en fait… au bout de leur épée, ou de leur recherche, ils trouveront la vérité. Une quête aventureuse, emportée dans un tourbillon de faits, d'affrontements, dans un flot d'aventures qui ne laissent pas un seul instant en repos ! Tout l'immense talent d'Howard est là… Howard humaniste… pourquoi pas ? Sa foi en l'homme et en ses possibilités est évidente. Comme elle l'est en la vanité du pouvoir et de la cupidité (voir la fin des « Dieux de Bal-Sagoth »… somptueux tableau illustrant le « tout n'est que vanité »….).

Voici huit nouvelles *hantées* par toute l'horreur et l'abomination du monde, les rites secrets et innommables pratiqués par sorciers, magiciens et autres adorateurs des ténèbres et des Forces du Mal ! Voici les

cauchemars surgis de la nuit, mais les personnages d'Howard triomphent toujours, ou presque, parce qu'ils ont foi en l'homme… le monde est à portée de leur main.

Howard l'Aventurier… bien sûr, on aura compris qu'il s'agissait d'aventure *intérieure !* Générosité de ses personnages, tendresse d'Howard… le mot n'est pas trop fort ! Malgré la violence et la brutalité apparentes de ses histoires, Howard aimait les gens, la vie et l'amitié. Howard ne se consola jamais de la mort de son chien Patch : lorsque son compagnon fidèle mourut, après 12 ans de vie commune et d'affection, le père d'Howard déclara : « Patch n'avait pas de maître, mais un ami »…

octobre 75.

L’HOMME NOIR

« Car voici venir la nuit des épées
Et la citadelle peinte des hordes païennes
Penche vers nos marteaux, nos feux et nos cordages
Penche un peu, et puis s’écroule. »
Chesterton.

Un vent mordant chassait la neige comme elle tombait. Le ressac grondait le long de la côte déchiquetée et plus loin les flots agités gémissaient continuellement. Alors qu’une aube grise se levait imperceptiblement au-dessus de la côte de Connacht, un pêcheur cheminait péniblement. C’était un homme dont l’apparence était aussi rude que la terre qu’il foulait. Ses pieds étaient enveloppés de cuir grossièrement tanné, un simple vêtement de peau de daim protégeait insuffisamment son corps. Il ne portait rien d’autre. Comme il longeait le rivage avec obstination, aussi indifférent au froid piquant que s’il avait été la brute velue qu’il semblait être au premier regard, il s’arrêta brusquement. Un autre homme venait de surgir du rideau formé par les bourrasques de neige et la brume épaisse montant de la mer. Turlogh Dubh se tenait devant lui.

Cet homme dépassait presque d’une tête le pêcheur trapu et il avait le port d’un guerrier. Un seul regard aurait suffi, mais tout homme ou femme dont les yeux tombaient sur Turlogh Dubh était comme fasciné par lui. Il faisait six pieds et un pouce de haut, et la première impression de minceur disparaissait après un examen plus attentif. Il était grand, mais parfaitement charpenté ; il avait des épaules splendides et une carrure impressionnante. Il possédait de longs membres, mais très musclés, alliant ainsi la force d’un taureau à l’agilité souple d’une panthère. Le moindre de ses mouvements trahissait cet alliage et cette coordination qui font le super-guerrier. Turlogh Dubh… Turlogh le Noir, autrefois membre du clan O’Brien. Noir il était, en effet, autant de chevelure que de couleur de peau. De dessous des sourcils épais et noirs, étincelaient des yeux d’un bleu volcanique. Et sur son visage rasé de près, il y avait quelque chose de la noirceur des montagnes sombres, de l’océan à minuit. Comme le pêcheur, il faisait partie de cette farouche région occidentale.

Sur sa tête, il portait un casque simple, sans visière, sans cimier ou emblème. Depuis le cou jusqu’à mi-cuisse il était protégé par une chemise très ajustée en mailles sombres. Le kilt qu’il portait sous sa cuirasse et qui tombait jusqu’aux genoux, était fait de simple drap épais, marron foncé. Ses jambes étaient entourées de cuir dur qui pouvait détourner le tranchant d’une épée, et les chaussures à ses pieds étaient usées par de nombreux voyages.

Un large ceinturon ceignait sa taille mince, soutenant une longue dague

dans une gaine de cuir. Sur son bras gauche il portait un petit bouclier rond de bois, recouvert de peau, aussi dur que du fer, renforcé par des attaches d'acier et muni en son centre d'une pointe, petite mais redoutable. Une hache pendait à son poignet droit et c'était ses caractéristiques que le pêcheur étudiait en ce moment même. L'arme avec son manche de trois pieds de long et ses lignes gracieuses paraissait mince et légère au pêcheur, qui la comparait mentalement aux grandes haches portées par les Hommes du Nord. Pourtant, trois années à peine s'étaient écoulées, comme il le savait, depuis que des haches comme celle-ci avaient disloqué les hordes nordiques, leur infligeant une sanglante défaite et brisant la puissance païenne à jamais.

Cette hache était aussi singulière que son possesseur. Elle ne ressemblait à aucune de celles que le pêcheur avait vues jusqu'alors. Elle présentait un seul tranchant, avec une courte pointe à trois arêtes sur le marteau et une autre sur le dessus de la tête. Comme celui qui la maniait, elle était plus lourde qu'elle ne le paraissait. Avec son manche légèrement incurvé et l'ouvrage délicat de la lame, elle était véritablement l'arme d'un expert… rapide, meurtrière, mortelle, frappant comme un cobra. La tête était le résultat très achevé de l'artisanat irlandais, ce qui voulait dire à cette époque, le plus achevé au monde. Le manche, taillé dans le cœur d'un chêne centenaire, durci au feu par des méthodes spéciales et bardé d'acier, était aussi résistant qu'une barre de fer.

« Qui es-tu ? » demanda le pêcheur avec la rudesse de l'Ouest.

« Qui es-tu pour le demander ? » répondit l'autre.

Les yeux du pêcheur se posèrent un instant sur l'unique ornement que portait le guerrier, un lourd bracelet d'or à son bras gauche.

« Rasé de près et les cheveux coupés très courts à la façon normande, » murmura-t-il. « Et la peau foncée… tu dois être Turlogh le Noir, le hors-la-loi du Clan O'Brien. Tu as parcouru un long chemin. La dernière fois que j'ai entendu parler de toi, tu te trouvais dans les collines de Wicklow, pourchassant aussi bien les O'Reillys que les hommes d'Oast. »

« Un homme doit manger, hors-la-loi ou non, » grogna le Dalcassien.

Le pêcheur haussa les épaules. Un homme sans maître… C'était une voie difficile. En ces temps où les clans étaient tout-puissants, lorsque la propre famille d'un homme le rejetait, il devenait alors véritablement un fils d'Ismaël. Le monde entier était dressé contre lui. Le pêcheur avait entendu parler de Turlogh Dubh… un homme étrange et amer, un terrible guerrier et un stratège adroit, mais quelqu'un dont les soudains accès d'une étrange folie faisaient un homme marqué même dans ce pays et à cette époque de démence.

« La journée s'annonce difficile, » dit le pêcheur, pour rompre le silence.

Turlogh regarda d'un air sombre sa barbe emmêlée et ses cheveux ébouriffés, désordonnés. « As-tu un bateau ? »

L'autre indiqua d'un mouvement de la tête une petite crique abritée où était amarrée une embarcation de fière allure, construite avec le savoir-faire hérité d'une centaine de générations d'hommes qui avaient tiré leur nourriture de la mer opiniâtre.

« Il ne semble guère en état de prendre la mer, » dit Turlogh.

« Guère en état ? Toi qui es né et as été élevé sur la côte occidentale, tu devrais pourtant le savoir. J'ai fait voile, seul, à bord de ce bateau jusqu'à la Baie de Drumcliff et j'en suis revenu, tandis que tous les démons du vent cherchaient à le démâter. »

« Tu ne peux pêcher avec une mer pareille. »

« Penses-tu que seuls les chefs comme toi considèrent comme un divertissement de risquer leur vie ? Par tous les saints, je suis allé jusqu'à Ballinskellings en pleine tempête – et j'en suis revenu également – pour le simple amusement de la chose ! »

« C'est parfait alors, » dit Turlogh. « Je prends ton bateau. »

« Tu ne prendras rien du tout ! Quel langage est-ce là ? Si tu désires quitter Erin, va à Dublin et embarque-toi à bord de l'un des bateaux de tes amis Danois. »

Un sombre froncement de sourcils fit du visage de Turlogh un masque menaçant. « Certains sont morts pour moins que cela ! »

« N'intrigues-tu pas avec les Danois ? Et n'est-ce pas pour cette raison que ton clan t'a banni, afin que tu crèves de faim dans la lande ? »

« La jalousie d'un cousin et le dépit d'une femme, » grogna Turlogh. « Mensonges… tout n'était que mensonges. Mais suffit ! As-tu vu un long serpent surgir du sud, ces derniers jours ? »

« Oui, il y a trois jours, nous avons aperçu une galère à gueule de dragon, précédant la tempête. Mais elle n'a pas jeté l'ancre ici. Ma foi ! Les pirates n'obtiennent que de durs coups des pêcheurs occidentaux. »

« C'était sûrement Thorfel le Bel, » murmura Turlogh, balançant sa hache par sa bride de poignet. « Je le savais ! »

« Il y a eu un raid dans le sud ? »

« Une bande de brigands a attaqué de nuit le château de Kilbaha. Les épées ont chanté et étanché leur soif… et les pirates ont enlevé Moira, fille de Murtagh, l'un des chefs des Dalcassiens. »

« J'en ai entendu parler, » murmura le pêcheur. « Alors les épées vont être aiguisées dans tout le sud, en vue de rouges représailles, n'est-ce pas, mon beau joyau noir ? »

« Son frère Dermod gît sans défense, blessé au pied par une épée. Les terres de son clan sont sans cesse menacées par les incursions des MacMurroughs à l'est et des O'Connors au nord. Peu d'hommes peuvent être retirés de la défense de la tribu, même pour partir à la recherche de Moira… le clan se bat pour sa survie. Erin tout entier s'agite sous le trône Dalcassien depuis la chute du grand Brian. Même dans ces conditions, Cormac O'Brien s'est embarqué pour se lancer à la poursuite des ravisseurs, mais il suit la trace d'une oie sauvage ! Car, de l'avis général, les auteurs du raid étaient des Danois venus de Coninbeg. En fait, nous autres hors-la-loi avons nos façons de nous renseigner, il s'est agi de Thorfel le Bel qui tient l'île de Slyne, appelée Helni par les Nordiques, aux Hébrides. C'est là qu'il l'a emmenée… c'est là que je le suivrai. Prête-moi ton bateau. »

« Tu es fou ! » s'écria vivement le pêcheur. « Que racontes-tu là ? Aller de Connacht jusqu'aux Hébrides à bord d'un bateau non ponté ? Avec cette tempête ? Je dis que tu es fou. »

« Je vais essayer, « répondit Turlogh d'un air absent. « Me prêtes-tu ton bateau ? »

« Non. »

« Je pourrais t'égorger et le prendre, » fit Turlogh.

« Tu le pourrais, » lui répondit le pêcheur avec obstination.

« Pourceau stupide ! » gronda le hors-la-loi, en proie à une vive émotion. « Une princesse d'Erin subit l'étreinte d'un voleur à barbe rousse, venu du Nord, et tu marchandes comme un Saxon ! »

« Mais je dois vivre ! » s'écria le pêcheur aussi passionnément. « Si tu prends mon bateau, je mourrai de faim ! Où trouverais-je son semblable ?

Il est unique en son genre ! »

Turlogh porta la main au bracelet qui enserrait son bras gauche. « Je te paierai. Ceci est un *torc* que Brian lui-même passa à mon bras, devant Clontarf. Prends-le ; je pourrais, avec lui, acheter cent bateaux. Alors que je le portais à mon bras, j'ai souffert mille faims, mais maintenant le besoin est trop grand ! »

Mais le pêcheur secoua la tête, l'étrange illogisme des Gaëls brillant dans ses yeux. « Non ! Ma cabane n'est pas digne d'abriter un *torc* que la main du Roi Brian a touché. Garde-le et prends mon bateau, par tous les saints, puisque cela est si important pour toi ! »

« Il sera de nouveau à toi à mon retour, « promit Turlogh », tu recevras peut-être également une chaîne d'or, laquelle orne pour le moment le cou de taureau de l'un de ces chiens nordiques. »

Le jour était triste et accablant. Le vent gémissait et le mouvement perpétuel et monotone de la mer évoquait le chagrin que porte l'homme dans son cœur. Le pêcheur était debout sur les rochers et regarda la fragile embarcation glisser et se tordre comme un serpent entre les rochers, jusqu'à ce que le vent du large la happe et la secoue comme une plume. La voile se gonfla et le léger bateau bondit, tangua, puis se redressa et s'élança vers le large, disparaissant au loin jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une petite tâche dansante pour les yeux du guetteur.

Puis une bourrasque de neige le cacha définitivement à son regard.

Turlogh entrevoyait la folie de son voyage. Mais il était endurci aux souffrances et au péril. Le froid et la glace, le grésil tombant en rafales, auraient gelé un homme moins résistant, mais les éléments contraires ne faisaient que le stimuler davantage, l'excitant à fournir de plus grands efforts encore. Il était aussi solide et souple qu'un loup. Au milieu d'une race d'hommes dont la hardiesse étonnait même les plus rudes des Scandinaves, la singularité de Turlogh Dubh ressortait encore plus. À sa naissance, il avait été roulé dans la neige, afin de mettre à l'épreuve son droit de survivre. Son enfance et son adolescence s'étaient écoulées dans les montagnes, sur la côte et dans les landes occidentales. Jusqu'à l'âge adulte, il ne porta jamais de vêtement tissé. Une peau de loup avait été l'unique habit de ce fils de chef Dalcassien. Avant sa mise hors-la-loi, il pouvait épuiser un cheval, en courant toute une journée à son côté. Il n'était jamais fatigué par la nage. À présent, depuis que les intrigues d'hommes de son clan jaloux l'avaient chassé vers des terres désolées et la vie d'un loup, sa dureté était si grande qu'elle était inconcevable pour un homme civilisé.

La neige cessa, la tempête diminua, le vent persista. Turlogh, par nécessité, serrait la ligne du littoral, évitant les récifs contre lesquels son embarcation sans cesse semblait devoir se fracasser. Infatigablement, il avançait, tenant la barre, maniant la voile et la rame. Sur un millier de marins, pas un seul n'aurait pu accomplir ce prodige, mais Turlogh si ! Il n'avait pas besoin de prendre du repos. Tandis qu'il tenait la barre, il mangeait le repas frugal que le pêcheur lui avait fourni. Lorsqu'il aperçut Malin Head, la tempête s'était calmée, miraculeusement. La mer était encore houleuse, mais les coups de vent violents étaient tombés, faisant place à un vent frais qui faisait bondir en avant le petit bateau. Jours et nuits passaient, intimement confondus ; Turlogh faisait route vers l'est. Une seule fois, il jeta l'ancre près de la côte pour se ravitailler en eau douce et pour prendre quelques heures de repos.

Comme il était à la barre de nouveau, il réfléchit aux dernières paroles

du pêcheur. « Pour quelle raison risques-tu ta vie pour un clan qui a mis ta tête à prix ? »

Turlogh haussa les épaules. Le sang était plus épais que l'eau. Que son peuple l'ait chassé de son sein, le promettant à la mort du loup solitaire, traqué dans la lande, ne changeait rien au fait qu'il était son peuple. La petite Moira, fille de Murtagh et de Kilbaha, n'avait rien à voir avec cela. Il se souvenait d'elle… il avait joué avec elle, quand il était un jeune garçon et elle un bébé. Il se souvenait du gris profond de ses yeux et du sombre éclat de sa noire chevelure, de la beauté de sa peau. Même encore enfant, elle était déjà d'une beauté remarquable. Mais, dame ! Ce n'était qu'une enfant et Turlogh était un adolescent, de nombreuses années son aîné. À présent, elle faisait route vers le nord pour devenir la femme, contre son gré, d'un voleur nordique. Thorfel le Bel – le Joli – Turlogh jura par des Dieux qui ne connaissaient pas la Croix ! Un brouillard rouge flotta devant ses yeux et la mer devint cramoisie autour de lui. Une jeune Irlandaise retenue captive dans le skalli d'un pirate nordique… d'un mouvement rageur, Turlogh dirigea la proue de son bateau vers la pleine mer. Il y avait une lueur de folie dans ses yeux.

De Malin Head à Helni, cela représentait une longue ligne oblique à travers les flots écumants que fendait présentement Turlogh. Il se dirigeait vers une petite île située, avec beaucoup d'autres petites îles, entre Mull et les Hébrides. Un marin des temps modernes, avec des cartes et un compas, aurait éprouvé une certaine difficulté à la trouver. Turlogh n'avait ni l'un ni l'autre. Il naviguait par instinct et de mémoire. Il connaissait ces mers comme un homme connaît sa maison. Il les avait traversées alors qu'il faisait partie d'un raid vengeur, et une autre fois, en tant que captif, fouetté sur le pont d'un drakkar danois. Et il suivait une piste sanglante. Des nuages de fumée s'élevant des caps habités, des épaves flottantes, des débris de navires et des bois de charpente carbonisés, montraient que Thorfel détruisait tout sur son passage. Turlogh émit un grognement de joie sauvage : il se rapprochait du viking, en dépit de l'avance prise par ce dernier. Car Thorfel brûlait et pillait les côtes qu'il longeait sur son passage, et la course de Turlogh était aussi rapide que celle d'une flèche.

Il était encore très éloigné d'Helni lorsqu'il aperçut une petite île au large de sa route. Il la connaissait depuis longtemps et savait qu'elle était inhabitée, mais il y trouverait de l'eau douce. Aussi il fit voile vers elle. On l'appelait l'île des Épées, personne ne savait pourquoi. Comme il s'approchait du rivage, il aperçut un spectacle qu'il interpréta comme il convenait. Deux navires avaient été halés sur le rivage en pente. Le premier était une embarcation rudimentaire, légèrement comparable à la sienne, mais beaucoup plus grande. L'autre était un bâtiment long et bas, indéniablement viking. Tous les deux étaient abandonnés. Turlogh tendit l'oreille, cherchant le cliquetis des armes, la clameur de la bataille, mais le silence était total. Des pêcheurs, songea-t-il, originaires des îles d'Écosse. Une bande de pillards les avait repéré en pleine mer ou sur une autre île et les avait pris en une chasse plus longue que prévu, il en était sûr. Autrement ils ne seraient pas partis à bord d'un vaisseau non ponté. Mais, excités par le désir de tuer, les pillards auraient traqué leur proie sur un bateau ponté, durant une centaine de miles de mer houleuse si nécessaire.

Turlogh accosta, lança dans l'eau la pierre qui servait d'ancre et s'élança vers la plage, sa hache prête. C'est alors qu'il vit en amont du rivage, à une courte distance, un étrange et sanglant amoncellement de corps. Quelques enjambées rapides l'amenèrent face au mystère. Quinze Danois à barbe

rousse gisaient à terre, baignant dans leur sang, formant un cercle approximatif. Aucun d'eux ne respirait encore. À l'intérieur de ce cercle, confondus avec les corps de leurs assassins, gisaient d'autres hommes, comme Turlogh n'en avait jamais vus. Ils étaient de petite taille et de peau très sombre ; leurs yeux morts, grands ouverts, étaient les plus sombres que Turlogh ait jamais contemplés. Ils ne portaient guère de cuirasses, et leurs mains figées dans la mort étreignaient encore des épées et des poignards brisés. Ici et là gisaient des flèches qui s'étaient brisées sur les cottes de mailles des Danois, et Turlogh observa avec surprise que nombre d'entre elles étaient garnies d'une pointe de silex.

« Ce fut un combat féroce, » murmura-t-il. « Oh oui, les épées ont largement étanché leur soif ! Qui sont ces gens ? Dans toutes les îles je n'en ai encore jamais vu de semblables. Sept… est-ce tout ? Où sont leurs camarades qui les aidèrent à tuer ces Danois ? »

Il n'y avait aucune trace de pas partant de l'endroit ensanglanté. Le front de Turlogh s'assombrit.

« Alors ils étaient seulement sept en tout… 7 contre 15 ! Et les assassins sont morts avec leurs victimes. Quel genre d'hommes étaient-ils pour venir à bout de ces Vikings, deux fois plus nombreux qu'eux ? Ils sont de petite taille, ne portent guère de cuirasses. Et pourtant… »

Une autre idée le frappa. Pourquoi les inconnus ne s'étaient-ils pas dispersés et enfuis, pour aller se réfugier dans les bois ? Il croyait tenir la réponse. Au centre même du cercle silencieux, se trouvait un étrange objet. Une statue. Elle était faite d'une substance sombre et représentait un homme. Cinq pieds environ de long, ou de haut, elle possédait une apparence de vie, qui fit sursauter Turlogh. À moitié couché sur elle, était étendu le corps d'un vieil homme, mutilé à un tel point qu'il n'avait pratiquement plus apparence humaine. L'un de ses maigres bras était passé autour de la statue, l'autre était tendu, la main étreignant un couteau de silex, enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine d'un Danois. Turlogh remarqua les horribles blessures qui défiguraient tous les hommes à la peau sombre. Ils avaient été difficiles à tuer. Ils s'étaient battus jusqu'à se faire littéralement hacher en morceaux et, au seuil de la mort, ils avaient alors donné la mort, à leur tour, à leurs assassins. C'est ce que pouvaient lire les yeux de Turlogh. Un terrible désespoir était inscrit sur les visages figés des étrangers à la peau sombre. Il nota la façon dont leurs mains étreignaient encore la barbe de leurs adversaires. L'un d'eux gisait à côté du cadavre d'un immense Danois, et sur ce dernier Turlogh ne voyait aucune blessure ; jusqu'à ce qu'il regarde de plus près et s'aperçoive que les dents du petit homme sombre étaient enfoncées, comme celle d'une bête, dans la gorge de taureau de l'autre.

Il se pencha et dégagea la statue de l'amoncellement des corps. Le bras du vieillard était soudé à celle-ci, et Turlogh fut obligé d'user de toute son énergie pour les séparer. On aurait dit que, même dans la mort, le vieil homme s'accrochait à son trésor ; car Turlogh pressentait que c'était pour cette statue que les petits hommes noirs étaient morts. Ils auraient pu se disperser et échapper à leurs adversaires, mais ils auraient dû alors abandonner leur statue. Ils avaient choisi de mourir à côté d'elle. Turlogh secoua la tête ; sa haine féroce des Nordiques, héritage de préjudices et d'outrages, était une chose brûlante et vivante, presque une obsession, qui le menait parfois jusqu'à la démence. Il n'y avait pas de place pour la pitié dans son cœur farouche ; la vue de ces Danois, gisants morts à ses pieds, l'emplissait d'une joie sauvage. Pourtant il sentait ici, chez ces hommes

morts et immobiles, une passion plus forte que la sienne. Ici il y avait une impulsion motrice plus profonde que sa haine. Oui… et plus ancienne. Ces petits hommes lui paraissaient être très âgés, non pas comme un individu peut être vieux, mais comme une race est ancienne. Même leurs cadavres exsudaient une aura intangible d'ancienneté, remontant à l'aube de la création. Quant à la statue…

Le Gaël se pencha et la saisit pour la soulever. Il s'était attendu à rencontrer un poids important et fut stupéfait. Elle n'était pas plus lourde que si elle avait été faite de bois léger. Il donna de petits coups sur sa surface, le son était plein. Il crut tout d'abord qu'elle était en fer. Puis il décida qu'elle était en pierre, mais d'une pierre comme il n'en avait jamais vue. Et il se doutait qu'on ne pouvait trouver une telle pierre dans les îles Britanniques, ni dans aucune partie du monde qu'il connaissait. Car, à l'instar des petits hommes morts, elle semblait très vieille. Elle était aussi lisse et exempte de corrosion que si elle avait été taillée la veille. Pourtant elle était le symbole même d'un âge séculaire, Turlogh en était sûr. Elle représentait un homme qui ressemblait beaucoup aux petits hommes noirs qui gisaient autour d'elle. Pourtant il en différait subtilement. Turlogh sentit d'une certaine manière que c'était l'image d'un homme qui avait vécu dans un passé très lointain, car assurément le sculpteur inconnu avait eu un modèle vivant. Et il avait réussi à donner l'apparence de la vie à son œuvre. Il avait restitué pleinement la courbe des épaules massives, la puissance de la poitrine, les bras puissamment musclés. La vigueur des traits était évidente : la mâchoire ferme, le nez régulier, le front haut, tout indiquait une forte intelligence, un grand courage et une volonté inflexible. Assurément, songea Turlogh, cet homme était un roi… ou un dieu. Pourtant il ne portait pas de couronne ; son seul vêtement était une sorte de pagne, dont les plis avaient été sculptés avec tant de finesse qu'ils semblaient réels.

« C'était leur dieu, » médita Turlogh, regardant autour de lui. « Ils fuyaient devant les Danois… mais, finalement, ils sont morts pour leur dieu. Qui sont ces gens ? D'où venaient-ils ? Et où allaient-ils ? »

Il se tenait ainsi, appuyé sur sa hache, et une chose étrange se passa dans son esprit. Il éprouva la sensation d'abîmes prodigieux d'espace et de temps entrouverts auparavant ; des marées étranges et infinies de l'espèce humaine se succédant immuablement ; des flots de l'humanité qui croît et décroît avec le flux et le reflux des marées. La vie était une porte s'ouvrant sur deux mondes obscurs et inconnus… et combien de races d'hommes, avec leurs espoirs et leurs peurs, leurs amours et leurs haines, avaient franchi cette porte… au cours de ce long voyage qui les avait conduit des ténèbres vers les ténèbres ? Turlogh soupira. Au plus profond de son âme se manifestait la tristesse mystique des Gaëls.

« Autrefois tu as été roi, Homme Noir, » dit-il à la statue silencieuse. « Peut-être as-tu été dieu, régnant sur le monde entier. Ton peuple a disparu… comme le mien est en train de disparaître. Assurément tu as été le roi du Peuple du Silex, la race que mes ancêtres celtiques ont exterminée. Allons… nous avons eu notre heure de gloire et nous nous éteignons à présent. Ces Danois qui gisent à tes pieds… ce sont les conquérants à présent. Ils doivent avoir leur heure de gloire… mais eux aussi passeront. Pourtant tu vas m'accompagner, Homme Noir, que tu sois roi, dieu ou démon ! Oui, car je sens en moi-même que tu me porteras chance, et la chance j'en aurai besoin lorsque je serai en vue d'Helni, Homme Noir. »

Turlogh attacha solidement la statue à l'avant de son bateau. À nouveau il suivait la piste funeste. À présent le ciel devenait gris et la neige tombait en fortes rafales, piquant et blessant. Les flots étaient veinés de gris par la glace, et le vent mugissait et s'abattait sur le frêle esquif. Mais Turlogh ne nourrissait aucune peur. Et son bateau fendait les flots comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Il avançait rapidement au milieu du vent rugissant et des bourrasques de neige. En lui-même, le Dalcassien était persuadé que l'Homme Noir lui venait en aide. Autrement, sans cette assistance surnaturelle, il aurait sombré une centaine de fois. Il manœuvrait avec toute son habileté de marin et il avait l'impression qu'une main invisible tenait la barre et l'aviron ; qu'autre chose que le savoir-faire humain l'aidait lorsqu'il tendait sa voile.

Et, tandis que le monde entier était devenu un voile blanc solide au sein duquel même le sens de l'orientation du Gaël était impuissant, il avait l'impression qu'il conduisait son navire en suivant les ordres d'une voix silencieuse qui s'adressait aux régions obscures de sa conscience. Et il ne fut guère surpris lorsque, finalement, tandis que la neige avait cessé de tomber et que les nuages avaient été chassés au loin sous une lune à la froideur argentée, il aperçut devant lui une terre et la reconnut comme étant l'île d'Helni. Bien plus, il savait que, juste après cette avancée de terre, il y avait la baie dans laquelle mouillait le drakkar de Thorfel lorsqu'il ne sillonnait pas les mers, et que, une centaine de mètres plus loin, en arrière de la baie, s'élevait le skalli de Thorfel. Il eut une grimace cruelle. Toute l'habileté du monde n'aurait pu l'amener à cet endroit précis… c'était pur hasard… ou plutôt non, c'était plus que du hasard. Car c'était le meilleur endroit pour accoster… à moins de cinq cent mètres de la tanière de son adversaire, tout en étant parfaitement dissimulé à la vue de guetteurs éventuels par ce promontoire qui faisait saillie. Il jeta un regard vers l'Homme Noir à l'avant. Celui-ci méditait, aussi indéchiffrable que le Sphinx. Une étrange sensation s'empara du Gaël : tout ceci était son œuvre et lui, Turlogh, n'était qu'un pion dans la partie qui se jouait. Quel était ce fétiche ? Quel sinistre secret contenaient ces yeux sculptés dans la pierre ? Pourquoi les petits hommes noirs s'étaient-ils battus si terriblement pour lui ?

Turlogh dirigea son bateau vers le rivage, dans une petite crique. À quelques mètres de celui-ci, il jeta l'ancre et bondit vers le rivage. Un dernier regard vers l'Homme Noir, plongé dans ses méditations, à l'avant du bateau, puis il se retourna et escalada rapidement le talus, restant à couvert le plus possible. Une fois arrivé en haut du talus, il abaissa son regard au bas de la pente opposée. À moins de cinq cent mètres de là, était mouillé le navire-dragon de Thorfel. Et là-bas se dressait le skalli de Thorfel, ainsi que la longue et basse construction en troncs d'arbre grossièrement taillés, d'où sortaient des lueurs indiquant les foyers ronflants à l'intérieur. Des cris et des chansons joyeuses parvenaient distinctement jusqu'à lui, traversant l'air parfaitement silencieux. Ses dents grincèrent. Des réjouissances ! Bien sûr, ils célébraient la ruine et la destruction qu'ils avaient perpétuées… les maisons qu'ils avaient réduites en cendres fumantes… les hommes égorgés, les femmes violées. Ces Vikings étaient les maîtres du monde… tout le pays méridional était exposé sans défense à leurs épées. Les gens du sud vivaient uniquement pour leur servir de divertissement… et d'esclaves. Turlogh frissonna violemment et trembla comme s'il était glacé. Un ardent désir de sang s'empara de lui, comme une douleur physique, mais il chassa les brumes

de passion qui obscurcissaient son cerveau. Il était là non pour se battre, mais pour reprendre la jeune fille à ceux qui l'avaient enlevée.

Il repéra soigneusement le terrain, tel un général dressant le plan de sa campagne. Il nota que les arbres formaient un épais massif au dos du skalli, que les maisons de dimension inférieure, les entrepôts et les cabanes des serviteurs, se trouvaient entre le bâtiment principal et la baie. Un feu gigantesque flamboyait plus bas, sur le rivage, autour duquel quelques soudards riaient bruyamment et buvaient. Mais le froid cruel avait fait fuir la plupart d'entre eux vers le bâtiment principal, dans la salle du banquet.

Turlogh rampa au bas de la pente fortement boisée, entrant dans la forêt qui décrivait une large courbe à partir de la grève. Il se maintint à la lisière de l'ombre des arbres, s'approchant du skalli en suivant un chemin plutôt détourné, mais il préférait ne pas s'avancer intrépidement à découvert, pour éviter d'être aperçu par les sentinelles que Thorfel avait certainement placées alentour. Dieux, si seulement il avait eu avec lui les guerriers de Clare, comme dans le passé ! Alors il n'aurait pas eu besoin de se faufiler parmi les arbres comme un loup ! Sa main, dure comme le fer, serra la manche de sa hache, comme il se représentait la scène : la charge, les cris, le sang qui giclait, le tourbillon des haches Dalcassiennes. Il soupira. Il était un hors-la-loi solitaire, jamais plus il ne conduirait les guerriers de son clan à la bataille.

Il se jeta soudain dans la neige derrière un arbuste et resta immobile. Des hommes approchaient, venant de la direction qu'il avait suivie lui-même… des hommes qui grommelaient bruyamment et marchaient à pas lourds. Ils entrèrent bientôt dans son champ de vision. Ils étaient deux, de gigantesques guerriers Nordiques, leur armure à écailles d'argent brillant au clair de lune. Ils portaient quelque chose à eux deux, avec difficulté. À la stupéfaction de Turlogh il vit que c'était l'Homme Noir. Sa consternation à l'idée qu'ils avaient découvert son bateau fit place à un profond étonnement. Ces hommes étaient des géants, leurs bras noueux montraient des muscles de fer. Pourtant ils chancelaient sous ce qui semblait être un poids stupéfiant. L'homme Noir semblait peser des centaines de livres dans leurs mains. Pourtant Turlogh l'avait soulevé aussi légèrement qu'une plume ! Dans sa stupéfaction il faillit jurer. Ces hommes devaient certainement être ivres. L'un d'eux parla et les courts cheveux sur la nuque de Turlogh se hérissèrent au son des accents gutturaux, comme les poils d'un chien se hérissent à la vue d'un ennemi.

« Posons-le à terre ! Par Thor, cette chose pèse une tonne. Arrête-toi. »

L'autre grogna une réponse et ils entreprirent de poser la statue à terre. Puis l'un d'eux perdit prise. Sa main glissa et l'Homme Noir tomba lourdement dans la neige. Celui qui avait parlé en premier poussa un hurlement.

« Maladroit, imbécile ! Tu l'as fait tomber sur mon pied ! Maudit sois-tu, ma cheville est brisée ! »

« Elle a remué dans ma main ! » s'écria l'autre. « Cette chose est vivante, je te dis ! »

« Alors je vais la détruire ! » gronda le viking estropié, et, tirant son épée, il porta un coup féroce à la forme prostrée. Une lueur de feu jaillit comme la lame se brisait en une centaine de morceaux. L'autre Scandinave se mit à hurler, un fragment d'acier volant en l'air avait tailladé sa joue.

« Le démon l'habite ! » cria l'autre, jetant son tronçon d'épée inutile. « Je ne l'ai même pas entamée ! Allons, courage, aide-moi ! Nous allons porter cette chose jusqu'à la taverne, et que Thorfel s'en débrouille ! »

« Laissons-la ici, » grogna le deuxième homme, en essuyant le sang de son visage. « Je saigne comme un porc que l'on égorge. Rentrons, nous dirons à Thorfel que nous n'avons aperçu aucun bateau aux abords de l'île. C'est pour cela qu'il nous avait envoyés en reconnaissance jusqu'à ce promontoire. »

« Quel bateau avons-nous trouvé ? » glapit l'autre. « Quelque pêcheur écossais perdu dans la tempête qui s'est échoué ici. Il doit se terrer à présent dans les bois comme un rat. Allons, prête-moi main-forte ; idole ou démon, nous allons porter cette chose à Thorfel. »

Soufflant sous l'effort, ils soulevèrent la statue à nouveau et poursuivirent leur route lentement. L'un grognait et jurait tandis qu'il avançait en boitant, l'autre secouait la tête de temps à autre comme le sang coulait dans ses yeux.

Turlogh se releva sans bruit et les observa. Un frisson glacé saisit son dos. Chacun des deux hommes était aussi vigoureux que lui. Pourtant ce qu'il avait porté sans difficulté leur demandait un effort surhumain. Il secoua la tête et reprit sa marche.

Il parvint enfin à l'endroit où le bois était le plus proche du skalli. À présent, c'était le moment crucial. Il devait atteindre ce bâtiment et s'y cacher sans être aperçu. Des nuages s'amoncelaient. Il attendit que l'un d'eux occulte la lune et dans l'obscurité qui s'ensuivit, il s'élança rapidement et silencieusement à travers la neige, ramassé sur lui-même. Il semblait être une ombre sortie des ombres. Les clameurs et les chants sortant du long bâtiment s'atténuèrent. À présent, il était contre le mur de côté, collé aux rondins grossièrement taillés. La surveillance des gardes devait s'être relâchée, très certainement. Quel ennemi Thorfel pouvait-il bien redouter, alors qu'il était en termes amicaux avec tous les pirates nordiques et qu'il était impossible de naviguer par une nuit pareille ?

Ombre parmi les ombres, Turlogh se glissa vers la maison. Il aperçut une porte latérale et se dirigea prudemment vers elle. Soudain il se rejeta en arrière, se plaquant contre le mur. Quelqu'un de l'intérieur cherchait à tirer maladroitement le loquet. Puis la porte s'ouvrit brutalement et un guerrier de grande taille sortit en titubant, claquant violemment la porte derrière lui. À ce moment il vit Turlogh. Ses lèvres barbues s'ouvrirent, mais, à ce moment, la main du Gaël se tendit vers sa gorge et se referma sur elle comme un piège à loup. Le hurlement de peur se transforma en un gargouillement. Une main vola vers le poignet de Turlogh, l'autre sortit un poignard et porta un coup vers le haut. Mais déjà l'homme avait perdu connaissance ; le poignard heurta légèrement le corselet du hors-la-loi et tomba dans la neige. Le Scandinave s'affaissa dans les bras de celui qui l'avait tué, sa gorge littéralement broyée par l'étreinte d'acier. Turlogh le laissa tomber avec mépris dans la neige et cracha sur le visage mort avant de se tourner à nouveau vers la porte.

Le loquet n'était pas poussé. La porte s'ouvrit légèrement. Turlogh jeta un coup d'œil à l'intérieur et aperçut une pièce vide, encombrée de barriques d'ale. Il entra sans bruit, refermant la porte sans pousser le loquet. Il avait songé à dissimuler le corps de sa victime, mais il n'avait trouvé où. Il devait s'en remettre à sa chance et espérer que personne ne verrait le cadavre dans la neige épaisse, là où il gisait. Il traversa la pièce et constata qu'elle donnait sur une seconde pièce, parallèle au mur extérieur. C'était aussi un magasin, et elle était vide. Elle comportait une entrée, sans porte mais garnie d'un rideau de peaux, donnant sur la salle principale, comme Turlogh pouvait le deviner d'après les bruits parvenant

de l’autre côté du rideau. Il jeta un regard discret vers celle-ci.

Il avait dans son champ de vision la salle du festin. La grande pièce servait à la fois de salle de banquet, de salle de conseil et de pièce d’habitation au maître du skalli. Cette salle, avec ses chevrons noircis par la fumée, ses grands feux ronflant et ses tables surchargées de victuailles offraient le spectacle d’une orgie terrifiante cette nuit-là. D’immenses guerriers aux barbes blondes et aux yeux féroces étaient assis ou allongés sur des bancs grossiers, allaient et venaient dans la salle ou même étaient étendus de tout leur long à même le sol. Ils buvaient énormément dans des cornes débordant de mousse et des outres de cuir, et se gavaient de grands morceaux de pain et d’énormes pièces de viande rôtie qu’ils découpaient avec leurs dagues dans des quartiers entiers. C’était un spectacle étrange et incongru, car, contrastant avec ces hommes barbares et leurs chants et leurs cris grossiers, les murs étaient ornés d’un riche butin, témoignant de la civilisation la plus raffinée. Des tapisseries délicates que des femmes normandes avaient brodées ; des armes richement ciselées que des princes de France et d’Espagne avaient maniées ; des armures et des vêtements de soie venus de Byzance et d’Orient… car les drakkars s’aventuraient fort loin. Des trophées de chasse étaient également accrochés sur les murs, montrant ainsi la supériorité du viking sur les animaux comme sur les hommes.

L’homme moderne ne peut guère se représenter les sentiments de Turlogh O’Brien à l’égard de ces hommes. Pour lui, ils étaient des démons… des ogres qui vivaient dans le nord et qui en descendaient uniquement pour fondre sur les paisibles habitants du sud. Le monde entier était leur butin à cueillir, à prendre, à choisir et à distribuer, selon leurs caprices barbares. Son cerveau l’élançait et le brûlait, tandis qu’il regardait la scène. Le Gaël pouvait seulement les haïr, aussi il les haïssait… leur magnifique arrogance, leur orgueil et leur puissance, leur mépris envers les autres races, leurs yeux cruels et repoussants. Par-dessus tout, il haïssait les yeux qui se posaient sur le monde, méprisants et menaçants. Les Gaël étaient cruels, mais ils avaient d’étranges instants de sentimentalité et de bienveillance. Il n’y avait aucun sentiment chez le Scandinave.

La vue de ces ripailles faisait l’effet d’un soufflet au visage de Turlogh le Noir. Une seule chose manquait encore pour rendre totale sa folie meurtrière. Elle lui fut fournie. À la place d’honneur, trônait Thorfel le Bel, jeune, beau, arrogant, ivre de vin et d’orgueil. Il était beau, il était jeune, Thorfel. Par sa conformation il ressemblait beaucoup à Turlogh lui-même, bien qu’il fût plus fort en tout, mais la ressemblance s’arrêtait là. De même que Turlogh était exceptionnellement noir parmi un peuple à peau sombre, Thorfel était exceptionnellement blond parmi un peuple essentiellement à peau claire. Ses cheveux et sa moustache étaient autant de fils d’or délicats, et ses yeux gris clair lançaient des éclairs étincelants. À son côté… les ongles de Turlogh s’enfoncèrent dans ses paumes. Moira des O’Brien semblait tout à fait déplacée au milieu de ces géants blonds et de ces femmes robustes aux cheveux dorés. Elle était petite, presque chétive, et ses cheveux étaient noirs avec des reflets de bronze luisants. Mais sa peau était aussi claire que la leur, avec une délicate teinte rose dont leurs femmes, même les plus belles, ne pouvaient se vanter. Ses lèvres pleines étaient blanches de terreur à présent et elle frémissait devant les cris et le vacarme. Turlogh la vit trembler comme Thorfel passait insolemment son bras à sa taille. La salle bascula dans un brouillard rouge devant les yeux

de Turlogh et il lutta avec entêtement pour reprendre le contrôle de lui-même.

« Le frère de Thorfel, Osric, à sa droite, » murmura-t-il pour lui-même. « De l'autre côté, Tostig le Danois qui peut fendre en deux un bœuf avec sa grande épée, dit-on. Et voici Halfgar, Sweyn et Oswick, et Athelstane, le Saxon, le seul homme parmi cette meute de chiens des mers. Et, par le démon… qui est celui-là ? Un prêtre ? »

C'était bien un prêtre qui était assis là-bas, blanc et figé au milieu de l'assemblée, comptant silencieusement les grains de son chapelet, tandis que ses yeux se portaient de temps à autre, pleins de compassion, vers la frêle jeune Irlandaise, à l'autre bout de la table. Puis Turlogh vit autre chose. Sur une table plus petite, adjacente, une table d'acajou, dont le riche travail de marqueterie indiquait sa provenance du sud, était posé l'Homme Noir. Finalement, les deux Scandinaves estropiés l'avaient apporté dans la salle. La vue de la statue produisit un choc étrange chez Turlogh et refroidit son cerveau échauffé. Seulement cinq pieds de haut ? Elle paraissait beaucoup plus grande à présent, il ne savait trop comment. Elle planait au-dessus de l'orgie, tel un Dieu méditant sur des sujets extrêmement sombres, dépassant la compréhension des insectes humains qui rugissent à ses pieds. Comme toujours quand il regardait vers l'Homme Noir, Turlogh eut la sensation qu'une porte s'ouvrait brusquement sur les espaces du dehors et le vent soufflant parmi les étoiles. Attendant, attendant… mais quoi ? Peut-être les yeux sculptés de l'Homme Noir regardaient-ils au-delà des murs du skalli, franchissant l'étendue déserte et enneigée, pour se porter vers le promontoire ! Peut-être ces yeux privés de vue voyaient-ils les cinq bateaux qui, à cet instant même, approchaient silencieusement, leurs rames assourdies, fendant les tranquilles eaux sombres ! Mais de tout cela, Turlogh Dubh ne savait rien ; rien des bateaux ou de leurs silencieux rameurs. Des petits hommes noirs aux yeux impénétrables.

La voix de Thorfel s'éleva au-dessus du tintamarre. « Holà, mes amis ! » Tous firent silence et se retournèrent comme le jeune roi de la mer se levait. « Cette nuit, » tonna-t-il, « je vais prendre femme ! »

Un tonnerre d'applaudissements fit trembler les chevrons enfumés. Turlogh jura, plein d'une fureur maladive.

Thorfel saisit la jeune fille avec une douceur grossière et la déposa sur la table.

« N'est-elle pas une femme digne d'un viking ? » cria-t-il. « Je vous l'accorde, elle est un peu effarouchée, mais ce n'est que trop normal. »

« Tous les Irlandais sont des couards ! » lança Oswick.

« Comme ils l'ont montré à Clontarf, la balafre sur ta joue peut en témoigner ! » gronda Athelstane, dont la pique légère fit sourciller Oswick et provoqua un hurlement de joie grossière dans la foule.

« Méfie-toi d'elle, Thorfel, » lança une jeune Junon aux yeux intrépides, assise parmi les guerriers. « Les Irlandaises ont des griffes comme les chats ! »

Thorfel éclata de rire, avec l'assurance d'un homme habitué à la victoire. « Je lui enseignerai quelques leçons avec une baguette de jeune bouleau. Mais assez ! Il se fait tard. Prêtre, marie-nous ».

« Ma fille, » dit le prêtre d'une voix tremblante, en se levant, « ces païens m'ont amené ici de force pour célébrer un mariage chrétien dans une demeure impie. Épouses-tu cet homme de ton plein gré ? »

« Non ! Non ! Oh Dieu, non ! » S'écria Moira avec un désespoir sauvage

qui fit se couvrir de sueur le front de Turlogh. « Oh, homme très pieux, sauve-moi de ce sort affreux ! Ils m'ont enlevée de ma maison, ont abattu mon frère qui voulait se porter à mon secours ! Cet homme m'a emmenée comme si j'étais un objet ! C'est une brute sans âme ! »

« Tais-toi ! » tonna Thorfel, la frappant sur la bouche légèrement, mais avec une force suffisante pour faire apparaître un ruisselet de sang sur ses lèvres délicates. « Par Thor, tu prends de l'assurance ! Je suis décidé à avoir femme, et tous les cris d'une petite catin piaillante ne m'arrêteront pas. Regarde, gueuse effrontée, est-ce que je ne veux pas t'épouser selon le rite chrétien, simplement pour satisfaire à tes superstitions stupides ?

Prends garde, je peux me passer de ces noces et te prendre comme simple esclave ! »

« Ma fille, » chevrota le prêtre, effrayé non pour lui-même, mais pour elle, « réfléchis bien ! Cet homme t'offre beaucoup plus que ce que tu pourrais espérer. Au moins, c'est une condition conjugale honorable. »

« Oui, » gronda Athelstane, « épouse-le comme une bonne fille et tires-en le meilleur parti ! Il y a plus d'une femme du sud vivant dans les villages du nord ! »

Que puis-je faire ? La question traversa, lancinante, le cerveau de Turlogh. Il n'y avait qu'une seule chose à faire… attendre que la cérémonie s'achève et que Thorfel se retire avec son épouse. Ensuite l'enlever et repartir, du mieux qu'il pourrait. Ensuite… mais il n'osait pas regarder plus en avant. Il avait fait et ferait de son mieux. Quoiqu'il fasse, il devait nécessairement agir seul. Un homme sans maître n'a pas d'amis, même parmi les autres hommes sans maître. Il n'avait aucun moyen de faire connaître sa présence à Moira. Elle allait devoir subir la cérémonie du mariage sans même le plus faible espoir de délivrance que lui aurait apporté le fait de savoir qu'il se trouvait là. Instinctivement ses yeux se portèrent vivement vers l'Homme Noir qui se tenait sombre et à l'écart de la foule. À ses pieds, l'ancien était confronté au nouveau… le païen au chrétien. Et Turlogh à cet instant sentit que l'ancien et le nouveau étaient tout aussi jeunes pour l'Homme Noir.

Les oreilles sculptées de l'Homme Noir entendirent-elles les étranges proues heurter le rivage en accostant, le jet furtif d'un poignard dans la nuit, le gargouillement révélant des gorges tranchées ? Ceux qui étaient assemblés dans le skalli n'entendaient que leur propre vacarme et ceux qui faisaient ripaille autour des feux, à l'extérieur, continuaient de chanter, inconscients des anneaux silencieux de la Mort qui s'approchaient et se refermaient sur eux.

« Suffit ! » cria Thorfel. « Égrène ton chapelet et marmonne tes enfantillages, prêtre ! Viens ici, ma fille, et que le mariage s'accomplisse ! » Il fit descendre brutalement la jeune fille de la table et la jeta à ses pieds, devant lui. Elle s'arracha à son étreinte, les yeux étincelants. Tout le sang ardent des Gaëls l'irradiait intensément.

« Pourceau aux cheveux jaunes ! » s'exclama-t-elle. « Crois-tu qu'une princesse de Clare, dans les veines de laquelle coule le sang de Brian Boru, accepterait de s'asseoir sur un banc aux côtés d'un Barbare et de porter les petits à tête d'étoupe d'un voleur du nord ? Non… jamais je ne t'épouserai ! »

« Alors je vais faire de toi mon esclave ! » rugit-il, l'attrapant par le poignet.

« Ni de cette façon non plus, porc infâme ! » cria-t-elle, sa peur oubliée et remplacée par une farouche allégresse. Avec la rapidité de l'éclair elle

saisit une dague à son ceinturon et, avant qu'il ait pu l'en empêcher, plongea la lame acérée sous son cœur. Le prêtre poussa un cri comme s'il avait reçu le coup lui-même et bondit en avant pour la prendre dans ses bras, alors qu'elle s'effondrait lentement.

« Que la malédiction du Dieu Tout-Puissant retombe sur toi, Thorfel ! » lança-t-il d'une voix retentissante, tandis qu'il la portait vers une couche à proximité.

Thorfel restait immobile, embarrassé. Le silence régna un instant, et c'est alors que la démence s'empara de Turlogh O'Brien.

« Lamh Laidir Abu ! » Le cri de guerre des O'Brien déchira le silence, tel le feulement d'une panthère blessée et, tandis que les hommes se tournaient en direction du cri, le Gaël en délire franchit le seuil, semblable à une trombe surgie de l'Enfer. Il était possédé par la sombre fureur celtique auprès de laquelle même la rage meurtrière du viking est bien pâle ! Les yeux flamboyants, une légère écume sur ses lèvres retroussées, il s'élança parmi les hommes qui s'étalaient sur son passage, pris par surprise. Ses yeux terribles étaient fixés sur Thorfel à l'autre bout de la salle, mais tandis qu'il se ruait en avant, Turlogh frappait à gauche et à droite. Sa charge ressemblait au fol assaut d'un tourbillon, laissant une profusion de morts et de mourants dans son sillage.

Les bancs étaient jetés bruyamment à terre, des hommes hurlaient, l'ale coulait des barriques renversées. Aussi rapide qu'ait été l'attaque du Celte, deux hommes lui barrèrent le chemin, leurs épées tirées, avant qu'il ait pu atteindre Thorfel : Halfgar et Oswick. Le viking au visage balafré s'écroula, le crâne ouvert en deux avant d'avoir pu lever son arme, et Turlogh, parant la lame d'Halfgar à l'aide de son bouclier, frappa à nouveau tel l'éclair, et la hache acérée fendit haubert, côtes et épine dorsale.

La salle était en proie à un terrifiant tumulte. Des hommes saisissaient leurs armes et s'élançaient de tous côtés, et, au centre, le Gaël solitaire faisait rage, silencieux et terrible. Dans sa folie démesurée, Turlogh Dubh ressemblait à un tigre blessé. Sa trouée meurtrière était une explosion de force dynamique, libérée à une vitesse insensée. À peine Halfgar était-il tombé que déjà le Gaël bondissait par-dessus son corps recroquevillé, s'élançant vers Thorfel qui avait tiré son épée et restait sur place, l'air déconcerté. Mais l'assaut de soudards les sépara momentanément. Des épées se levaient et retombaient, et la hache Dalcassienne lançait des éclairs au milieu d'elles, semblable au déchaînement des éclairs en été. Sur ses côtés, devant et derrière lui, des guerriers le menaçaient. D'un côté, Osric accourait, brandissant une épée à deux mains ; de l'autre, un rustre pointait une lance menaçante. Turlogh se baissa, évitant la trajectoire de l'épée et frappa à deux reprises, d'estoc et de taille. Le frère de Thorfel s'effondra, le genou tranché, et le rustre mourut debout, comme la pointe du marteau de la hache s'enfonçait dans son crâne, dans son mouvement de retour. Turlogh se redressa, jetant son bouclier au visage de l'homme qui l'attaquait de face, le menaçant de son épée. La pointe au centre du bouclier produisit un horrible travail sur ses traits, puis, alors même que le Gaël pivotait tel un chat pour protéger ses arrières, il sentit l'ombre de la Mort planer sur lui. Du coin de l'œil, il aperçut Tostig le Danois, brandissant sa grande épée à deux mains. Écrasé contre la table, perdant l'équilibre, il comprit que même sa célérité surhumaine ne pourrait le sauver. Puis l'épée frappa en sifflant l'Homme Noir sur la table et dans un fracas aussi retentissant que celui du tonnerre, se brisa en un millier de petites lueurs bleues. Tostig tituba, déconcerté, tenant toujours sa poignée

d'épée devenue inutile, et Turlogh frappa, comme s'il tenait une épée. La pointe supérieure de sa hache heurta le Danois au-dessus des yeux et s'enfonça jusqu'à son cerveau.

En cet instant même, l'air s'emplit d'un chant étrange et des hommes gémirent. Un énorme soudard, sa hache encore brandie, s'abattit maladroitement vers le Gaël qui fendit son crâne en deux avant de s'apercevoir qu'une flèche à pointe de silex transperçait sa gorge. La salle parut envahie de traits lumineux étincelants qui bourdonnaient comme des abeilles et apportaient une mort prompte. Turlogh, au risque de sa vie, jeta un regard dans la direction de l'entrée principale, à l'autre extrémité de la salle. À travers elle se déversait une étrange horde. Des petits hommes à peau sombre, aux yeux noirs et protubérants et aux visages impassibles. Ils ne portaient guère de cuirasses, mais avaient des épées, des lances et des arcs. Ils décochaient leurs longues flèches noires et les soudards s'effondraient, comme des épis fauchés à la moisson.

À présent, un flot rouge emportait la salle du skalli. Une véritable tornade brisait les tables, faisait voler en éclats les bancs, arrachait des murs tapisseries et trophées, et souillait le sol d'un immense lac rouge. Primitivement, les étrangers avaient été moins nombreux que les Vikings. Mais avec l'effet de surprise, la première volée de flèches avait égalisé les chances et, à présent, dans le corps-à-corps, les étranges guerriers ne se montraient nullement inférieurs à leurs gigantesques adversaires. Abrutis par cette attaque inattendue et par toute la bière qu'ils avaient bue, n'ayant guère eu le temps de s'armer convenablement, les Nordiques se battaient cependant avec toute la férocité insouciante de leur race. Mais la fureur primitive de leurs assaillants égalait leur propre bravoure et, au fond de la salle, où un prêtre, le visage blanc, abritait une jeune fille moribonde, Turlogh le Noir déchirait et fendait avec une frénésie qui rendait vaillance et fureur de se battre pareillement inutiles.

Et l'Homme Noir dominait tout cela. Comme Turlogh lui lançait des regards rapides entre les éclairs des haches et des épées, il eut l'impression que la statue avait grandi… s'était dilatée… Elle ressemblait à un géant dominant la bataille. Sa tête semblait se dresser jusqu'aux chevrons noircis par la fumée de la grande salle. Elle méditait, tel un noir nuage de mort planant au-dessus de ces insectes qui s'entr'égorgeaient à ses pieds. Turlogh sentait au milieu du tourbillon des épées étincelantes et de ce massacre que c'était l'élément convenant à l'Homme Noir. Il exsudait violence et fureur. L'odeur pénétrante du sang fraîchement versé était agréable à ses narines et ces corps aux cheveux blonds qui râlaient à ses pieds étaient autant de sacrifices célébrés en son honneur.

L'ouragan de la bataille faisait vibrer la grande salle. Le skalli devenait un abattoir où des hommes glissaient dans des mares de sang et, en glissant, trouvaient la mort. Des têtes grimaçantes tournoyaient dans les airs, séparées d'épaules qui s'affaissaient. Des lances barbelées arrachaient des cœurs encore battants de poitrines sanglantes. Des cervelles étaient écrasées et réduites en bouillie par les haches en furie. Des dagues enfoncées avec ardeur ouvraient des ventres et répandaient des entrailles sur le sol. La clameur et le cliquetis des armes s'élevaient, assourdissants. Aucun quartier n'était fait ou accordé. Un homme du Nord blessé avait attiré à lui dans sa chute l'un des hommes à peau brune, et était en train de l'étrangler avec acharnement, indifférent au poignard que sa victime plongeait dans son corps, inlassablement.

L'un des hommes bruns attrapa un enfant en larmes qui était sorti en

courant d'une chambre voisine et fracassa son crâne en le projetant contre un mur. Un autre agrippa une femme nordique par ses cheveux blonds et, la faisant tomber à genoux, lui trancha la gorge, tandis qu'elle lui crachait au visage. Si quelqu'un avait tendu l'oreille, recherchant des cris de peur ou des appels à la clémence, il n'en aurait entendu aucun ! Hommes, femmes et enfants, tous mouraient en tailladant et en déchirant. Leur dernier soupir était un sanglot de fureur ou un grognement de haine inapaisée.

Et autour de la table, sur laquelle se trouvait l'Homme Noir, aussi immobile qu'une montagne, venaient s'échouer les flots sanglants de la tuerie. Hommes du Nord et hommes à la peau brune mouraient à ses pieds. Combien de rouges enfers de boucherie et de démence meurtrière tes étranges yeux sculptés ont-ils déjà contemplés, Homme Noir ?

Épaule contre épaule, Sweyn et Thorfel se battaient. Athelstane le Saxon, sa barbe blonde hérissée par la joie de la bataille, s'était adossé au mur et un homme tombait à chacun des coups portés par sa hache à deux mains. Turlogh se porta en avant, tel une lame de fond, évitant d'un léger mouvement du buste le coup redoutable. Alors la supériorité de la hache irlandaise, légère, fut prouvée, car, avant que le Saxon puisse brandir à nouveau son arme pesante, la hache Dalcassienne attaqua, frappant comme un cobra. Athelstane chancela comme le tranchant pénétrait à travers le corselet et s'enfonçait jusqu'aux côtes. Un autre coup fut porté et il s'effondra à terre, le sang jaillissant de sa tempe.

À présent, le seul obstacle entre Turlogh et Thorfel était Sweyn. Alors même que le Gaël bondissait comme une panthère vers les deux hommes qui se battaient furieusement, un homme le devança. Le chef des hommes à peau brune se glissa comme une ombre sous le coup porté par l'épée de Sweyn et sa propre lame courte s'enfonça, dressée, sous la cotte de mailles. Thorfel affrontait Turlogh seul. Thorfel n'était pas un lâche et il éclata de rire, exprimant l'allégresse du combat, comme il portait une botte. Mais aucune gaieté n'était inscrite sur le visage de Turlogh le Noir, seulement une rage forcenée qui retroussait ses lèvres et faisait de ses yeux de véritables charbons ardents.

Au cours du premier assaut, l'épée de Thorfel se brisa. Le jeune roi de la mer bondit comme un tigre vers son adversaire, portant une botte avec les débris de sa lame. Turlogh éclata d'un rire féroce comme la lame déchiquetée tailladait sa joue, et au même instant trancha le pied gauche de Thorfel. Le Nordique tomba dans un grand fracas, puis s'agenouilla avec effort, saisissant sa dague. Ses yeux étaient déjà voilés.

« Finis donc ton travail, maudit ! » gronda-t-il.

Turlogh éclata de rire. « Où sont ta puissance et ta gloire à présent ? » railla-t-il. « Toi qui voulais avoir pour femme une princesse irlandaise, contre son gré… toi… »

Brusquement sa haine l'étouffa et, avec le rugissement d'une panthère rendue folle, il fit décrire à sa hache un arc de cercle sonore et fendit en deux le Nordique, de l'épaule jusqu'au sternum. Un autre coup trancha sa tête et, tenant à la main l'effroyable trophée, il s'approcha de la couche où gisait Moira O'Brien. Le prêtre avait soulevé sa tête et tendait un gobelet de vin vers ses lèvres pâles. Ses yeux gris voilés par la mort prochaine s'arrêtèrent un instant sur Turlogh, puis elle parut finalement le reconnaître et s'efforça de sourire.

« Moira, sang de mon cœur, » dit le hors-la-loi avec tristesse, « tu te meurs dans un pays étranger. Mais les oiseaux des collines de Cullane te

pleureront, et la bruyère soupirera en vain après l'empreinte de tes petits pieds. Mais tu ne seras pas oubliée. Les haches dégoutteront de sang pour toi et pour toi des galères seront éperonnées et détruites, des villes fortifiées seront la proie des flammes. Ton âme peut s'en aller apaisée vers le royaume de Tir na-n-Oge, regarde ce témoignage de vengeance ! »

Et il lui présenta la tête dégoulinante de sang de Thorfel.

« Au nom de Dieu, mon fils, » dit le prêtre, sa voix rendue rauque par l'horreur, « tais-toi… tais-toi. Comment peux-tu raconter tes horribles exploits en la présence même de… vois, elle est morte. Puisse Dieu dans son infinie justice avoir pitié de son âme, car, bien qu'elle ait mis fin elle-même à ses jours, elle est morte comme elle a vécu, dans l'innocence et la pureté. » Turlogh laissa retomber la tête de sa hache vers le sol et inclina sa tête. Tout le feu de sa démence l'avait abandonné. Il n'était plus habité que par une sombre tristesse et un profond sentiment d'inutilité et de lassitude. Il n'y avait plus aucun bruit dans toute la salle. Aucun gémissement de blessés ne s'élevait car les couteaux des petits hommes noirs avaient travaillé, et à l'exception des leurs, il n'y avait plus de blessés. Turlogh sentait que les survivants s'étaient rassemblés autour de la statue posée sur la table et qu'ils tournaient leurs yeux impénétrables dans sa direction. Le prêtre murmurait des prières sur le corps de la jeune fille, disant son chapelet. Les flammes dévoraient le mur opposé du bâtiment, mais personne n'y prêtait attention. Puis, d'entre les morts gisant à terre, une forme gigantesque se souleva avec effort. Athelstane le Saxon, surveillé du regard par les tueurs, s'adossa au mur et regarda autour de lui, hagard. Du sang coulait d'une blessure aux côtes et d'une autre à la tête, là où la hache de Turlogh avait frappé légèrement.

Le Gaël alla jusqu'à lui. « Je n'ai aucune haine envers toi, Saxon, » dit-il avec tristesse, « mais le sang appelle le sang et tu dois mourir. »

Athelstane le regarda sans répondre. Ses grands yeux gris étaient graves, mais sans peur. Lui aussi était un Barbare… plus païen que chrétien. Lui aussi acceptait la réparation par le sang. Mais, tandis que Turlogh élevait sa hache, le prêtre s'élança entre eux deux, ses maigres mains tendues en avant et les yeux hagards.

« Arrête ! Au nom de Dieu, je te l'ordonne ! Dieu tout puissant, le sang n'a-t-il pas été suffisamment versé au cours de cette horrible nuit ? Au nom du Très Haut, je revendique cet homme. »

Turlogh laissa retomber sa hache. « Il est à vous ; non pour votre malédiction, ni même pour votre foi, mais parce que vous aussi êtes un homme et que vous avez fait de votre mieux pour Moira. »

Quelqu'un toucha le bras de Turlogh, celui-ci se retourna. Le chef des étrangers était là, le regardant de ses yeux impénétrables.

« Qui es-tu ? » demanda le Gaël sans curiosité. Cela ne l'intéressait guère, il ne ressentait qu'une immense lassitude.

« Je suis Brogar, chef des Picts, Ami de l'Homme Noir. »

« Pourquoi m'appelles-tu ainsi ? » demanda Turlogh.

« Il a voyagé à l'avant de ton bateau et t'a guidé vers Helni, malgré le vent et la neige. Il a sauvé ta vie en brisant la grande épée du Danois. »

Turlogh regarda l'Homme Noir, toujours plongé dans ses méditations. Il semblait bien qu'il y avait une intelligence humaine ou surhumaine derrière ces étranges yeux de pierre. Était-ce le hasard seul qui avait amené l'épée de Tostig à frapper la statue, alors qu'il portait un coup mortel ?

« Quelle est cette statue ? » demanda le Gaël.

« C'est le seul Dieu que nous possédions encore, » répondit l'autre sombrement. « C'est l'image de notre plus grand roi, Bran Mak Morn, lui qui a réuni les différentes tribus Pictes, opposées entre elles, pour former une seule et puissante nation. C'est lui qui repoussa les Hommes du Nord et les Bretons, et qui brisa les légions de Rome, il y a des siècles de cela. Un magicien sculpta cette statue pendant que le grand Morni vivait et régnait encore. Lorsqu'il mourut au cours de sa dernière grande bataille, son esprit entra dans celle-ci. C'est notre dieu.

« Il y a des siècles de cela, nous avons gouverné. Avant le Danois, avant le Gaël, avant le Breton, nous avons régné sur les îles occidentales. Nos cercles de pierre se dressaient vers le soleil. Nous travaillions le silex et les peaux, et nous étions heureux. Puis vinrent les Celtes, qui nous chassèrent vers les terres désertiques. Ils prirent possession du pays du sud. Mais nous prospérâmes au nord, et nous étions forts. Rome brisa les Bretons et marcha contre nous. Alors apparut parmi nous Bran Mak Morn, du sang de Brûle, le Tueur à la Lance, l'ami du Roi Kull de Valusia qui régna des milliers d'années avant l'engloutissement d'Atlantis dans les eaux. Bran devint le roi de tout Caledon. Il brisa les vagues de fer, venues de Rome, et repoussa les légions qui se réfugièrent en débandade derrière leur Mur.

« Bran Mak Morn tomba au cours de la bataille. La nation fut alors en proie aux divisions internes. Des guerres civiles l'ébranlèrent. Les Gaëls vinrent et construisirent le royaume de Dalriadia, sur les ruines des Gruithni. Lorsque l'Écossais Kenneth McAlpine mit fin au royaume de Galloway, les derniers vestiges de l'Empire Pict fondirent comme la neige sur la montagne. Semblables à des loups, nous vivons à présent dans les îles disséminées, parmi les rochers escarpés des pays montagneux et dans les collines sombres de Galloway. Notre peuple s'éteint. Nous passons. Mais l'Homme Noir demeure… Bran Mak Morn le Noir, le grand roi, dont l'esprit réside à jamais dans la pierre sculptée à son image. »

Comme dans un rêve, Turlogh vit un vieux Pict, qui ressemblait beaucoup à celui entre les bras inertes duquel il avait trouvé l'Homme Noir, prendre la statue sur la table. Les bras du vieillard étaient aussi maigres que des branches desséchées et sa peau était collée à son crâne comme celle d'une momie. Pourtant il portait aisément la statue que deux vikings vigoureux avaient eu toutes les peines du monde à transporter !

Comme s'il lisait dans ses pensées, Brogar dit d'une voix douce : « Seul un ami peut toucher sans crainte l'Homme Noir. Nous savions que tu étais un ami, car il avait fait route à bord de ton bateau et ne t'avait causé aucun mal. »

« Comment le sais-tu ? »

« L'Ancien, » désignant le vieillard à la barbe blanche, « Gonar, le grand-prêtre de l'Homme Noir… l'esprit de Bran vient souvent le visiter au cours de ses rêves. Grok, un prêtre de moindre importance, et son peuple volèrent la statue et prirent la mer sur un long bateau. Gonar les suivit en rêve ; oui, tandis qu'il dormait, il envoyait son esprit auprès de l'esprit du Morni, et il assista à la chasse donnée par les Danois, à la bataille et à la tuerie sur l'île des Épées. Il a vu ton arrivée sur l'île et ta rencontre avec l'Homme Noir. Il a vu que l'esprit du grand roi était content auprès de toi. Malheur aux ennemis de Mak Morn ! Mais la chance accompagne ses amis ! »

Turlogh revint à lui, comme s'il sortait d'une transe. La chaleur de la salle en flammes atteignait son visage et les flammes vacillantes produisaient un jeu d'ombre et de lumière sur le visage sculpté de

l'Homme Noir tandis que ses fidèles l'emportaient hors du bâtiment, lui prêtant ainsi une vie étrange. Ainsi l'esprit d'un roi mort depuis longtemps vivait dans cette pierre froide ? En vérité ? Bran Mak Morn aimait son peuple d'un amour sauvage ; il haïssait ses ennemis d'une haine terrible. Était-il possible d'insuffler à une pierre inanimée et aveugle un amour et une haine tenaces, survivant aux siècles ?

Turlogh prit dans ses bras le corps immobile et léger de la jeune morte et la porta hors de la salle en proie aux flammes. Cinq longs bateaux non pontés étaient mouillés dans la baie et, disséminés autour des cendres des feux allumés par les soudards, gisaient les cadavres ensanglantés des buveurs qui étaient morts silencieusement.

« Comment avez-vous pu arriver jusqu'à eux sans être découverts ? » demanda Turlogh. « Et d'où veniez-vous, à bord de ces bateaux non pontés ? »

« La discrétion de la panthère appartient à ceux qui vivent sans bruit, » répondit le Pict. « Et ceux-là étaient ivres morts. Nous avons suivi la route de l'Homme Noir et nous sommes venus ici depuis l'île de l'Autel, proche du continent écossais, de l'endroit où Grok avait volé l'Homme Noir. »

Turlogh ne connaissait aucune île de ce nom, mais il réalisait le courage de ces hommes qui s'étaient risqués sur les mers à bord de telles embarcations. Il songea alors à la sienne et demanda à Brogar d'envoyer quelques-uns de ses hommes à sa recherche. Ce que fit le Pict. Pendant qu'il attendait qu'ils l'amènent en contournant le cap, il contempla le prêtre qui pansait les blessures des survivants. Silencieux, immobiles, ils ne prononcèrent aucune parole, aucune plainte, aucun remerciement.

Le bateau de pêcheur contourna le cap, vent arrière, comme les premières lueurs du soleil levant rougissaient les eaux. Les Picts montaient dans leurs bateaux, emportant morts et blessés. Turlogh monta dans le sien à son tour et déposa doucement son pitoyable fardeau.

« Elle reposera au milieu de sa propre terre, » dit-il d'un air sombre, « et non sur cette île froide et inconnue. Brogar, où vas-tu à présent ? »

« Nous allons ramener l'Homme Noir dans son île, à son autel, » dit le Pict. « Il te remercie par la bouche de son peuple. Nous sommes liés par le sang désormais, Gaël, et peut-être viendrons-nous de nouveau vers toi si tu as besoin de nous, comme Bran Mak Morn, grand roi du royaume Pict, reviendra un jour vers son peuple dans les jours futurs. »

« Et vous, bon Jérôme ? Venez-vous avec moi ? »

Le prêtre secoua la tête et montra du doigt Athelstane. Le Saxon blessé était allongé sur une litière grossière, faite de peaux empilées sur la neige.

« Je reste ici pour soigner cet homme. Il est gravement blessé. »

Turlogh regarda autour de lui. Les murs du skalli s'étaient effondrés et transformés en cendres ardentes. Les hommes de Brogar avaient mis le feu aux magasins et aux longues galères. La fumée et les flammes rivalisaient tristement avec la lueur naissante du matin.

« Vous allez mourir de froid ou de faim. Venez avec moi. »

« Je trouverai de la nourriture pour nous deux. N'insiste pas, mon fils. »

« C'est un païen et un voleur. »

« Aucune importance. C'est un être humain… une créature vivante. Je ne le laisserai pas mourir ainsi. »

« Qu'il en soit ainsi, alors ! »

Turlogh se prépara à lever l'ancre. Les bateaux des Picts contournaient déjà le cap. Le claquement rythmé des tolets des avirons arrivait distinctement jusqu'à lui.

Ils ne regardèrent pas en arrière, courbés et rivés obstinément à leur travail.

Il jeta un coup d'œil vers les cadavres raidis, allongés sur la plage, vers les restes carbonisés du skalli et les mâts embrasés des galères. Dans cette vive lumière, le prêtre paraissait irréel par sa maigreur et sa blancheur, ressemblant à un saint, tout droit sorti d'un manuscrit ancien aux riches enluminures. Sur son visage pâle et usé se lisaient une tristesse plus qu'humaine, une lassitude plus qu'humaine.

« Regarde ! » s'écria-t-il brusquement, désignant du doigt la mer. « L'océan est couvert de sang ! Regarde à quel point ses ondes sont rouges dans le soleil naissant ! Oh mon fils, mon fils ! Le sang que tu as versé dans ta colère a transformé l'océan lui-même en une eau écarlate ! Comment pourrais-tu le traverser victorieusement ? »

« Je suis venu au milieu de la neige et du givre, » dit Turlogh, sans comprendre tout d'abord. « Je m'en vais comme je suis venu. »

Le prêtre hocha de la tête. « C'est plus qu'une mer mortelle. Tes mains sont rouges de sang et tu suis une route rougie par le sang. Pourtant la faute ne t'en incombe pas entièrement. Dieu Tout Puissant, quand cessera le règne du sang ? »

Turlogh hocha de la tête à son tour. « Il durera tant que durera l'espèce humaine ! »

Le vent matinal souffla et gonfla sa voile. Le bateau bondit vers l'ouest, telle une ombre fuyant l'aube. C'est ainsi que Turlogh Dubh O'Brien disparut de la vue du prêtre Jérôme qui resta là à regarder, protégeant son front harassé de sa maigre main, jusqu'à ce que le bateau ne soit plus qu'un point infime à l'horizon, perdu au milieu des étendues agitées du bleu océan.

LES PIGEONS DE L'ENFER

1
Celui qui sifflait dans les Ténèbres.

Griswell se réveilla brusquement, les nerfs tendus, pressentant un danger imminent. Il regarda vivement autour de lui, ne se souvenant pas tout d'abord de l'endroit où il se trouvait, ni de ce qu'il y faisait. La clarté lunaire filtrait par les fenêtres recouvertes de poussière, et la grande pièce vide avec son haut plafond et sa cheminée noire et béante semblait spectrale et étrangère. Puis, comme il émergeait du labyrinthe arachnéen et tenace de son récent sommeil, il se souvint de l'endroit où il se trouvait et de la façon dont il y était arrivé. Il tourna la tête et regarda dans la direction de son compagnon, qui dormait par terre à côté de lui. John Branner n'était qu'une forme vaguement perceptible dans les ténèbres que la lune teintait d'un léger gris.

Griswell essaya de se souvenir de ce qui l'avait réveillé. On n'entendait aucun bruit dans la maison, ni aucun son à l'extérieur, à part le hululement éploré d'un hibou au loin, dans la forêt de pins touffus. À présent, il se souvenait. C'était un rêve, un cauchemar empreint d'une telle terreur informulée qu'il l'avait réveillé, saisi d'épouvante. Le souvenir refaisait surface rapidement, reproduisant avec force l'abominable vision.

Était-ce bien un rêve ? Assurément il s'était bien agi d'un rêve, mais il avait reproduit si curieusement des faits réels récents qu'il était difficile de savoir où la réalité s'arrêtait et où commençait l'imaginaire.

Au cours de ce rêve, il avait eu l'impression de revivre dans leurs moindres détails les dernières heures précédant son sommeil. Le rêve avait commencé ex abrupto, alors que John Branner et lui-même arrivaient en vue de la maison, dans laquelle ils se trouvaient maintenant. Ils étaient arrivés roulant et pétaradant sur la vieille route inégale et défoncée qui conduit à travers les forêts de pins. John Branner et lui voyageaient par monts et par vaux, partis de leur Nouvelle-Angleterre natale, à la recherche de délassements de vacances. Ils avaient aperçu la vieille maison avec ses galeries ornées de balustrades, se dressant au milieu d'une véritable jungle de mauvaises herbes et de fourrés, au moment même où le soleil se couchait derrière elle. Leur fantaisie fut satisfaite par la demeure sombre et massive qui se découpait sur la muraille un peu triste dessinée par le soleil couchant, soulignée par la masse sombre des pins.

Ils étaient harassés, malades d'avoir été ballottés et cahotés toute la journée sur des routes traversant des pays boisés. La vieille demeure abandonnée excita leur imagination, leur suggérant une splendeur passée et une décadence extrême. Ils laissèrent leur automobile sur le bas-côté de la route remplie d'ornières. Comme ils remontaient l'allée sinueuse de briques éclatées, presque perdue dans l'enchevêtrement de la végétation envahissante, des pigeons s'envolèrent des balustrades, en une multitude d'ailes et de plumes bruyantes et disparurent au loin dans le grondement sourd de leur battement d'ailes.

La porte de chêne tombait en ruines, affaissée sur des gonds disloqués.

Une épaisse couche de poussière recouvrait le sol du grand et sombre vestibule et les larges marches de l'escalier qui s'élevait depuis l'entrée. Ils se dirigèrent vers une porte faisant face au palier du bas et entrèrent dans une pièce spacieuse, vide et poussiéreuse, dont les angles étaient occupés par des toiles d'araignée à la forte luisance. Une épaisse couche de poussière recouvrait également les cendres dans la grande cheminée.

Ils envisagèrent un instant d'aller ramasser du bois pour faire un feu, mais ils repoussèrent finalement cette idée. Avec le coucher du soleil, les ténèbres descendaient rapidement, les ténèbres noires, épaisses et absolues, des pinèdes. Ils savaient que serpents à sonnettes et vipères infestaient les forêts du Sud et ils n'avaient aucune envie d'aller chercher à tâtons dans le noir du bois pour le feu. Ils firent un repas frugal de conserves, puis s'enroulèrent dans leurs couvertures devant l'âtre vide tout habillés, et s'endormirent aussitôt.

C'était, en partie, ce que Griswell avait rêvé. Il revoyait la demeure efflanquée, se détachant nettement sur la lueur rouge incarnat du soleil couchant ; il revoyait l'envol de pigeons alors que Branner et lui remontaient l'allée craquelée. Il distinguait la pièce obscure dans laquelle ils se trouvaient présentement, et les deux formes qui étaient lui-même et son compagnon, allongés et enroulés dans leurs couvertures sur le sol poussiéreux. Puis, à partir de là, son rêve se modifiait subtilement, quittait le domaine du quotidien et se teintait de peur. Il regardait à l'intérieur d'une pièce obscure, peuplée d'ombres et éclairée par la lumière grise de la lune qui ruisselait dans celle-ci, provenant d'une source invisible. Car il n'y avait pas de fenêtres dans cette pièce. Mais, dans la lumière grise, il apercevait trois formes immobiles qui pendaient, accrochées à la file, et leur immobilité et leurs silhouettes éveillèrent une horreur glacée au plus profond de lui-même. Pas un bruit, pas un mot. Pourtant il sentait une Présence, exsudant la peur et la démence, tapie dans un recoin obscur… Brusquement, il se trouva à nouveau dans la pièce poussiéreuse à haut plafond, devant la grande cheminée.

Il était couché dans ses couvertures, regardant fixement, tendu, par la porte obscure, au-delà du vestibule plongé dans l'ombre, l'endroit où un rayon de la clarté lunaire tombait à travers l'escalier à balustres, à quelque sept marches du palier. Et il y avait quelque chose dans l'escalier, un être courbé et difforme, dissimulé par les ténèbres, qui se maintenait à l'écart du rayon de lumière. Mais une faible tache jaune qui aurait pu être un visage était tournée vers lui, comme si quelque chose était tapi dans l'escalier, les regardant, lui et son compagnon. Une épouvante glacée se glissa dans ses veines et c'est à ce moment qu'il se réveilla… en admettant, bien sûr, qu'il était vraiment endormi.

Il cligna des yeux. Le rayon de la clarté lunaire tombait à travers l'escalier, exactement comme dans son rêve. Mais aucune forme n'y était tapie. Pourtant, il avait encore la chair de poule, provoquée par le rêve ou la vision. Ses jambes lui faisaient l'effet d'avoir été plongées dans l'eau glacée. Involontairement, il esquissait un geste pour réveiller son compagnon, lorsqu'un son soudain le paralysa.

Il entendait un sifflement, provenant de l'étage. Celui-ci montait, étrange et doux. Il ne contenait aucun air précis, émettant un son aigu et mélodieux. Un tel son dans une maison apparemment déserte était suffisamment alarmant par lui-même. Mais c'était plus que la peur d'un intrus physique qui maintenait Griswell dans une étreinte glacée. Il aurait été bien incapable de définir lui-même l'horreur qui l'étreignait. Les

couvertures de Branner bougèrent et Griswell vit que son compagnon s'était redressé et restait assis, immobile. Sa silhouette se détachait à peine dans les ténèbres molles, sa tête tournée vers l'escalier comme si l'homme écoutait attentivement. L'étrange sifflement se poursuivait, toujours plus mélodieux et subtilement maléfique.

« John ! » chuchotèrent les lèvres desséchées de Griswell. Il avait eu l'intention de crier… de dire à Branner qu'il y avait quelqu'un en haut de l'escalier, quelqu'un qui ne pouvait leur vouloir aucun bien ; qu'ils devaient quitter cette maison à l'instant même. Mais sa voix mourut dans sa gorge desséchée.

Branner s'était levé. Ses bottes martelaient le sol comme il se dirigeait vers la porte. Il avança lentement dans le vestibule et s'approcha du palier du rez-de-chaussée, se perdant dans les ténèbres denses qui s'amassaient autour de l'escalier.

Griswell était allongé, parfaitement incapable de bouger ; son esprit en proie à l'égarement. Quel était ce sifflement provenant de l'étage ? Griswell vit Branner dépasser l'endroit éclairé par la lune, aperçut sa tête rejetée en arrière, comme s'il regardait en direction de quelque chose que Griswell ne pouvait distinguer, en haut et au-delà de l'escalier. Mais son visage ressemblait à celui d'un somnambule. Il traversa le rayon lumineux et disparut de la vue de Griswell, alors même que celui-ci essayait de lui crier de revenir. Un chuchotement rauque fut le seul résultat de ses efforts.

Le sifflement descendit vers une note plus basse, puis cessa. Griswell entendait les marches craquer sous le pas mesuré de Branner. À présent, il avait atteint l'entrée du premier étage, car Griswell entendait le bruit de ses pas sur le plancher. Brusquement le bruit des pas cessa et la nuit toute entière parut retenir son souffle. Alors un hurlement horrible déchira le silence, et Griswell se leva d'un bond, hurlant à son tour.

L'étrange paralysie qui l'avait cloué au sol jusqu'alors disparut. Il fit un pas en direction de la porte, puis s'arrêta. Le bruit des pas avait repris. Branner revenait. Il ne courait pas. Son pas était même plus lent et mesuré qu'auparavant. Maintenant, les marches commençaient à craquer à nouveau. Une main apparut, avançant à tâtons le long de la rampe, et entra dans la tâche formée par la clarté lunaire ; puis une autre, et un horrible frisson traversa Griswell lorsqu'il vit que l'autre main tenait une hachette… une hachette de laquelle tombaient lentement des gouttes sombres. Était-ce Branner qui descendait l'escalier ?

Oui ! La forme s'était avancée à l'intérieur du rayon lumineux à présent, et Griswell la reconnaissait. Puis il vit le visage de Branner. Un cri perçant jaillit des lèvres de Griswell. Le visage de Branner était exsangue, cadavérique. Des gouttes de sang glissaient le long de celui-ci, formant des taches sombres. Ses yeux étaient vitreux et fixes, et le sang suintait de la large blessure qui béait sur le dessus de sa tête !

Griswell ne sut jamais avec précision de quelle façon il était sorti de cette maison maudite. Plus tard, il conserva l'impression folle et confuse d'être passé au travers d'une fenêtre poussiéreuse, couverte de toiles d'araignée et d'avoir détalé comme un fou jusqu'au bas de la pelouse envahie par les mauvaises herbes, en hurlant son horreur frénétique. Il aperçut la muraille sombre des pins et la lune flottant au milieu d'un brouillard rouge-sang déserté par la raison.

Quelques parcelles de lucidité lui revinrent lorsqu'il aperçut l'automobile rangée sur le côté de la route. Dans un monde devenu soudainement fou, c'était un objet reflétant une réalité toute prosaïque. Mais, à l'instant où il

ouvrait la portière de celle-ci, un bruissement sec et terrifiant retentit à ses oreilles. Il recula devant la forme ondulante et oscillante qui se dressait sur ses replis écailleux enroulés sur le siège du conducteur et qui sifflait vers lui avec fureur, courbée en arc, dardant une langue fourchue sous la clarté lunaire.

Avec un sanglot horrifié, il fit demi-tour et s'enfuit sur la route, comme un homme s'enfuit, prisonnier de son cauchemar. Il courait sans but ni raison. Son cerveau engourdi était incapable de formuler une pensée consciente. Il obéissait uniquement au besoin primitif et aveugle de courir… de courir jusqu'à ce qu'il s'écroule, épuisé.

Les sombres murailles des pinèdes s'étendaient à l'infini de chaque côté de la route et il fut envahi par l'impression trompeuse qu'il n'arriverait nulle part. Mais à ce moment, un son pénétra à l'intérieur du brouillard de sa terreur… le bruit constant et inexorable de pas derrière lui. Tournant la tête, il vit que quelque chose le suivait… loup ou chien, il n'aurait pu le dire, mais ses yeux brillaient comme des boules de feu vert. Avec un sanglot, il força son allure, suivant en trébuchant le coude de la route, et entendit un cheval s'ébrouer. Il le vit se cabrer et entendit son cavalier jurer ; aperçut la lueur de l'acier bleuté dans la main levée de l'homme.

Il trébucha et tomba en avant, se rattrapant à l'étrier du cavalier.

« Pour l'amour de Dieu, sauvez-moi ! » haleta-t-il. « La créature ! Elle a tué Branner… elle me poursuit ! Regardez ! »

Deux boules de feu brillaient à la lisière des taillis au détour de la route. Le cavalier jura à nouveau et, suivant immédiatement ses imprécations, retentit la détonation étourdissante de son six-coups… encore et encore. La lueur des détonations disparut et le cavalier, libérant brutalement son étrier de la prise de Griswell, éperonna son cheval vers le coude de la route. Griswell se releva en titubant, tremblant de tous ses membres. Le cavalier disparut de sa vue un instant seulement ; puis il revint en galopant.

« Il a filé dans les fourrés. Un loup des bois, je suppose, bien que ce soit la première fois que j'en vois un pourchassant un homme. Savez-vous ce que c'était ? »

Griswell ne put que secouer la tête faiblement.

Le cavalier, se profilant sur le clair de lune, abaissa les yeux vers lui, brandissant toujours dans sa main droite un revolver fumant. C'était un homme puissamment bâti, de taille moyenne. Son chapeau de planteur à larges bords et ses bottes indiquaient qu'il était originaire du pays, d'une manière aussi définitive que le costume de Griswell montrait à tous qu'il était un étranger.

« Que signifie tout ceci, de toute façon ? »

« Je l'ignore, » répondit Griswell désemparé. « Je m'appelle Griswell. John Branner… mon ami, qui voyageait avec moi… nous nous sommes arrêtés devant une maison déserte, là-bas sur la route, pour y passer la nuit. Quelque chose… » À ce souvenir il suffoqua, assailli par une horreur renouvelée, « Mon Dieu ! » S'écria-t-il, « je dois être devenu fou ! Quelque chose est apparu et a regardé par-dessus la rampe de l'escalier… quelque chose ayant un visage jaune ! J'ai cru que je rêvais, mais ce devait être la réalité. Puis quelqu'un a commencé à siffler à l'étage. Branner s'est levé et a monté les marches de l'escalier, se déplaçant comme un somnambule, ou bien comme un homme hypnotisé. Je l'ai entendu crier… ou du moins, quelqu'un a crié. Puis il a redescendu l'escalier, tenant une hache couverte de sang dans sa main… et, oh, mon Dieu, il était mort, monsieur ! Sa tête

avait été fendue en deux. Je voyais sa cervelle et son sang couler le long de son visage. Son visage était celui d'un mort. Pourtant il descendait l'escalier ! Que Dieu m'en soit témoin, John Branner a été assassiné dans ce vestibule obscur, à l'étage. Ensuite, son cadavre a redescendu lentement les marches, une hachette à la main… pour me tuer ! »

Le cavalier demeurait silencieux. Il se tenait sur son cheval, immobile comme une statue, sa silhouette se découpant sur le fond étoilé. Griswell ne pouvait lire son expression, car son visage était dissimulé par le bord de son chapeau.

« Vous pensez que je suis fou, » dit-il avec désespoir. « Peut-être le suis-je, effectivement. »

« Je ne sais que penser, » répondit le cavalier. « S'il s'agissait d'une autre maison que du vieux Manoir des Blassenville… enfin, nous verrons bien. Je m'appelle Buckner. Je suis le shérif de ce comté. J'ai conduit un nègre au tribunal du comté voisin et je rentrais chez moi à cette heure tardive. »

Il descendit de cheval et se tint à côté de Griswell. Il était plus petit que l'homme venu de Nouvelle-Angleterre, mais il était beaucoup plus trapu. Ses gestes révélaient une autorité et un esprit de décision naturels. Il n'était guère difficile de croire qu'il devait être un homme dangereux à affronter dans un combat, quelqu'il soit.

« Avez-vous peur de retourner dans cette maison ? » demanda-t-il. Griswell frissonna, mais secoua la tête, la ténacité entêtée de ses ancêtres puritains s'affirmant à cette occasion.

« Je suis malade à l'idée d'affronter à nouveau cette horreur. Mais ce pauvre Branner… » Il suffoqua à nouveau. « Nous devons retrouver son corps. Mon Dieu ! » S'écria-t-il, saisi d'une horreur infinie à cette idée, « que trouverons-nous ? Si un mort peut marcher, que… »

« Nous verrons bien. » Le shérif maintint les rênes avec son coude gauche et entreprit de garnir les chambres vides de son grand revolver d'acier bleuté comme ils faisaient route.

Alors qu'ils abordaient le tournant, le sang de Griswell se glaça à l'idée de ce qu'ils risquaient d'apercevoir se traînant lourdement sur la route, arborant un masque de mort sanglant et grimaçant. Mais ils virent seulement la maison à l'allure spectrale parmi les pins, au loin, près de la route. Un frisson secoua fortement Griswell.

« Seigneur, comme cette maison semble maléfique au milieu de ces pins sombres ! Elle a eu un air sinistre dès le premier instant… alors que nous remontions l'allée délabrée et que nous avons vu ces pigeons s'envoler du portail… »

« Des pigeons ? » Buckner lui lança un vif regard. « Vous avez vu les pigeons ? »

« Mais bien sûr ! Par dizaines, juchés sur le rebord de la palissade. »

Ils avancèrent un moment en silence, avant que Buckner déclare brusquement : « J'ai passé toute ma vie dans cette région. Je suis passé devant la vieille demeure des Blassenville plus d'un millier de fois, je suppose, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Pourtant je n'ai jamais aperçu un pigeon à proximité de cette maison, ou nulle part ailleurs dans ces bois. »

« Il y en avait des dizaines, » répéta Griswell, déconcerté.

« J'ai connu des hommes qui juraient avoir vu une volée de pigeons perchés sur les balustres, juste au soleil couchant, » fit Buckner lentement. « Des nègres, tous, à l'exception d'un seul. Un vagabond. Il avait construit un feu dans la cour, projetant de passer la nuit ici. Je suis passé par là,

alors que les ténèbres tombaient, et il m'a parlé des pigeons. Je suis revenu le lendemain matin. Les cendres de son feu étaient bien là, ainsi que sa timbale en fer-blanc, et la poêle où il avait fait frire du porc. Ses couvertures indiquaient qu'il avait dormi dedans. Personne ne l'a jamais revu ! Cela s'est passé il y a douze ans. Les nègres disent qu'ils sont les seuls à pouvoir voir les pigeons. Pourtant aucun d'entre eux ne passerait sur cette route entre le coucher et le lever du soleil. Ils disent que les pigeons sont les âmes des Blassenville, qui s'échappent de l'Enfer au soleil couchant. Les nègres disent que la lueur rouge que l'on voit à l'ouest, c'est la lueur de l'Enfer ; parce que, à cet instant, les portes de l'Enfer sont ouvertes et que les Blassenville les franchissent à tire-d'aile. »

« Qui étaient les Blassenville ? » demanda Griswell en frissonnant.

« Ils possédaient toute cette région. Une famille d'origine anglo-française. Venue ici des Indes Occidentales, avant l'achat de la Louisiane. La Guerre de Sécession les ruina, comme ce fut le cas pour beaucoup d'autres. Certains furent tués pendant la Guerre ; la plupart des autres moururent ensuite. Le Manoir n'a plus été habité depuis 1890, lorsque Miss Elizabeth Blassenville, la dernière de la famille, quitta précipitamment la vieille demeure, une nuit, comme s'il y avait la peste, et n'y revint jamais… c'est votre auto ? »

Ils s'arrêtèrent près de la voiture, et Griswell contempla morbidement la sinistre bâtisse. Ses vitres poussiéreuses étaient vides et pâles ; mais elles ne lui semblaient pas aveugles. Il avait l'impression que des yeux horribles le fixaient avec avidité, à travers les baies plongées dans l'obscurité. Bruckner répéta sa question.

« Oui. Soyez prudent. Il y a un serpent sur le siège… du moins, il y en avait un. »

« Plus maintenant, » grogna Bruckner, attachant son cheval et prenant une torche électrique dans sa sacoche. « Bon, allons jeter un coup d'œil. »

De fait, il gravit l'allée aux briques disloquées comme s'il effectuait une visite de politesse à des amis. Griswell le suivait, marchant sur ses talons, le cœur battant à tout rompre, au bord de l'étouffement. Une odeur de pourriture et de végétation en décomposition était apportée par la légère brise. Griswell se sentit défaillir, au bord de la nausée résultant de l'horreur éperdue de ces bois sombres et de ces anciennes maisons de planteurs qui abritaient tant de secrets oubliés, datant de l'esclavage, et de mystérieuses intrigues empreintes d'un orgueil sanguinaire et cruel. Il s'était représenté le Sud comme un pays gai et nonchalant, parcouru par de légères brises, chargées de l'odeur d'épices et de fleurs chaudes, où la vie s'écoulait tranquillement au rythme du peuple noir, chantant dans les champs de coton inondés de soleil. Mais à présent, il avait un autre aspect, insoupçonné… un aspect sombre, lourd de menaces, hanté par la peur. Cette découverte lui répugnait profondément.

La porte de chêne était affaissée comme précédemment. Les ténèbres à l'intérieur devinrent plus denses encore, comme la lumière de la torche de Buckner balayait le seuil. Le faisceau lumineux traversa les ténèbres du vestibule et monta le long de l'escalier. Griswell retint son souffle, serrant les poings. Mais aucune forme démente n'abaissait son regard vers eux. Buckner entra, se déplaçant sans bruit comme un chat, la torche dans une main, son revolver dans l'autre.

Comme il promenait le faisceau de sa torche à travers la pièce, depuis le vestibule, Griswell poussa un cri… et cria encore, presque défaillant à la suite de la nausée intolérable, provoquée par ce qu'il voyait. Une traînée

de gouttes de sang sur le sol s'étendait à travers la pièce, croisant les couvertures que Branner avait occupées, lesquelles étaient disposées entre la porte et celles occupées par Griswell. Les couvertures de Griswell avaient un effroyable occupant. John Branner gisait là-bas, face contre terre, sa tête fendue en deux, exposée à leurs regards par la lumière impitoyable de la torche électrique. Sa main, tendue en avant, étreignait encore le manche d'une hachette, et le tranchant était profondément enchâssé dans la couverture et dans le sol sous celle-ci, exactement à l'endroit où la tête de Griswell avait reposé lorsqu'il avait dormi là.

Griswell fut emporté par un assaut momentané de ténèbres. Il n'eut pas conscience qu'il chancelait, ni que Buckner le retenait. Lorsqu'il fut à nouveau en mesure de voir et d'entendre, il fut violemment malade et appuya sa tête contre le montant de la porte, s'efforçant de vomir, vainement et pitoyablement.

Buckner concentra le faisceau de sa lampe sur lui, l'aveuglant. La voix de Buckner parvenait de derrière la lueur aveuglante, l'homme lui-même étant invisible.

« Griswell, vous m'avez raconté une histoire bien difficile à croire. J'ai vu quelque chose vous courir après, mais c'était peut-être un loup des bois, ou un chien enragé.

« Si vous me cachez quelque chose, vous feriez mieux de tout me raconter. Ce que vous m'avez dit ne tiendra pas, devant n'importe quel tribunal. On vous accusera d'avoir tué votre camarade. Je serai forcé de vous arrêter. Si vous me racontiez toute la vérité maintenant, cela rendrait les choses beaucoup plus faciles. Alors vraiment, vous n'avez pas tué cet homme, ce Branner ?

« À mon avis, voilà ce qui s'est passé : vous vous êtes disputés. Il s'est emparé d'une hachette et a voulu vous frapper. Mais vous l'avez évité et c'est lui qui a reçu le coup. Alors ? »

Griswell s'effondra et se couvrit le visage des mains, pris de vertige.

« Grand Dieu, je n'ai pas assassiné John, mon vieux ! Pour quelle raison l'aurais-je fait ? Nous avons toujours été amis, tous les deux, dès l'école. Je vous ai dit la vérité. Je ne vous reproche pas de ne pas me croire. Mais que Dieu me vienne en aide, c'est la vérité ! »

Le faisceau lumineux fut dirigé à nouveau vers la tête ensanglantée, et Griswell ferma les yeux.

Il entendit grogner Buckner.

« Je pense que cette hachette dans sa main est celle avec laquelle il a été tué. Le sang et la cervelle collés sur le tranchant, et les cheveux également englués… exactement de la même couleur que les siens. Cela vous met dans de sales draps, Griswell. »

« Comment cela ? » demanda stupidement l'homme venu de Nouvelle-Angleterre.

« Laissez tomber l'idée de plaider la légitime défense. Branner n'a pas pu vous menacer avec cette hachette, après que vous lui ayez fendu le crâne en deux avec ! Vous avez sans doute retiré la hache de sa tête pour la planter dans le sol et refermé les doigts de Branner autour du manche pour donner l'impression qu'il vous avait attaqué. Et cela aurait été sacrément malin… si vous vous étiez servi d'une autre hachette. »

« Mais je ne l'ai pas tué, » gémit Griswell. « Et je n'ai aucune intention de plaider la légitime défense. »

« C'est bien ce qui m'intrigue, » reconnut Buckner avec franchise et embarras. « Quel meurtrier inventerait une histoire aussi insensée que celle

que vous m'avez servie, pour prouver son innocence ? N'importe quel tueur aurait au moins raconté une histoire logique. Hummmm ! Des gouttes de sang partant de la porte. Le corps a été traîné… non, il n'a pu être traîné. Le sol n'est pas tâché. Vous avez dû le porter jusqu'ici après l'avoir tué en un autre endroit. Mais, dans ce cas, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de sang sur vos vêtements ? Bien sûr, vous auriez pu vous changer et vous laver les mains. Mais le pauvre type n'est pas mort depuis longtemps…

« Il a descendu l'escalier et traversé la pièce, » dit Griswell désespérément. « Il venait pour me tuer. J'ai compris qu'il venait me tuer lorsque je l'ai vu descendre l'escalier d'un pas lourd. Il a frappé à l'endroit où j'aurais dû me trouver, si je n'avais pas été éveillé. Cette fenêtre… je me suis enfui en passant à travers. Vous voyez qu'elle est défoncée. »

« Je vois. Mais s'il marchait tout à l'heure, pourquoi ne marche-t-il plus maintenant ? »

« Je l'ignore. Je suis trop malade pour pouvoir réfléchir correctement. Je redoutais qu'il ne se lève d'un bond et s'avance vers moi à nouveau. Lorsque j'ai entendu ce loup courir sur la route après moi, j'ai cru que c'était John lancé à ma poursuite… John courant dans la nuit, avec sa hache ensanglantée et sa tête couverte de sang, et son rictus de mort ! »

Il claquait des dents en revivant cette horreur.

Buckner balaya le sol du faisceau de sa lampe électrique.

« Les gouttes de sang conduisent vers l'entrée. Venez. Nous allons les suivre. »

Griswell se figea. « Elles conduisent en haut. »

Les yeux de Buckner le fixaient durement.

« Avez-vous peur de m'accompagner jusqu'en haut ? » Le visage de Griswell était gris.

« Oui. Mais j'irai, avec ou sans vous. L'être qui a tué ce pauvre John est peut-être encore caché là-haut. »

« Restez derrière moi, » ordonna Buckner. « Si quelque chose nous saute dessus, je m'en occuperai. Mais, dans votre propre intérêt, je vous avertis que je tire plus vite qu'un chat ne bondit, et que je ne rate pas souvent ma cible. Si vous aviez dans l'idée de m'attaquer par derrière, vous feriez mieux de changer de tactique. »

« Ne soyez pas stupide ! » Le ressentiment l'emporta sur son appréhension et cet éclat sembla rassurer Buckner, beaucoup plus que toutes ses protestations d'innocence.

« Je serai franc avec vous, » dit-il calmement. « Je ne vous ai pas encore accusé, ni condamné, dans mon esprit. Si seulement la moitié de ce que vous m'avez raconté se révèle être vraie, alors vous avez vécu une sacrée expérience, et je n'ai aucune envie de vous accabler. Mais vous devez comprendre à quel point il m'est difficile de croire tout ce que vous m'avez raconté. »

Griswell, d'un geste las, lui fit signe de le précéder, sans prononcer une parole. Ils allèrent jusqu'au vestibule et s'arrêtèrent devant le palier. Une fine série de gouttes cramoisies, parfaitement distinctes dans l'épaisse couche de poussière, conduisait jusqu'en haut des marches.

« Des traces de pas d'un homme dans la poussière, » grogna Buckner. « Avancez lentement. Je veux être certain de ce que je vois, parce que nous allons les effacer en montant l'escalier. Hmm ! Des traces de pas vers le haut, et d'autres vers le bas. Du même homme. Pas les vôtres. Branner était plus grand que vous. Des gouttes de sang tout du long… du sang sur la

rampe, comme si un homme avait posé sa main couverte de sang à cet endroit… une tâche d'une substance qui ressemble à… des morceaux de cervelle. Maintenant que… »

« Il a descendu l'escalier et il était mort, » frissonna Griswell. « Tâtonnant d'une main… tandis que l'autre étreignait la hache qui l'a tué. »

« On a pu le porter, » murmura le shérif. « Mais si quelqu'un l'a porté… où sont les traces ? »

Ils arrivèrent au vestibule du premier étage. C'était un espace vaste et vide, habité par la poussière et les ombres, où des fenêtres recouvertes d'une croûte par le temps empêchaient le clair de lune d'entrer. Ici le cercle lumineux de la torche de Buckner semblait impuissant. Griswell tremblait comme une feuille. Ici… c'était ici, au milieu des ténèbres et de l'horreur, que John Branner était mort.

« Quelqu'un sifflait depuis cet étage, » murmura-t-il. « John a monté l'escalier, comme si on l'avait appelé. »

Les yeux de Buckner brillaient étrangement dans la lumière électrique.

« Les empreintes de pas mènent à l'autre bout du vestibule, » murmura-t-il. « Exactement comme dans l'escalier… les mêmes empreintes… montant et redescendant. Judas ! »

Derrière lui, Griswell étouffa un cri, car il avait vu ce qui avait provoqué l'exclamation de Buckner. À quelques mètres du haut de l'escalier, les empreintes de pas de Branner s'arrêtaient brusquement, puis repartaient en sens inverse, se confondant presque avec les premières. À l'endroit où la piste s'arrêtait, il y avait une grande éclaboussure de sang sur le plancher poussiéreux… et d'autres traces la rejoignaient… des empreintes de pieds nus, petits, mais dont les doigts étaient tournés vers le dehors. Elles aussi repartaient de la tâche sanglante, formant une seconde série d'empreintes.

Buckner se pencha au-dessus d'elles en jurant.

« Les traces se rejoignent ! Et là où elles se sont rencontrées, il y a du sang et des morceaux de cervelle sur le sol ! Branner a certainement été tué à cet endroit précis… d'un coup de hachette. Des pieds nus surgissant de l'ombre pour aller à la rencontre de pieds chaussés… puis les deux traces se séparent. Les pieds chaussés redescendent l'escalier, les pieds nus retraversent le vestibule. » Il dirigea le faisceau de sa torche à travers le vestibule. Les traces de pas disparaissaient dans les ténèbres, au-delà de la portée du faisceau lumineux. De chaque côté les portes closes des chambres étaient autant de portails inquiétants s'ouvrant sur le mystère.

« Et si votre histoire insensée était vraie, » murmura Buckner, à demi pour lui-même. « Ce ne sont pas les traces de vos pas. On dirait celles d'une femme. Supposons que quelqu'un ait sifflé et que Branner soit monté pour découvrir le siffleur. Supposons que quelqu'un l'ait rejoint ici dans le noir et lui ait fendu la tête en deux. Dans ce cas, les empreintes et les traces de pas auraient été exactement ce qu'elles sont en réalité. Mais si cela s'est passé ainsi, pourquoi Branner ne gît-il pas à l'endroit où il a été assassiné ? A-t-il pu vivre suffisamment longtemps pour arracher la hachette des mains de son meurtrier, et redescendre l'escalier d'un pas incertain, la tenant à la main ? »

« Non, non ! » Le souvenir fit suffoquer Griswell. « Je l'ai vu dans l'escalier. Il était mort. Personne n'aurait pu vivre une minute de plus, après avoir reçu un tel coup. »

« Je suis aussi de cet avis, » murmura Buckner. « Mais… c'est fou ! Ou alors c'est très astucieux… allons, quel homme sain d'esprit irait imaginer

et réaliser un plan aussi élaboré et parfaitement insensé pour éviter d'être condamné pour meurtre, alors que la seule justification de légitime défense est beaucoup plus efficace dans ce cas ? Aucun tribunal n'accepterait cette histoire. Bon, suivons ces autres traces. Elles conduisent au fond du vestibule. Hé, qu'est-ce que c'est ? »

Avec un coup glacé au cœur, Griswell vit que la lumière électrique diminuait d'intensité.

« Ces piles sont neuves, » murmura Buckner, et pour la première fois, Griswell discerna une certaine peur dans sa voix. « Venez… filons d'ici et vite ! »

La lumière n'était plus qu'une faible lueur rouge. Les ténèbres semblaient se refermer sur eux, se glissant insidieusement, aussi silencieusement que de noires pattes de chat. Buckner battit en retraite, poussant Griswell qui trébuchait derrière lui, comme il partait à reculons, son revolver armé et levé, retraversant lentement le sombre vestibule. Dans les ténèbres grandissantes, Griswell entendit quelque chose qui ressemblait à l'ouverture furtive d'une porte. Brusquement les ombres alentour vibrèrent d'une intense menace. Griswell comprit que Buckner le sentait aussi bien que lui, car le corps robuste du shérif était aussi tendu et ramassé sur lui-même que celui d'une panthère à l'affût.

Pourtant il se dirigea sans hâte vers l'escalier et entreprit de le descendre à reculons, Griswell le précédant et luttant contre la panique qui l'incitait à se mettre à hurler et à s'enfuir en une course éperdue. Une effroyable pensée le traversa et sa chair se couvrit d'une sueur glacée. *Et si le mort montait l'escalier en ce moment même, venant silencieusement à leur rencontre dans le noir, son visage figé dans un rictus de mort, la hachette couverte de sang coagulé, brandie et prête à frapper ?*

Cette éventualité le subjugua à tel point qu'il se rendit à peine compte que ses pieds atteignaient le niveau du vestibule du rez-de-chaussée. C'est seulement à cet instant qu'il eut conscience que la lampe s'était remise à éclairer alors qu'ils descendaient les marches, pour retrouver bientôt son plein éclat. Pourtant, lorsque Buckner la dirigea à nouveau vers le haut de l'escalier, elle fut impuissante à percer les ténèbres qui flottaient au sommet des marches, tel un brouillard tangible.

« La maudite créature a été ensorcelée, » murmura Buckner. « Rien d'autre ! Elle n'aurait pu agir de la sorte naturellement. »

« Dirigez le faisceau de votre lampe vers la pièce, » supplia Griswell. « Regardez si John… si John est… »

Il fut incapable d'exprimer par des mots l'horrible pensée, mais Buckner comprit.

Il modifia l'orientation de sa lampe… Griswell n'aurait jamais cru que la vue du corps ensanglanté d'un homme assassiné puisse apporter un tel soulagement !

« Il est toujours là, » grogna Buckner. « S'il a marché après avoir été tué, il n'a plus marché depuis. Mais cette chose… »

À nouveau il dirigea le faisceau électrique vers le haut de l'escalier et resta immobile, mordillant sa lèvre et fronçant les sourcils. Trois fois il avait à moitié levé son arme. Griswell lisait dans son esprit. Le shérif avait envie de s'élancer en haut des marches de nouveau, de tenter sa chance avec l'inconnu. Mais le bon sens l'en dissuada.

« Je n'aurais aucune chance dans le noir, » murmura-t-il. « Et je suis sûr que ma torche s'éteindrait à nouveau. »

Il se tourna et fit franchement face à Griswell.

« Cela ne sert à rien d'escamoter le problème. Il y a quelque chose de diabolique dans cette maison, et je crois savoir de quoi il retourne. Je ne pense pas que vous ayez tué Branner. Quoi que ce soit qui l'ait tué, cela se trouve là-haut… en ce moment même. Beaucoup d'éléments de votre histoire semblent parfaitement insensés, mais le fait qu'une torche électrique s'éteigne, comme celle-ci l'a fait tout à l'heure, est aussi insensé ! Je ne pense pas que la créature qui se trouve en haut soit humaine. Jusqu'à présent, j'ai affronté sans peur qui que ce soit dans le noir, mais je ne monterai pas là-haut avant la venue du jour. L'aube ne va pas tarder. Nous l'attendrons dehors, près du porche. »

Les étoiles pâlissaient déjà lorsqu'ils sortirent vers le portique imposant. Buckner se percha sur la balustrade, face à la porte, tenant son revolver entre ses doigts. Griswell s'assit à côté de lui et s'adossa à un pilier tombant en ruines. Il ferma les yeux, remerciant la brise légère qui semblait rafraîchir son esprit surmené. Il éprouvait une sensation diffuse d'irréalité. Étranger, il se trouvait dans un pays inconnu, un pays qui avait soudainement sécrété une noire horreur. L'ombre du nœud coulant planait au-dessus de lui, et dans cette maison obscure gisait John Branner, la tête fracassée… Ressemblant aux fictions d'un rêve, ces événements revenaient sans cesse et virevoltaient dans sa tête jusqu'à ce que l'ensemble se noie dans un demi-jour gris, comme le sommeil venait sans invitation pour son âme harassée.

Il s'éveilla en face d'une aube blanche et froide, avec le souvenir intact des horreurs de la nuit. Des nappes de brouillard s'enroulaient autour des troncs des pins, montant le long de l'allée en ruines en volutes denses. Buckner le secouait.

« Réveillez-vous ! Il fait jour. »

Griswell se leva et grimaça en constatant la raideur de ses membres engourdis. Son visage était gris et avait vieilli.

« Je suis prêt. Montons au premier étage. »

« J'y suis déjà allé ! » Les yeux de Buckner brillèrent dans l'aube matinale. « Je ne vous ai pas réveillé. Je suis allé là-haut dès qu'il a fait jour. Je n'ai rien trouvé. »

« Les traces des pieds nus… »

« Disparues ! »

« Disparues ? »

« Oui, disparues ! La poussière a été remuée dans tout le vestibule, à partir de l'endroit où les traces de pas de Branner se terminaient, et balayée vers les angles de la pièce. Aucune chance de retrouver la trace de quoi que ce soit à présent. On a effacé toutes les empreintes pendant que nous étions installés ici et je n'ai absolument rien entendu. J'ai visité toute la maison et n'ai rien trouvé. »

Griswell frissonna en songeant qu'il avait dormi seul sur le porche, pendant que Buckner effectuait son exploration.

« Qu'allons-nous faire ? » demanda-t-il machinalement. « Avec la disparition de ces traces s'envole ma seule chance de prouver mon histoire. »

« Nous allons emmener le corps de Branner à la ville, » répondit Buckner. « Vous me laisserez exposer l'affaire. Si les autorités avaient connaissance des faits tels qu'ils se présentent, elles exigeraient que vous soyez arrêté et poursuivi pour meurtre. Je ne pense pas que vous ayez tué Branner… mais aucun district attorney, juge ou jury ne croirait ce que vous m'avez raconté, pas plus que les événements que nous avons vécus la

nuit dernière. Je vais conduire cette affaire à ma manière. Je ne vous arrêterai pas tant que je n'aurai pas épuisé toutes les autres possibilités.

« Lorsque nous serons en ville, ne dites rien de ce qui s'est passé ici. Je dirai simplement au district attorney que John Branner a été assassiné par un ou des inconnus, et que je m'occupe de l'affaire.

« Aurez-vous assez de cran pour revenir avec moi dans cette maison et y passer la nuit ? Nous dormirons dans la pièce même où Branner et vous-même avez dormi la nuit dernière ! »

Griswell devint blanc comme un linge, mais répondit avec la même détermination que ses ancêtres devaient avoir manifestée en défendant leurs cabanes contre les Pequots : « Entendu. Je vous accompagnerai ! »

« C'est parfait alors. Aidez-moi à porter le corps jusqu'à votre auto. »

L'âme de Griswell fut révoltée à la vue du visage exsangue de John Branner dans l'aube blanche et froide, et au contact de sa chair visqueuse. Le brouillard gris étendait d'épaisses tentacules autour de leurs pieds tandis qu'ils portaient leur lugubre fardeau à travers la pelouse.

2
Le frère du Serpent.

À nouveau les ombres s'allongeaient au-dessus des pinèdes et à nouveau deux hommes empruntaient la vieille route défoncée à bord d'une voiture, immatriculée en Nouvelle-Angleterre.

C'était Buckner qui conduisait. Les nerfs de Griswell étaient trop détraqués pour qu'il prenne le volant. Il paraissait décharné et hagard, et son visage était toujours aussi blanc. La tension de la journée passée au tribunal s'était ajoutée à l'horreur qui hantait encore son âme, telle l'ombre d'un vautour aux ailes noires. Il n'avait pas dormi et avait mangé sans même percevoir le goût des aliments.

« Je vous avais promis de vous raconter l'histoire des Blassenville, » dit alors Buckner. « C'était des gens orgueilleux, hautains et sacrément cruels quand ils voulaient quelque chose. Ils ne traitaient pas leurs nègres aussi bien que les autres planteurs. Ils avaient rapporté leurs idées très particulières des Indes Occidentales, je suppose. Tous avaient un goût certain pour la cruauté… particulièrement Miss Celia, la dernière de la famille à être venue vivre ici. Ceci se passait longtemps après que les esclaves aient été affranchis. Mais elle avait l'habitude de fouetter sa servante mulâtre exactement comme si c'était une esclave, aux dires des anciens du pays… Les nègres prétendaient que, lorsqu'un Blassenville mourait, le Diable l'attendait toujours à proximité de la maison, dans les pins sombres.

« Bref, après la Guerre Civile, ils s'éteignirent plutôt vite, les uns après les autres, vivant pauvrement au milieu d'une plantation promise à la ruine. Finalement, il ne resta plus que quatre jeunes femmes, quatre sœurs, vivant dans la vieille demeure et menant une existence pitoyable, avec quelques nègres qui habitaient dans les cabanes des anciens esclaves et travaillaient dans les champs voisins. Elles vivaient à l'écart, par fierté, et par honte de leur pauvreté. Parfois les gens ne les voyaient pas pendant des mois. Quand elles avaient besoin de provisions, elles envoyaient un nègre à la ville, à leur place.

« Mais les gens surent tout cela lorsque Miss Celia vint vivre avec les quatre sœurs. Elle venait de quelque part aux Indes Occidentales, de l'endroit où toute la famille avait eu ses racines à l'origine. C'était une belle jeune femme, élégante et délicate, dit-on, d'une trentaine d'années. Mais, pas plus que les jeunes filles, elle ne se mêla aux gens de la ville. Elle avait amené avec elle une domestique mulâtre et la cruauté des Blassenville s'exprimait pleinement dans la façon dont elle la traitait. Il y a quelques années, j'ai connu un vieux nègre qui m'a juré avoir vu Miss Celia attacher cette jeune femme entièrement nue à un arbre et la fouetter avec une cravache. Personne ne fut surpris lorsque cette mulâtresse disparut. Tout le monde pensa qu'elle s'était enfuie, bien sûr.

« Bon. Un beau jour du printemps de 1890, Miss Elizabeth, la plus jeune des quatre sœurs, se présenta en ville, pour la première fois depuis un an

peut-être. Elle venait chercher des provisions. Elle dit que les nègres avaient tous quitté la propriété. Elle ajouta également, d'une façon légèrement incohérente, que Miss Celia était partie, elle aussi, sans laisser de mot. Elle dit que ses sœurs pensaient qu'elle était repartie vers les Indes Occidentales, mais qu'elle croyait, elle, que sa tante se trouvait toujours dans la maison. Elle n'expliqua pas ce qu'elle voulait dire par là. Elle prit simplement ses provisions et repartit vers le Manoir.

« Un mois se passa, puis un nègre arriva en ville et dit que Miss Elizabeth vivait seule à présent au Manoir. Il dit que ses trois sœurs n'étaient plus là, qu'elles étaient parties, une à une, sans laisser de mot ni donner des explications. Elle ignorait où elles étaient parties et avait peur de vivre là toute seule, mais elle ne voyait aucun autre endroit où aller vivre. Elle ne connaissait que le Manoir et n'avait ni parents, ni amis. Mais elle avait mortellement peur de quelque chose. Le nègre révéla qu'elle s'enfermait dans sa chambre dès la nuit tombée et qu'elle gardait des bougies allumées toute la nuit…

« Ce fut par une nuit orageuse de printemps que Miss Elizabeth arriva en ville, en pleurs, pratiquement morte d'effroi, sur le seul cheval qu'elle possédait. Elle tomba de cheval sur la grand-place. Lorsqu'elle fut en mesure de parler, elle révéla qu'elle avait découvert dans le Manoir une pièce secrète qui était restée ignorée pendant une centaine d'années. Elle dit que, dans cette pièce, elle avait trouvé ses trois sœurs, mortes et pendues par le cou au plafond. Elle ajouta que quelque chose l'avait poursuivie et avait failli lui fracasser le crâne avec une hache comme elle s'enfuyait par la porte principale. Mais elle était parvenue à sauter sur le cheval et à prendre la fuite. Elle était pratiquement devenue folle de terreur et ignorait quelle était la créature qui l'avait poursuivie ainsi… elle dit simplement que l'on aurait dit une femme avec un visage jaune.

« Une centaine d'hommes se rendit aussitôt à cheval là-bas. Ils fouillèrent la demeure, de la cave au grenier. Mais ils ne découvrirent aucune pièce secrète, pas plus que les dépouilles des trois sœurs. Ils trouvèrent effectivement une hachette plantée dans le montant de la porte d'entrée, avec quelques-uns des cheveux de Miss Elizabeth collés dessus, exactement comme elle avait dit. Elle ne voulut pas retourner là-bas pour leur montrer comment trouver la porte secrète et faillit devenir folle lorsqu'ils lui firent cette suggestion.

« Quand elle fut en mesure de voyager, les gens firent une collecte et lui prêtèrent le montant de celle-ci (elle était encore trop fière pour accepter ainsi la charité)… elle partit pour la Californie. Elle ne revint jamais. Plus tard, on apprit, lorsqu'elle écrivit une lettre pour rembourser l'argent qu'ils lui avaient prêté, qu'elle s'était mariée là-bas.

« Personne ne se porta jamais acquéreur de la maison. Elle demeura dans l'état même ou Miss Elizabeth l'avait laissée. Au cours des années, les gens volèrent tous les meubles qu'elle contenait, la racaille des « pauvres blancs », je suppose. Un nègre ne serait jamais allé là-bas. Mais eux venaient après le lever du soleil et en repartaient longtemps avant le crépuscule. »

« Que pensèrent les gens de l'histoire racontée par Miss Elizabeth ? » demanda Griswell.

« À vrai dire, la plupart des gens pensèrent qu'elle était devenue un peu folle, à force de vivre seule dans cette vieille maison. Mais certains étaient persuadés que la mulâtresse, cette Joan, ne s'était pas enfuie, finalement. Ils pensaient qu'elle s'était cachée dans les bois et qu'elle avait assouvi sa

haine envers les Blassenville en assassinant Miss Celia et les trois sœurs. Ils battirent les bois avec des limiers, mais ne trouvèrent jamais aucune trace d'elle. S'il y avait une pièce secrète dans la maison, elle était peut-être restée cachée à l'intérieur… s'il y a quelque chose de vrai dans cette histoire. »

« Elle n'a pas pu rester cachée là-bas durant toutes ces années, « murmura Griswell. « De toute façon, la créature qui se trouve en ce moment dans la maison n'a rien d'humain. »

Buckner braqua le volant et engagea la voiture sur une piste à peine visible qui s'écartait de la route principale et s'en éloignait, serpentant à travers les pins.

« Où allons-nous ? »

« Un vieux nègre vit là-bas, à quelques kilomètres. Je désire lui parler. Nous sommes confrontés à quelque chose qui dépasse le bon sens des Blancs. Les Noirs sont plus au courant que nous de certaines choses. Ce vieil homme doit avoir près de cent ans. Son maître l'a instruit alors qu'il était enfant. Après qu'il ait été affranchi, il a voyagé, beaucoup plus que bien des Blancs. On dit que c'est un homme-vaudou. »

Griswell frissonna à ce mot, regardant avec inquiétude les murailles vertes de la forêt qui les enserraient. La senteur des pins se confondait avec les odeurs de plantes et de fleurs peu familières. Mais, sous-jacente à toutes ces odeurs, montait une exhalaison de pourriture et de putréfaction. Une nouvelle fois, il fut presque submergé par l'horreur profonde de ces régions boisées, sombres et mystérieuses.

« Le vaudou ! » murmura-t-il. « J'avais oublié tout cela… je n'aurais jamais pensé trouver la magie noire au sein du vieux Sud. Pour moi, la sorcellerie a toujours été associée à de vieilles rues sordides dans les villes portuaires, dominées par des toits à pignons qui étaient déjà vieux à l'époque où l'on pendait des sorcières à Salem : à des allées sombres et crasseuses où des chats noirs et bien d'autres choses se glissent furtivement la nuit. J'ai toujours associé la sorcellerie aux vieilles villes de la Nouvelle-Angleterre… mais tout ceci est plus terrible que n'importe quelle légende de Nouvelle-Angleterre. Ces pins sombres, de vieilles demeures abandonnées, des plantations tombant en ruines, des Noirs mystérieux, de vieilles histoires pleines d'horreur et de démence… Seigneur ! Quelles effroyables et anciennes terreurs renferme ce continent que des insensés appellent « nouveau »… ! »

« Voici la cabane du vieux Jacob », annonça Buckner, en arrêtant l'automobile.

Griswell aperçut une clairière et une petite cabane blottie à l'ombre d'arbres immenses. Là les pins faisaient place à des chênes et à des cyprès, barbelés de mousse grise traînante. Derrière la cabane il y avait un marais qui s'étendait sous l'obscurité des arbres, recouvert par une végétation luxuriante. De la cheminée en torchis, montaient de légères volutes de fumée bleue.

Il suivit Buckner vers la minuscule cabane. Le shérif ouvrit la porte aux charnières en cuir d'animaux et entra. Griswell cligna des yeux, surpris par la relative obscurité qui régnait à l'intérieur. Une unique et étroite fenêtre laissait passer un peu de la lumière du jour. Un vieux nègre était accroupi auprès du feu, contemplant une marmite suspendue au-dessus des flammes. Il leva les yeux comme ils entraient, mais ne se dérangea pas. Il semblait incroyablement vieux. Son visage était un amoncellement de rides. Ses yeux noirs et résolus, étaient brièvement voilés par instants,

comme si son esprit battait la campagne.

Buckner fit signe à Griswell de s'asseoir sur un siège d'osier et prit lui-même un banc de forme grossière, placé près de l'âtre, face au vieillard.

« Jacob, « dit-il brusquement, » le moment est venu que tu parles. Je sais que tu connais le secret du Manoir des Blassenville. Je ne t'ai jamais interrogé là-dessus, parce que cela ne me touchait pas directement. Mais un homme a été assassiné là-bas, la nuit dernière. Cet homme que voici risque d'être pendu pour cette raison, à moins que tu ne me dises qui hante la vieille demeure des Blassenville. »

Les yeux du vieillard brillèrent, puis se voilèrent comme si des nuages d'un âge extrême traversaient son esprit fragile.

« Les Blassenville, » murmura-t-il. Sa voix était chaude et mélodieuse, son parler n'était pas le patois des Noirs habitant les pinèdes. « C'était des gens fiers, sirs… fiers et cruels. Certains sont morts durant la Guerre, certains furent tués au cours de duels… les hommes, bien sûr, sirs. Certains moururent au Manoir… le vieux Manoir… » Sa voix se perdit dans d'incompréhensibles murmures.

« Le Manoir ? Que sais-tu à son sujet ? » Interrogea Buckner patiemment.

« Miss Celia était la plus orgueilleuse de tous, » marmonna le vieil homme. « La plus fière et la plus cruelle. Les Noirs la haïssaient ; Joan plus que tous les autres. Joan avait du sang blanc dans ses veines, et elle était fière, elle aussi. Miss Celia la fouettait comme une esclave. »

« Quel est le secret du Manoir des Blassenville ? » insista Buckner.

Le voile disparut des yeux du vieil homme ; ils étaient aussi sombres que des puits éclairés par la lune.

« Quel secret, sir ? Je ne comprends pas. »

« Mais si, tu comprends parfaitement. Pendant des années, la vieille demeure est restée là-bas, seule avec son mystère. Tu connais la clé qui résout l'énigme. »

Le vieil homme remua son brouet dans la marmite. Il semblait avoir toute sa raison à présent.

« Sir, la vie est agréable, même pour un vieux Noir. » « Tu veux dire que quelqu'un te tuerait si tu me confiais ce secret ? »

Mais le vieil homme marmonnait à nouveau, ses yeux voilés.

« Pas quelqu'un. Pas humain. Pas un être humain. Les dieux sombres des marais. Mon secret est inviolable, gardé par le Grand Serpent, le dieu au-dessus de tous les dieux. Il enverrait un petit frère pour me donner un baiser de ses lèvres froides… un petit frère avec un croissant de lune blanc sur sa tête. J'ai vendu mon âme au Grand Serpent lorsqu'il m'a fait faiseur de *Zuwembies* … »

Buckner se raidit.

« J'ai entendu ce mot une fois déjà, » fit-il doucement, « de la bouche d'un noir mourant, alors que j'étais enfant. Que signifie-t-il ? »

La peur emplit les yeux du vieux Jacob.

« Qu'est-ce que j'ai dit ? Non, non ! Je n'ai rien dit ! »

« *Zuwembies* , » le pressa Buckner.

« *Zuwembies* , » répéta machinalement le vieillard, les yeux vides. « Une *zuwembie* était autrefois une femme… sur la Côte des Esclaves, ils savent… Les tambours qui murmurent la nuit sur les collines de Haïti parlent d'elles. Les faiseurs de *zuwembie* sont révérés par le peuple de Damballah. C'est la mort pour celui qui en parle à un homme blanc… c'est l'un des secrets interdits du Dieu Serpent. »

« Tu parles bien des *zuwembie.* » dit Buckner doucement.

« Je ne dois pas en parler, » marmonna le vieil homme, et Griswell comprit qu'il pensait à voix haute, beaucoup trop perdu dans son radotage pour se rendre seulement compte qu'il parlait. « Aucun blanc ne doit savoir que j'ai dansé au cours de la Noire Cérémonie du vaudou, et que j'ai été institué faiseur de zombies et de *Zuwembies* . Le Grand Serpent punit de mort les langues déliées. »

« Une *zuwembie* est une femme, alors ? » lui souffla Buckner.

« Était une femme, » corrigea le vieux Noir. « Elle savait que j'étais un faiseur de *zuwembie* … elle est venue et est restée dans ma cabane. Elle m'a demandé le redoutable breuvage… le breuvage fait à partir d'os de serpent broyé, du sang de chauve-souris vampires, de la rosée recueillie sur les ailes d'un épervier de nuit, et d'autres ingrédients innommables. Elle avait dansé au cours de la Noire Cérémonie… elle était mûre pour devenir une *zuwembie* … le Noir Breuvage était tout ce qu'il lui fallait… l'autre était belle… je n'ai pas pu lui refuser. »

« Qui ? » demanda Buckner avec tension, mais la tête du vieil homme s'était affaissée sur sa poitrine flétrie, et il ne répondit rien. Il semblait s'être assoupi dans cette position. Buckner le secoua. « Tu as donné un breuvage pour faire d'une femme une *zuwembie* … qu'est-ce qu'une *zuwembie* ? »

Le vieil homme remua avec mauvaise humeur et marmonna ces phrases d'une voix nonchalante :

« Une *zuwembie* n'a plus rien d'humain. Elle ne connaît ni parents, ni amis. Elle ne fait plus qu'un avec ceux du Monde Noir. Elle commande aux démons naturels… hiboux, chauve-souris, serpents et loups-garous, et sait faire venir les ténèbres pour occulter une petite lumière. Elle peut être tuée par le plomb ou l'acier, mais si elle n'est pas tuée par ces moyens, elle est éternelle et ne mange aucune nourriture, à la différence des humains. Elle vit comme une chauve-souris dans une caverne ou dans une vieille maison. Le temps ne signifie rien pour une *zuwembie* ; une heure, un jour, une année, c'est la même chose pour elle. Elle est incapable de prononcer des paroles humaines et ne pense pas de la même façon qu'un être humain, mais elle peut hypnotiser un être vivant par le son de sa voix. Lorsqu'elle a tué un être humain, elle peut donner des ordres son corps sans vie jusqu'à ce que sa chair soit froide. Aussi longtemps que le sang coule, le cadavre est son esclave. Elle éprouve du plaisir à massacrer des êtres humains. »

« Et pour quelle raison désire-t-on devenir une *zuwembie* ? » demanda Buckner doucement.

« La haine, » chuchota le vieil homme. « La haine », chuchota le vieil homme. « La haine ! La vengeance ! »

« Elle s'appelait Joan ? » murmura Buckner.

Ce fut comme si le nom pénétrait au plus profond des brumes séniles qui obscurcissaient l'esprit de l'homme-vaudou. Il se secoua et le voile disparut de ses yeux, les laissant durs et étincelants comme du marbre noir humide.

« Joan ? » fit-il lentement. « Je n'ai pas entendu prononcer ce nom depuis plus d'une génération. J'ai l'impression de m'être endormi, gentlemen ; je ne me souviens pas… je vous prie de m'excuser. Les vieillards s'endorment souvent devant le feu, comme de vieux chiens. Vous m'avez posé des questions sur le Manoir des Blassenville ? Sir, si je vous disais pour quelle raison je ne peux pas vous répondre, vous prendriez cela pour de la superstition. Pourtant que le Dieu de l'homme blanc m'en soit témoin… »

Tout en parlant, il tendit la main de l'autre côté de l'âtre, cherchant à

tâtons un morceau de bois dans le fagot. Sa voix se brisa en un cri perçant, comme il rejetait convulsivement son bras en arrière. Une horrible *chose*, se tortillant et s'agitant, vint avec lui. Autour du bras de l'homme-vaudou était enroulée une longueur moirée de cette forme. Une tête méchante, cunéiforme, frappa à nouveau, avec une fureur silencieuse.

Le vieil homme tomba dans le feu, criant, renversant la marmite qui mijotait doucement, dispersant les tisons. Buckner s'empara alors d'une baguette de bois à brûler et écrasa la tête plate. En jurant, il chassa d'un coup de pied le tronc noueux qui se tordait, jetant un bref regard sur la tête déchiquetée. Le vieux Jacob avait cessé de hurler et de se tordre. Il gisait, immobile, ses yeux vitreux contemplant le plafond de la hutte.

« Mort ? » chuchota Griswell.

« Aussi mort que Judas Iscariote, « fit sèchement Buckner, regardant d'un air courroucé les dernières contorsions du reptile. « Ce maudit serpent a injecté dans ses veines suffisamment de poison pour tuer une douzaine d'hommes de son âge. Mais je crois que ce sont surtout le choc et l'effroi qui l'ont tué. »

« Qu'allons-nous faire ? » demanda Griswell en frissonnant.

« Laisser le corps sur cette couche. Personne n'y touchera si nous fermons bien la porte, afin que les chiens sauvages, ou un chat, ne puissent entrer. Nous le transporterons en ville demain. Nous avons du travail pour cette nuit. Allons-nous-en ».

Griswell frémit au contact du cadavre mais il aida Buckner à le porter jusqu'à la couche grossière, puis sortit de la cabane d'un pas incertain. Le soleil était suspendu à l'horizon, formant une lueur rouge éclatante à travers les troncs sombres des arbres.

Ils remontèrent en voiture sans rien dire et partirent en cahotant le long de la piste défoncée.

« Il disait que le Grand Serpent enverrait l'un de ses frères, » murmura Griswell.

« Absurdités ! » renifla Buckner. « Ces serpents aiment la chaleur et ils pullulent dans ce marais. Il s'est glissé dans la cabane et s'est installé au milieu de la réserve de bois. Le vieux Jacob l'a dérangé et il l'a mordu. Il n'y a rien de surnaturel là-dedans. » Après un bref silence, il dit, sur un autre ton : « C'est bien la première fois que je vois un serpent à sonnettes attaquer silencieusement ; c'est aussi la première fois que je vois un serpent avec un croissant de lune blanc sur sa tête. »

Ils rejoignirent la grand-route avant que l'un ou l'autre prenne à nouveau la parole.

« Vous pensez vraiment que la mulâtresse, Joan, est restée cachée dans la maison durant toutes ces années ? » demanda Griswell.

« Vous avez entendu ce que le vieux Jacob a dit, » répondit Buckner d'un ton farouche. « Le temps ne signifie rien pour une *zuwembie* ».

Comme ils abordaient le dernier coude de la route, Griswell se prépara à affronter la vue du Manoir des Blassenville. Celui-ci surgit bientôt, formant une masse sombre se découpant sur le coucher de soleil rouge. Lorsqu'il le vit à nouveau, Griswell se mordit les lèvres pour s'empêcher de crier. La suggestion de l'horreur cachée là-bas l'envahit une nouvelle fois, avec une force terrifiante.

« Regardez ! » chuchota-t-il entre ses lèvres desséchées, comme ils s'arrêtaient sur le côté de la route. Buckner poussa un grognement.

Des balustres de la galerie venait de s'envoler une nuée tourbillonnante de pigeons qui disparut rapidement dans le soleil couchant, formant une

masse sombre sur la lueur blafarde.

3
L’appel de la *Zuwembie*

Les deux hommes restèrent sur leurs sièges sans bouger pendant quelques instants, après que les pigeons se soient envolés.

« Eh bien, je les ai vus, finalement ! » murmura Buckner.

« Il est bien possible que, seuls, ceux qui sont condamnés les voient, » chuchota Griswell. « Le vagabond qui les avait aperçus… »

« Allons, nous verrons bien, » répondit l’homme du Sud d’une voix tranquille, comme il descendait de voiture. Mais Griswell remarqua qu’inconsciemment Buckner assurait son arme dans son étui.

La porte de chêne tombait en ruines sur ses gonds disloqués. Leurs pas résonnèrent sur l’allée aux briques craquelées. Les fenêtres aveugles reflétaient le soleil couchant en de véritables nappes de flammes. Comme ils pénétraient dans le vaste vestibule, Griswell aperçut la suite de taches sombres qui courait sur le sol en direction de la pièce, marquant les derniers pas d’un mort.

Buckner avait sorti des couvertures de l’auto. Il les disposa devant la cheminée.

« Je coucherai près de la porte, » dit-il. « Vous, vous dormirez à la même place que la nuit dernière. »

« Nous allumons un feu dans la cheminée ? » demanda Griswell, terrifié à l’idée des ténèbres qui allaient recouvrir les bois dès la fin du bref crépuscule.

« Non. Vous aurez une torche électrique, comme moi-même. Nous allons nous étendre là, dans le noir, et voir ce qui se passera. Saurez-vous vous servir du revolver que je vous ai donné ? »

« Je le pense. Je n’ai encore jamais utilisé une telle arme, mais j’en connais le fonctionnement. »

« Bon, laissez-moi tirer alors, dans la mesure du possible. « Le shérif s’installa sur ses couvertures, jambes croisées, et vida le cylindre de son grand Colt d’acier bleuté, inspectant chaque cartouche d’un œil critique avant de la replacer dans son compartiment respectif.

Griswell marchait nerveusement de long en large, refusant le lent déclin de la lumière, de même qu’un avare refuse de voir la diminution de son or. Il s’appuya d’une main contre le manteau de la cheminée, abaissant les yeux vers les cendres recouvertes de poussière. Le feu qui avait produit ces cendres avait dû être allumé par Elizabeth Blassenville, il y avait plus de quarante ans déjà. L’idée était déprimante. Machinalement, il dispersa les cendres du bout du pied. Quelque chose apparut parmi les restes carbonisés… un morceau de papier, souillé et jauni. Toujours aussi machinalement, il se baissa et le sortit des cendres. C’était un carnet à la reliure de carton moisie.

« Qu’avez-vous trouvé ? » demanda Buckner, abaissant le canon luisant de son arme.

« Rien, à part un vieux carnet. On dirait un journal. Les pages sont

couvertes d'une écriture fine… mais l'encre est tellement effacée, et le papier dans un tel état de pourrissement, que je ne peux pas en lire grand-chose. À votre avis, comment ce carnet se trouve-t-il là, et pourquoi n'a-t-il pas été entièrement carbonisé ? »

« Il a été jeté dans la cheminée, longtemps après que le feu soit éteint, » se douta Buckner. « Probablement trouvé et jeté dans l'âtre par quelqu'un qui était entré là pour voler des meubles. Vraisemblablement quelqu'un qui ne savait pas lire. »

Griswell feuilletait les pages du carnet tout moisi, sans écouter, fatiguant ses yeux à la lumière déclinante sur les griffonnages jaunis. Soudain il se raidit.

« Voici un passage qui est lisible ! Écoutez ! » Il lut :

« Je sais qu'il y a quelqu'un dans cette maison, à part moi-même. J'entends rôder quelqu'un dans les couloirs, la nuit, lorsque le soleil est couché et que les pins sont noirs au-dehors. Souvent, au cours de la nuit, je l'entends tâtonner à ma porte. Qui est-ce ? Est-ce l'une de mes sœurs ? Est-ce tante Celia ? Si c'est l'une ou l'autre d'entre elles, pourquoi se glisse-t-elle avec tant de ruse dans la maison ? Pourquoi essaie-t-elle de tirer le loquet de ma porte et s'enfuit-elle quand je l'appelle ? Non, non ! Je n'ose pas ! J'ai peur. Oh, mon Dieu, que dois-je faire ? Je n'ose plus demeurer ici… mais où aller ? »

« Seigneur ! » lâcha Buckner. « C'est certainement le journal d'Elizabeth Blassenville ! Continuez ! »

« Je suis incapable de déchiffrer la suite, » répondit Griswell. « Mais quelques pages plus loin, j'arrive à lire quelques lignes. » Il lut :

« Pourquoi tous les Noirs se sont-ils enfuis lorsque tante Celia a disparu ? Mes sœurs sont mortes. Je sais qu'elles sont mortes. J'ai la sensation qu'elles sont mortes d'une horrible façon, dans une terreur et une agonie mortelles. Mais pourquoi ? *Pourquoi ?* Si quelqu'un a assassiné tante Celia, pourquoi cette personne aurait-elle tué mes pauvres sœurs ? Elles ont toujours été très bonnes envers les Noirs. Joan… » Il s'interrompit, fronçant les sourcils en vain.

« Une partie de la page a été arrachée. Voici un autre passage, portant une autre date… du moins, je pense que c'est une date. Je ne peux être certain de rien.

« L'horrible créature à laquelle la vieille négresse avait fait allusion ? Elle a nommé Jacob Blount, et Joan, mais elle ne s'est pas exprimée clairement. Peut-être craignait-elle de… » Une partie de la page manque ici ; puis : « Non, non ! Comment est-ce possible ? *Elle* est morte… ou partie loin d'ici. Pourtant… elle est née et a été élevée aux Indes Occidentales. D'après les allusions qu'elle avait faites dans le passé, je sais qu'elle a eu accès aux mystères du culte vaudou. Je crois qu'elle a même dansé au cours de l'une de ces horribles cérémonies… comment a-t-elle pu se conduire aussi bestialement ? Et cette… cette horreur ! Seigneur, de telles choses peuvent-elles exister ? Je ne sais que penser. Si c'est *elle* qui erre dans la maison la nuit, qui tâtonne à ma porte, qui *siffle* aussi étrangement et mélodieusement… non, non, je deviens folle, assurément. Si je reste ici, seule, je suis condamnée à mourir aussi affreusement que mes sœurs sont mortes, très certainement. J'en suis convaincue. »

La chronique incohérente se terminait aussi soudainement qu'elle avait débuté. Griswell était tellement absorbé par les fragments du journal qu'il s'efforçait de déchiffrer, qu'il ne remarqua pas que les ténèbres étaient descendues furtivement sur eux. Et il se rendit à peine compte que

Bruckner tenait sa torche électrique braquée vers lui, afin de l'aider dans sa lecture. Sortant de son abstraction, il tressaillit et risqua un rapide regard vers le vestibule sombre.

« Que pensez-vous de ceci ? »

« Ce que j'avais soupçonné tout le temps, » répondit Buckner. « Cette domestique mulâtre, Joan, est devenue une *zuwembie* pour se venger de Miss Celia. Elle haïssait probablement toute la famille autant qu'elle haïssait sa maîtresse. Elle avait pris part à des cérémonies vaudou sur son île natale et elle était « mûre », comme a dit le vieux Jacob. Elle n'avait plus besoin que d'une chose… du Noir Breuvage. Il le lui a fourni. Elle a tué Miss Celia et les trois sœurs dont Miss Elizabeth était la cadette. Elle aurait tué cette dernière, si la chance ne s'en était pas mêlée. Elle est restée cachée dans cette vieille maison, toutes ces années durant, tel un serpent lové dans des ruines. »

« Mais pourquoi a-t-elle tué un étranger ? »

« Vous avez entendu ce que le vieux Jacob a dit, » lui rappela Buckner. « Une *zuwembie* éprouve du plaisir à tuer et massacrer des humains. Elle a appelé Branner depuis le premier étage et lui a fendu le crâne. Puis elle lui a glissé la hachette dans la main, l'envoyant en bas pour vous assassiner. Aucun tribunal ne croira jamais cette histoire, mais si nous pouvons produire son corps, on me croira sur parole et vous serez définitivement innocenté. On acceptera mon rapport, selon lequel c'est elle qui a assassiné Branner. Jacob a dit qu'on pouvait tuer une *zuwembie* … dans mon rapport, je n'entrerai pas dans les détails. »

« Elle est venue nous épier, sans se faire voir, dissimulée derrière la rampe de l'escalier, » murmura Griswell. « Mais pourquoi n'avons-nous pas trouvé les empreintes de ses pas sur les marches ? »

« Peut-être l'avez-vous rêvé. Ou alors une *zuwembie* est peut-être capable de projeter son esprit… au diable ! Pourquoi essayer de rationaliser quelque chose qui se situe en dehors des limites de la raison ? Commençons notre veille. »

« N'éteignez pas votre lampe ! » s'exclama Griswell involontairement. Puis il ajouta, « Si, bien sûr. Éteignez-là. Nous devons être dans le noir comme… » Il s'étrangla légèrement, « comme nous l'étions, Branner et moi. »

Mais la peur, telle un mal physique, l'assaillit lorsque la pièce fut plongée dans les ténèbres. Il était allongé, tremblant, et son cœur battait si fort qu'il avait l'impression de devoir suffoquer.

« Les Indes Occidentales sont assurément un endroit mortel pour le monde, » murmura Buckner, dont le corps formait une tache sur ses couvertures. « J'avais déjà entendu parler des zombies, mais j'ignorais jusqu'à ce jour l'existence des *Zuwembies* . De toute évidence, une drogue concoctée par les hommes-vaudou pour provoquer la folie chez certaines femmes. Ce qui n'explique cependant pas les autres phénomènes observés : les pouvoirs hypnotiques, la longévité anormale, le pouvoir de commander à des cadavres… non, une *zuwembie* n'est pas seulement une femme devenue folle. C'est un monstre, quelque chose de plus et de moins qu'un être humain, créé par la magie conçue dans les marais et les jungles sombres… enfin, nous verrons bien. »

Sa voix s'interrompit, et dans le silence, Griswell entendait le battement de son propre cœur. Dehors, dans les forêts noires, un loup hurla d'une étrange manière, et des hiboux hululèrent. Puis le silence retomba, semblable à un brouillard d'encre.

Griswell se forçait à rester immobile, allongé dans ses couvertures. Le temps semblait arrêté. Il se sentait sur le point de suffoquer. Le suspense grandissait, insupportable ; l'effort qu'il faisait pour contrôler ses nerfs sur le point de céder inondait ses membres de sueur. Il serrait les dents jusqu'à ce que ses mâchoires lui fassent mal et se soudent pratiquement l'une à l'autre. Les ongles de ses doigts étaient profondément enfoncés dans ses paumes.

Il ignorait ce qu'il attendait. Le démon allait frapper à nouveau… mais comment ? Serait-ce un horrible et mélodieux sifflement, des pieds nus descendant furtivement les marches craquantes, ou bien un brutal coup de hachette dans le noir ? Qui prendrait-il pour victime ? Lui ou Buckner ? Buckner était peut-être déjà mort ? Il ne voyait rien dans les ténèbres, mais il entendait la respiration constante de l'homme. L'homme du Sud devait avoir des nerfs d'acier. Mais était-ce bien Buckner qui respirait à côté de lui, séparé de lui par une étroite bande d'ombre ? Le démon avait-il déjà frappé silencieusement et pris la place du shérif, restant tapi à proximité, empli d'une allégresse de goule, jusqu'à ce qu'il soit prêt à frapper une fois encore ?… Un millier de hideuses visions montait à l'assaut de Griswell, le déchirant à belles dents.

Il commençait à s'apercevoir qu'il allait devenir fou s'il ne se levait pas d'un bond en hurlant, pour s'élancer en une fuite éperdue hors de cette maison maudite… Même la peur du gibet ne pouvait le contraindre à rester allongé ici plus longtemps au milieu des ténèbres… Soudain le rythme de la respiration de Buckner se modifia, et Griswell eut l'impression de recevoir sur lui le contenu d'un seau d'eau glacée. De quelque part, au-dessus d'eux, s'élevait le son d'un sifflement étrange et mélodieux…

Griswell perdit tout contrôle de lui-même, son cerveau fut plongé dans des ténèbres plus profondes encore que les ténèbres physiques qui l'avalaient. Il passa par une période de confusion absolue, à la fin de laquelle la perception d'un mouvement fut la première sensation reçue par son cerveau sortant de ce long tunnel. Il était en train de courir comme un fou, trébuchant sur une route incroyablement défoncée. Tout n'était que ténèbres autour de lui, et il courait en aveugle. Il réalisait vaguement qu'il devait s'être enfui de la maison et avoir parcouru plusieurs miles peut-être, avant que son cerveau égaré par la peur ne se remette à fonctionner. L'idée de mourir pendu au bout d'une corde pour un meurtre qu'il n'avait pas commis le préoccupait deux fois moins que la pensée de retourner dans cette maison de l'horreur. Il était dominé par le besoin irrésistible de courir… courir… courir comme il courait en ce moment même, en aveugle, jusqu'à épuiser les limites de son endurance. La brume ne s'était pas encore complètement dissipée de son cerveau, mais il avait pourtant conscience d'un prodige singulier : il n'apercevait pas les étoiles à travers les branchages sombres. Cela était impossible ! Il souhaitait vaguement parvenir à distinguer où il allait. Il avait la quasi certitude de gravir une colline en ce moment. C'était très étrange, car il savait qu'il n'y avait aucune colline à des miles à la ronde. Puis, en avant et au-dessus de lui, apparut une faible lueur.

Il se dirigea vers elle avec effort, escaladant des obstacles semblables à des aspérités et qui revêtaient de plus en plus, et encore, une symétrie inquiétante. Alors il fut frappé d'horreur en réalisant qu'un son emplissait ses oreilles… *un étrange sifflement moqueur* . Le son fit refluer les brumes de son cerveau. Mais qu'était-ce donc ? *Et où se trouvait-il ?* Le réveil et la

prise de conscience se produisirent brutalement, le frappant tel le coup étourdissant du merlin d'un boucher. Il ne courait pas sur une route et il n'escaladait aucune colline. Il était en train de monter un escalier. Il se trouvait toujours au Manoir des Blassenville ! *Il montait l'escalier !*

Un cri inhumain jaillit de ses lèvres. Au-dessus de lui, le sifflement démentiel montait et s'enflait en une trille de goule, exprimant un triomphe démoniaque. Il essaya de s'arrêter… de retourner en arrière… même de sauter par-dessus la rambarde. Son cri suraigu retentissait d'une manière insupportable dans ses propres oreilles. Mais sa volonté était réduite à néant, désintégrée. Elle n'existait plus. Il n'avait plus aucune volonté. Il avait laissé échapper sa torche électrique et il avait oublié qu'il avait une arme dans sa poche. Il ne pouvait plus commander à son propre corps. Ses jambes se déplaçant avec raideur fonctionnaient comme les pièces d'un mécanisme, parfaitement distinctes de son cerveau, obéissant à une volonté extérieure. Montant avec lourdeur et méthode, elles le portaient jusqu'en haut de l'escalier, vers la lueur surnaturelle qui brillait au-dessus de lui, submergé par ses propres hurlements.

« Buckner ! » hurla-t-il. « Buckner ! Au secours, pour l'amour de Dieu ! »

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Il avait atteint le palier supérieur. Il traversait d'un pas chancelant le vestibule. Le sifflement diminua puis s'arrêta, mais il subissait toujours son magnétisme. Il ne pouvait distinguer l'origine de la faible lueur. Elle ne semblait émaner d'aucun foyer central. Mais il vit une forme indéfinie venir vers lui d'un pas traînant. Cela avait vaguement l'apparence d'une femme, mais aucune femme n'aurait jamais eu cette démarche contrefaite. Et jamais aucune femme n'aurait eu ce visage d'horreur, cette tâche jaune et déformée, démentielle… Il voulut crier en voyant ce visage et l'éclat luisant de l'acier acéré dans la main levée, ressemblant à une griffe… mais sa langue était gelée.

Puis un fracas étourdissant éclata derrière lui : les ténèbres furent déchirées par une langue de feu qui illumina une forme hideuse tombant à la renverse. Tout de suite après la détonation s'éleva un croassement inhumain.

Dans les ténèbres succédant à la lueur subite, Griswell tomba à genoux et se couvrit le visage de ses mains. Il n'entendit pas la voix de Buckner. La main de l'homme du Sud sur son épaule le secoua, le tirant de son évanouissement.

Une lumière braquée sur ses yeux l'aveuglait. Il cligna des yeux, les protégea, puis leva la tête vers Buckner, penché vers lui, au bord du cercle lumineux de sa torche. Le shérif était blanc comme un linge.

« Vous êtes blessé ? Répondez-moi, mon vieux, vous êtes blessé ? Il y a un couteau de boucher, là, sur le sol… »

« Je ne suis pas blessé, » bredouilla Griswell. « Vous avez tiré juste à temps… le démon ! Où est-il ? Où est-il allé ? »

« Écoutez ! »

Quelque part dans la maison retentit le bruit d'une lourde chute et d'un glissement sourd et répugnant, comme si quelqu'un se traînait et se débattait, en proie à des convulsions mortelles.

« Jacob avait raison, » dit Buckner d'un ton farouche. « Le plomb peut les tuer. Je l'ai touché, c'est parfait. Je n'ai pas osé me servir de ma torche électrique, mais il y avait suffisamment de lumière. Lorsque ce sifflement a commencé, vous m'avez presque piétiné en sortant de la pièce. Je savais que vous étiez hypnotisé, ou quelque chose comme cela. Je vous ai suivi dans l'escalier. J'étais juste derrière vous, mais courbé, de telle sorte

qu'elle ne puisse me voir et s'enfuir une fois encore. J'ai failli attendre trop longtemps avant de faire feu… mais sa vue m'avait pratiquement paralysé. Regardez ! »

Il dirigea le faisceau de sa lampe vers le fond du vestibule et, cette fois-ci, elle brillait fortement et clairement. Et elle brillait sur une ouverture béant dans le mur, là où aucune porte n'était visible auparavant.

« Le panneau secret que Miss Elizabeth avait découvert ! » lança Buckner. « Venez ! »

Il traversa le vestibule en courant, Griswell le suivit aveuglément. Les bruits de chute et de lutte étaient venus de l'autre côté de cette porte mystérieuse. À présent ils avaient cessé.

La lumière révéla un couloir étroit, semblable à un tunnel qui conduisait de toute évidence au travers de l'un des murs épais. Buckner s'élança à l'intérieur de celui-ci sans hésiter.

« Peut-être ne pense-t-elle pas comme un être humain, » murmura-t-il, dirigeant le faisceau de sa lampe devant lui, « mais elle a eu assez de présence d'esprit pour effacer ses traces de pas la nuit dernière, afin que nous ne puissions les suivre jusqu'à cet emplacement dans le mur et risquer de découvrir le panneau secret. Il y a une chambre devant… la chambre secrète des Blassenville ! »

Griswell s'écria : « Mon Dieu ! C'est la pièce sans fenêtre que j'ai vue dans mon rêve, avec les trois corps pendus… ahhhhhh ! »

La lampe de Buckner qui balayait la chambre circulaire s'immobilisa soudain. Dans le large cercle lumineux, trois formes apparurent, trois formes desséchées, ratatinées, ressemblant à des momies, toujours affublées de vêtements du siècle dernier, tombant en lambeaux. Leurs pantoufles ne touchaient pas le sol, car les trois formes étaient pendues par leurs cous desséchés, au moyen de chaînes tombant du plafond.

« Les trois sœurs Blassenville ! » murmura Buckner. « Miss Elizabeth n'était pas folle, après tout ! »

« Regardez ! » Griswell parvint à grand-peine à rendre sa voix intelligible. « Là… là-bas, dans le coin. »

La lumière se déplaça, puis s'immobilisa de nouveau.

« Cette créature a vraiment été une femme autrefois ? » chuchota Griswell. « Seigneur, regardez ce visage, même dans la mort. Regardez ces mains, on dirait les griffes d'un animal, avec ces serres noires. Oui, cela a été un être humain pourtant… voyez ces guenilles, vestiges d'une ancienne robe de bal. Mais je me demande bien pourquoi une domestique mulâtre portait une telle robe ? ! »

« Cette pièce a été son repaire pendant plus de quarante ans, » murmura Buckner, méditant sur la créature au rictus effroyable qui gisait dans un coin. « Ceci vous innocente, Griswell… une folle, armée d'une hachette… c'est tout ce que les autorités ont besoin de savoir. Seigneur, quelle vengeance !… quelle abominable vengeance ! Pourtant, elle devait avoir une nature bestiale dès le commencement pour s'être initiée aux rites vaudous, comme elle l'a nécessairement fait… »

« La femme mulâtre ? » chuchota Griswell, pressentant obscurément une horreur surpassant toutes les autres déjà affrontées.

Buckner secoua la tête. « Nous avons mal interprété les radotages du vieux Jacob et le contenu du journal écrit par Miss Elizabeth… elle avait certainement compris, mais l'orgueil familial a scellé ses lèvres. Griswell, je comprends tout à présent. La mulâtresse a eu sa vengeance, mais pas celle que nous avions supposée. Ce n'est pas elle qui a bu le Noir Breuvage,

préparé par le vieux Jacob à son intention. Il était destiné à quelqu'un d'autre et il a sans doute été versé discrètement dans son café, ou mêlé à sa nourriture. Ensuite Joan s'est enfuie, laissant germer les graines de l'enfer qu'elle avait semées… »

« Ce… ce n'est pas la mulâtresse ? » murmura Griswell.

« Lorsque je l'ai aperçue là-bas, dans le vestibule, j'ai compris que ce n'était pas la mulâtresse. Et, bien que déformés, ces traits présentent une ressemblance certaine. J'ai vu son portrait, et je ne peux me tromper. Cette créature qui gît à nos pieds a été autrefois Celia Blassenville. »

LES DIEUX DE BAL-SAGOTH

1
Des épées dans la tempête.

Les éclairs éblouissaient Turlogh O'Brien et son pied glissa dans une mare de sang comme il chancelait sur le pont secoué par les flots. Le cliquetis des épées rivalisait avec le grondement du tonnerre, les cris d'agonie traversaient le rugissement des flots en fureur et du vent. La lueur des éclairs incessants illuminait les cadavres gisant dans des mares rouges, les silhouettes gigantesques coiffées de casques à cornes qui rugissaient et frappaient, tels des démons colossaux surgis de la tempête de minuit. La grande proue en forme de gueule dominait ce spectacle d'enfer.

La partie fut rapide et désespérée. À la faveur d'un éclair fugitif, un visage féroce et barbu brilla devant Turlogh, et sa hache rapide s'abattit, l'ouvrant en deux jusqu'au menton. Dans les ténèbres brèves et profondes qui suivirent l'éclair, un coup invisible fit sauter le casque de Turlogh de sa tête. Sa hache frappa en réponse. Il sentit celle-ci s'enfoncer dans la chair et entendit un homme hurler. À nouveau les feux des cieux en colère jaillirent, découvrant au Gaël le cercle de visages barbares, la haie d'acier luisant qui l'enveloppait.

Le dos au grand mât, Turlogh paraît et rendait coup pour coup. Puis, au milieu de la démence du combat, une grande voix tonna. Comme un nouvel éclair illuminait le pont, le Gaël entrevit brièvement une forme géante… un visage étrangement familier. Ensuite l'univers se disloqua et sombra dans des ténèbres étincelantes.

Turlogh reprit lentement ses esprits. Il fut d'abord conscient d'un mouvement de roulis et de tangage de tout son corps qu'il ne pouvait arrêter. Puis un élancement sourd dans sa tête le mit au supplice et il voulut porter ses mains vers elle. C'est à ce moment qu'il s'aperçut qu'il était attaché, pieds et poings liés… ce n'était pas une sensation très nouvelle. Sa vision se clarifiant lui apprit qu'il était attaché au mât du navire-dragon dont les guerriers l'avaient assommé. Pour quelle raison l'avaient-ils épargné, il n'arrivait pas à le comprendre. S'ils le connaissaient vraiment, ils savaient qu'il était un hors-la-loi… un proscrit, banni par son propre clan qui ne paierait aucune rançon pour le sauver, serait-ce des gouffres mêmes de l'Enfer !

Le vent était tombé en grande partie. Mais une mer houleuse subsistait, secouant le long navire comme un copeau, depuis l'entre-deux des vagues ressemblant à un gouffre jusqu'à la crête écumante. Une lune ronde et argentée, lorgnant à travers des nuages disloqués, éclairait les vagues agitées. Le Gaël, élevé sur la sauvage côte occidentale d'Irlande, comprit que le navire-serpent était en difficulté. Il le voyait à la façon dont il luttait, plongeant profondément au creux des vagues écumantes, penchant sous l'assaut des lames. Oui, la tempête qui faisait rage dans ces eaux du Sud avait réussi à endommager même une embarcation aussi solide que celle-ci, de construction Viking.

La même tempête avait surpris le vaisseau français à bord duquel

Turlogh s'était embarqué en tant que passager, le détournant de sa route et le poussant loin vers le sud. Les jours avaient succédé aux nuits, fondus en un chaos aveugle et gémissant, au sein duquel le navire avait été précipité, fuyant comme un oiseau blessé devant la tempête. Au plus fort de la tourmente, une proue en forme de gueule avait surgi, dominant le navire plus petit et plus large, et les grappins d'acier s'étaient plantés dans la coque. Assurément, ces hommes du Nord étaient des loups et la soif de sang qui brûlait dans leurs cœurs n'était pas humaine. Au milieu de la terreur et du mugissement de la tempête, ils se lancèrent à l'assaut en hurlant. Tandis que les cieux en furie libéraient toute leur colère et que chaque assaut des flots déchaînés menaçait d'engloutir les deux vaisseaux, ces loups de la mer avaient assouvi leur fureur extrême… en véritables fils des océans, dont les fureurs les plus sauvages trouvaient un écho en leurs propres seins. Cela avait été un massacre plus qu'un combat… le Celte avait été le seul homme à se battre à bord du vaisseau condamné… À présent il se souvenait de l'étrange familiarité du visage qu'il avait entrevu juste avant d'être assommé. Qui… ?

« Salut, mon hardi Dalcassien, cela fait longtemps que nous ne nous étions pas rencontrés ! »

Turlogh fixa l'homme qui se dressait devant lui, les pieds assurés contre le roulis du navire. Il possédait une stature immense, dépassant d'une bonne demi-tête Turlogh, qui faisait pourtant plus de six pieds. Ses jambes ressemblaient à des colonnes, ses bras à du chêne et à de l'acier. Sa barbe était d'or frisé, assortie aux bracelets massifs qu'il portait. Une chemise de mailles d'acier souple ajoutait à son apparence guerrière, tandis que le casque à cornes semblait le grandir encore ! Mais on ne lisait aucune colère dans les yeux gris et tranquilles qui fixaient sereinement les yeux bleus du Gaël.

« Athelstane, le Saxon ! »

« Oui. Cela fait bien longtemps que tu m'as fait ceci, » le géant montra une mince cicatrice blanche sur sa tempe. « Il semble que nous soyons destinés à nous rencontrer par des nuits de fureur. Nous avons croisé le fer pour la première fois la nuit où tu as incendié le skalli de Thorfel. Ensuite, je suis tombé sous le choc de ta hache et tu m'as sauvé des Picts de Brogar… seul survivant de tous ceux qui avaient suivi Thorfel. Cette nuit, c'est moi qui t'ai assommé. » Il effleura du doigt la grande épée à deux mains, fixée en travers de ses épaules, et Turlogh jura.

« Non, ne m'injurie pas, » fit Athelstane avec une expression peinée. « J'aurais pu te tuer dans la cohue… j'ai frappé avec le plat de mon épée. Mais, sachant que vous autres Irlandais avez des crânes sacrément durs, j'ai frappé des deux mains. Tu es resté inconscient pendant des heures. Lodbrog voulait t'égorger avec le reste de l'équipage du navire marchand, mais j'ai revendiqué ta vie. Les Vikings ont consenti à t'épargner, à la seule condition que tu sois attaché au mât. Ils te connaissent de longue date. »

« Où sommes-nous ? »

« Ne me le demande pas. La tempête nous a poussés loin de notre route. Nous faisions voile pour aller piller les côtes d'Espagne. Lorsque le hasard nous a jetés sur votre bateau, bien sûr, nous avons saisi l'occasion, mais le butin était maigre. À présent, nous sommes portés par les courants furieux, incapables de nous diriger. Le gouvernail est brisé et le navire donne de la bande. Il se pourrait même que nous naviguions au bord du monde, autant que je sache ! Jure de te joindre à nous et je te détache. »

« Jurer de rallier les soldats de l'Enfer ! » gronda Turlogh. « Je préfère

être englouti par les flots avec le navire et dormir pour toujours sous les eaux vertes, attaché à ce mât. Mon seul regret est ne pas pouvoir expédier davantage de loups de la mer au Purgatoire, où ils rejoindraient les centaines que j'y ai déjà envoyés ! »

« Allons, allons, » fit Athelstane sur un ton tolérant. « Un homme doit manger… tiens… je vais seulement te détacher les mains pour l'instant… allons, plante tes dents dans ce morceau de viande. »

Turlogh pencha sa tête vers le gros morceau de viande et le déchira avec voracité. Le Saxon le considéra un moment, puis s'éloigna. Un homme étrange, songea Turlogh, que ce Saxon renégat qui chasse avec la bande de loups venus du nord… un guerrier sauvage dans la bataille, mais une bienveillance certaine le distingue des hommes au milieu desquels il vit !

Le navire tanguait, poursuivant sa folle course aveugle dans la nuit. Athelstane, revenant avec une grande corne remplie d'ale mousseuse, fit remarquer que les nuages s'amoncelaient à nouveau, occultant la face convulsée de la mer. Il laissa les mains du Gaël détachées, mais Turlogh était toujours solidement maintenu au mât par des cordages enroulés autour de ses jambes et de son corps. Les écumeurs de la mer ne prêtaient aucune attention à leur prisonnier. Ils étaient beaucoup trop occupés à empêcher leur navire endommagé de s'enfoncer sous leurs pieds.

Finalement, Turlogh fut persuadé d'entendre par instants un profond grondement par-dessus la clameur des flots. Celui-ci augmentait en puissance et, alors même que les Nordiques, à l'oreille moins fine, l'entendaient enfin, le navire s'élança en avant, tel un cheval éperonné, vibrant de tous ses bois de charpente. Comme par magie, les nuages s'éclaircissant avec l'aube, s'éloignèrent en roulant, se séparant et révélant ainsi une vaste surface d'eaux grises déchaînées et une longue ligne de brisants droit devant. Au-delà de la démence bouillonnante des récifs apparut une terre, une île apparemment. Le grondement augmentait, prenant des proportions assourdissantes, comme le long navire, entraîné par les courants, se précipitait à corps perdu vers sa fin. Turlogh vit Lodbrog passer près de lui en courant, sa longue barbe flottant dans le vent tandis qu'il brandissait ses poings et lançait des ordres inutiles. Athelstane traversa le pont, accourant vers Turlogh.

« Il reste une maigre chance pour chacun de nous, » grogna-t-il, tout en tranchant les liens du Gaël. « Mais tu dois en profiter comme les autres… »

Turlogh se leva d'un bond, libre. « Où est ma hache ? »

« Là-bas, sur ce râtelier d'armes. Mais, par le sang de Thor, l'ami, » s'émerveilla l'immense Saxon, « tu ne vas pas te surcharger maintenant… »

Turlogh avait saisi sa hache. La confiance coulait comme du vin dans ses veines au contact familier du manche mince et délicat. Sa hache faisait autant partie de lui que sa main droite. S'il devait mourir, ce serait en la serrant dans sa main. Il la passa rapidement à son ceinturon. Sa cuirasse lui avait été enlevée quand il avait été fait prisonnier.

« Ces eaux sont infestées de requins, » dit Athelstane, s'apprêtant à ôter sa chemise de mailles d'acier. « Si nous devons nager… »

Le navire heurta les récifs dans un fracas épouvantable. Le choc rompit net ses mâts et la proue se brisa comme du verre. Sa gueule de dragon vola haut dans les airs et les hommes tombèrent du pont incliné, tels des pantins. Un instant le navire resta en équilibre, frissonnant comme un être vivant. Puis il glissa le long des récifs invisibles et sombra dans un nuage d'embruns aveuglant.

Turlogh avait quitté le pont en un long plongeon qui l'emmena loin du

navire en perdition. Puis il refit surface dans le tumulte, lutta contre les flots pendant un moment insensé et saisit finalement un morceau de l'épave que les brisants avaient disloquée. Comme il grimpait en travers de celui-ci, une forme se cogna contre lui puis redisparut sous les flots. Turlogh plongea la main sous la surface, attrapa un ceinturon et souleva l'homme vers et sur son radeau grossier. Car il avait reconnu fugitivement le Saxon, Athelstane, encore alourdi par sa cuirasse qu'il n'avait pas eu le temps d'ôter. L'homme semblait hagard. Il restait mollement allongé, les membres pendants.

Turlogh devait se souvenir de cette course éperdue entre les brisants comme d'un cauchemar chaotique. Les courants les précipitaient à leur rencontre, plongeant leur frêle esquif vers les profondeurs, puis les lançant vers les cieux. Il n'y avait rien à faire, sauf s'accrocher solidement et s'en remettre à la chance. Turlogh tenait bon, agrippant le Saxon d'une main et leur embarcation de l'autre, alors que tout semblait indiquer que ses doigts allaient céder sous l'effort. À chaque instant, encore et encore, ils menaçaient de couler. Puis, par miracle, ils franchirent les brisants, flottant dans des eaux relativement calmes. À ce moment, Turlogh vit un aileron oblique fendre la surface à un mètre de là. Comme l'aileron s'approchait, décrivant un arc-de-cercle, Turlogh défit sa hache et frappa. L'eau se teinta de rouge immédiatement et des formes sinueuses se ruèrent à l'assaut, faisant tanguer l'embarcation. Pendant que les requins mettaient en pièces leur congénère, Turlogh, pagayant avec ses mains, faisait avancer le radeau grossier vers le rivage, jusqu'à ce qu'il touche le fond. Sautant alors à bas du radeau, il marcha dans l'eau jusqu'à la plage, portant à moitié le Saxon. Puis, bien qu'il fut de fer, Turlogh O'Brien se laissa tomber sur la grève, épuisé. Bientôt, il dormait profondément.

2
Les Dieux de l'Abîme.

Turlogh ne dormit pas longtemps. Lorsqu'il se réveilla, le soleil était juste en train de se lever au-dessus de la mer. Le Gaël se leva, se sentant aussi frais et dispos que s'il avait dormi toute la nuit, et regarda autour de lui. La large plage blanche montait doucement depuis l'eau jusqu'à une luxuriance d'arbres gigantesques et ondoyants. Il semblait ne pas y avoir de broussailles, mais les troncs d'arbre énormes se dressaient si proches les uns des autres que son regard ne pouvait pénétrer à l'intérieur de la jungle. Athelstane se tenait à quelque distance de lui, dressé sur une langue de sable qui descendait jusqu'à la mer. Le gigantesque Saxon s'appuyait sur sa grande épée et fixait les récifs au large.

Ici et là sur la plage gisaient des formes raidies, qui avaient été rejetées sur le rivage. Un rictus soudain de satisfaction entrouvrit les lèvres de Turlogh. Là, à ses pieds même, avait été déposé un présent des dieux. Un Viking mort gisait près de lui, portant un casque et une chemise de mailles d'acier qu'il n'avait pas eu le temps d'ôter lorsque le navire avait sombré. Turlogh vit qu'il s'agissait de son propre équipement ! Même le bouclier rond et léger, attaché par des courroies au dos du Nordique, lui appartenait ! Turlogh se demanda brièvement par quel miracle tout son armement était entré en la possession d'un seul homme. Puis il dépouilla le mort et revêtit le casque rond et sans aucun ornement, ainsi que la chemise souple de mailles d'acier noires. Ainsi armé, il gravit la plage en direction d'Athelstane, ses yeux brillants d'une manière déplaisante.

Le Saxon se retourna comme il approchait. « Salut à toi, Gaël, » l'accueillit-il. « Nous sommes les seuls survivants de l'équipage de Lodbrog. Les verts océans affamés les ont tous engloutis. Par Thor, je te dois la vie ! Oui, avec le poids de mon armure et le coup au crâne en heurtant le bastingage, j'aurais certainement servi de repas aux requins si tu n'avais pas été là. Tout cela me semble un rêve à présent. »

« Tu m'as sauvé la vie, » grogna Turlogh. « J'ai sauvé la tienne. À présent, j'ai payé ma dette, nos comptes sont réglés. Tire ton épée et finissons-en. »

Athelstane ouvrit de grands yeux. « Tu veux te battre avec moi ? Mais pourquoi… que… ? »

« Je hais ton espèce autant que je hais Satan, » rugit le Gaël, une lueur de démence dans ses yeux étincelants. « Ces loups ont rançonné mon peuple pendant 500 ans ! Les ruines fumantes du Pays du Sud, les océans de sang versé réclament vengeance ! Les cris d'un millier de filles violées retentissent à mes oreilles, jour et nuit ! Oh, si le Nord pouvait n'être qu'une seule gorge à trancher avec ma hache ! »

« Mais je ne suis pas un homme du Nord ! » gronda sourdement le géant tourmenté.

« La honte n'en est que plus grande pour toi, renégat, » délira le Gaël, devenu fou furieux. « Défends-toi avant que je ne te coupe en deux de

sang-froid ! »

« Ceci n'est guère de mon goût », protesta Athelstane, levant sa formidable épée. Ses yeux gris étaient graves, mais sans peur. « Beaucoup disent que la folie t'habite, et c'est la vérité ! »

Les deux hommes se turent comme ils se préparaient à se lancer dans un combat mortel. Le Gaël se rapprochait de son adversaire, ramassé sur lui-même comme une panthère, les yeux de braise. Le Saxon attendait l'assaut, les pieds écartés et bien assurés, brandissant son épée des deux mains. C'était la hache et le bouclier de Turlogh contre l'épée à deux mains d'Athelstane. Dans un tel combat, un seul coup pouvait achever la vie de l'un ou l'autre. Semblables à deux grands fauves de la jungle, ils entamaient leur jeu mortel, mais circonspect. Alors…

Au moment même où les muscles de Turlogh se tendaient pour un bond mortel, un son épouvantable déchira le silence ! Les deux hommes tressaillirent et reculèrent. Des profondeurs de la forêt derrière eux monta un hurlement horrible et inhumain. Suraigu bien que puissant, le cri monta, devenant de plus en plus fort, se terminant par la note la plus aiguë. On aurait dit le cri triomphal d'un démon, le cri d'un ogre effroyable, couvant des yeux sa proie humaine.

« Par le sang de Thor, » s'exclama le Saxon, laissant retomber la pointe de son épée. « Qu'est-ce que c'était ? » Turlogh secoua la tête. Même ses nerfs d'acier étaient quelque peu secoués. « Un démon de la forêt. Nous nous trouvons dans un pays étrange, au milieu d'une mer étrange. Satan lui-même règne peut-être en ces lieux, peut-être sommes-nous aux portes de l'Enfer ! »

Athelstane paraissait indécis. Il était plus païen que chrétien et ses démons étaient des démons barbares. Mais ils n'en étaient pas moins terrifiants pour autant.

« Allons, » dit-il, « laissons là notre querelle jusqu'à ce que nous ayons vu de quoi il retourne. Deux épées valent mieux qu'une, qu'il faille affronter homme ou démon… »

Un cri farouche l'interrompit. Cette fois, c'était une voix humaine, à glacer le sang par son horreur et son désespoir. Simultanément parvenaient le bruit de pas légers et rapides et celui d'un piétinement lourd, produit par un corps pesant, se glissant entre les arbres. Les deux guerriers se tournèrent vers l'endroit d'où provenait le bruit. Une femme nue apparut alors, jaillissant des ténèbres profondes et s'enfuyant, telle une feuille blanche emportée par le vent. Ses cheveux défaits ruisselaient derrière elle comme une flamme dorée. Ses membres blancs brillaient dans le soleil matinal et ses yeux étincelaient d'une terreur éperdue. Et derrière elle…

Même les cheveux de Turlogh se dressèrent sur sa tête. La créature qui poursuivait la jeune femme n'était ni un homme, ni une bête. Par la forme, elle ressemblait à un oiseau, mais un oiseau comme le reste du monde n'en avait pas vu depuis des siècles innombrables. Il faisait douze pieds de haut. Sa tête démoniaque, avec ses yeux rouges et pervers et son bec recourbé, était aussi grosse que la tête d'un cheval. Le long cou arqué était plus épais que la cuisse d'un homme, et les énormes pattes, munies de serres, auraient pu saisir la femme, fuyant devant lui, comme un aigle agrippe un moineau.

Tout cela, Turlogh le vit d'un seul regard, comme il bondissait en avant, se mettant entre le monstre et sa proie qui s'était laissée tomber sur la plage avec un cri. Le monstre se dressait au-dessus de lui, tel une montagne de mort. Le bec pervers descendit vers lui, menaçant, entamant

le bouclier brandi par Turlogh qui chancela sous le choc. Au même instant, il frappait, mais la hache acérée s'enfonça sans faire aucun mal dans une masse de plumes garnies de pointes amortissant le coup. Le bec se porta à nouveau comme un éclair vers lui. Son bond de côté sauva la vie à Turlogh, la mort le frôlant de peu. À cet instant, Athelstane s'élança et, assurant ses jambes, frappa de toutes ses forces avec sa grande épée à deux mains. La puissante lame trancha en dessous du genou l'une des pattes aussi épaisses qu'un tronc. Avec un horrible cri de douleur, le monstre tomba sur le côté, agitant sauvagement ses courtes et lourdes ailes. Turlogh abattit la pointe de revers de sa hache entre les yeux d'un rouge flamboyant. L'oiseau gigantesque se débattit convulsivement, puis s'immobilisa définitivement.

« Par le sang de Thor ! » Les yeux gris d'Athelstane brillaient de la joie sauvage de la bataille. « Nous nous trouvons vraiment au bord du monde… »

« Surveille la lisière de la forêt, au cas où un autre sortirait, » fit Turlogh d'un ton sec. Il se tourna vers la femme qui s'était redressée et se tenait immobile et haletante, les yeux grands ouverts d'émerveillement. C'était un splendide jeune animal, mince et bien fait, aux membres longs et blancs. Son seul vêtement était un léger morceau de soie accroché négligemment autour de ses hanches. Mais, bien que l'insuffisance de son habillement suggérât la sauvage, sa peau avait la blancheur de la neige. Ses cheveux défaits étaient de l'or le plus pur et ses yeux étaient gris. Alors elle parla, employant la langue du Nord, achoppant sur les mots, comme si elle ne l'avait pas utilisée depuis des années.

« Vous… qui êtes-vous, hommes ? D'où venez-vous ? Que faites-vous sur l'île des Dieux ? »

« Par le sang de Thor ! » gronda le Saxon, « elle est de notre race ! »

« Pas de la mienne ! » lança Turlogh, incapable même en ce moment d'oublier sa haine envers le peuple du Nord.

La jeune fille regardait avec curiosité les deux hommes. « Le monde doit avoir beaucoup changé depuis que je l'ai quitté, » dit-elle, ayant apparemment repris l'entier contrôle d'elle-même. « Sinon comment le loup et le taureau sauvage pourraient-ils chasser de concert ? À en juger par ta chevelure noire, tu es un Gaël, et toi, géant, ton accent révèle que tu ne peux être que Saxon. »

« Nous sommes deux proscrits, » répondit Turlogh. « Tu vois ces morts, étendus sur le rivage ? Ils formaient l'équipage du drakkar qui nous a amenés ici, chassé par la tempête. Cet homme, Athelstane, originaire du Wessex, était guerrier sur ce bateau et j'étais captif. Je suis Turlogh Dubh, autrefois l'un des chefs du Clan na O'Brien. Qui es-tu et quel est ce pays ? »

« Ceci est le plus vieux pays du monde, » répondit la jeune femme. « Rome, l'Égypte, la Chine antique sont des empires récents à côté de lui. Je suis Brunhild, fille de Rane, fils de Thorfin, des Orkneys, et jusqu'à ces derniers jours, reine de cet antique royaume. »

Turlogh regarda Athelstane, d'un air incertain. Tout ceci ressemblait fort à de la sorcellerie.

« Après ce que nous venons de voir, » gronda le géant, « je suis prêt à croire n'importe quoi. Mais es-tu réellement l'enfant volée de Rane, fils de Thorfin ? »

« Assurément ! » s'écria la jeune fille. « C'est bien moi ! J'ai été volée lorsque Tostig le Fol effectua un raid sur les Orkneys et brûla la demeure de Rane en l'absence de son maître… »

« Ensuite Tostig disparut à la face de la terre… ou de la mer ! » l'interrompit Athelstane. « Il était vraiment possédé par la folie. J'ai navigué avec lui, lors d'un combat naval, il y a de nombreuses années de cela ; je n'étais encore qu'un adolescent. »

« Sa folie m'a jetée sur cette île, » répondit Brunhild, « car, après qu'il ait écumé les côtes d'Angleterre, le feu dans son cerveau le poussa vers des mers inconnues… vers le sud, le sud, toujours le sud, jusqu'à ce que même les loups féroces qu'il conduisait commencent à murmurer. Alors une tempête nous drossa contre les récifs là-bas, bien que à un autre endroit, brisant le navire-dragon, comme le vôtre fut brisé la nuit dernière. Tostig et tous ses hommes robustes périrent dans les flots. Mais je m'accrochai à des débris de l'épave et un caprice des Dieux me poussa jusqu'à ce rivage, à moitié morte. J'avais 15 ans. Cela se passait il y a dix ans de cela.

« Je découvris que l'île était habitée par des gens étranges et terribles, à la peau brune, qui connaissaient beaucoup de noirs secrets de magie. Ils m'avaient trouvé gisant sans connaissance sur la plage. Comme j'étais la première personne à peau blanche qu'ils voyaient, leurs prêtres décrétèrent que j'étais une déesse envoyée par la mer qu'ils vénèrent. Aussi ils me portèrent dans leur temple, auprès d'autres dieux, et m'adorèrent. Leur grand-prêtre, le vieux Gothan – que son nom soit maudit ! – m'enseigna beaucoup de choses étranges et redoutables. J'appris bientôt leur langue et la plupart des mystères, connus des seuls prêtres. Comme je devenais femme, la soif du pouvoir s'empara de moi. Car les gens du Nord sont faits pour diriger les peuples du monde. Il ne convient pas à la fille d'un roi de la mer de rester assise humblement dans un temple et de recevoir les offrandes de fruits, de fleurs et de sacrifices humains. »

Elle se tut un instant, les yeux brillants. En vérité, elle était bien la digne fille de la race farouche dont elle se réclamait…

« Bon, » poursuivit-elle, « L'un des leurs m'aima… Kotar, un jeune chef. Je complotai avec lui. Finalement je me révoltai et mis fin au joug du vieux Gothan. Ce fut un temps féroce de complots et de contre complots, d'intrigues, de rébellion et de carnage sanglant ! Hommes et femmes mouraient comme des mouches et les rues de Bal-Sagoth charrièrent des flots de sang… Mais finalement, nous fûmes vainqueurs, Kotar et moi ! La dynastie Angar prit fin par une nuit de sang et de fureur. Je régnai en souveraine absolue sur l'île des dieux, reine et déesse ! »

Elle s'était dressée de toute sa hauteur, son beau visage brillant d'un orgueil farouche, ses seins se soulevant avec passion. Turlogh était à la fois fasciné et révolté. Il avait assisté à la montée et à la chute de bien des dirigeants. Entre les lignes du bref récit de Brunhild, il devinait facilement le sang versé, le carnage, la cruauté et la trahison. Il pressentait surtout la cruauté première de la jeune femme.

« Mais si tu étais reine, » demanda-t-il, « comment se fait-il que nous te trouvions pourchassée par ce monstre dans les forêts de ton royaume, telle une esclave en fuite ? »

Brunhild se mordit la lèvre et ses joues s'empourprèrent sous l'effet de la colère. « Qui est à l'origine de la chute de toute femme, quelque soit sa condition ? Je faisais confiance à un homme… à Kotar, mon amant, avec qui je partageais le pouvoir. Il me trahit, moi qui l'avais élevé, à mes côtés, au plus haut rang de ce royaume. Je découvris qu'il aimait une autre femme en secret. Je les tuai tous les deux ! »

Turlogh sourit froidement. « Tu es bien une Brunhild ! Et ensuite ? »

« Le peuple aimait Kotar. Le vieux Gothan excita les gens contre moi. Ma

plus grande erreur avait été de laisser en vie ce vieillard, mais je n'avais pas osé le tuer. Bref, Gothan se dressa contre moi, comme je m'étais dressée contre lui. Les soldats se révoltèrent, massacrant ceux qui me restaient fidèles. Quant à moi, ils me firent prisonnière, mais n'osèrent pas me tuer. Car, après tout, j'étais une déesse à leurs yeux ! Aussi, avant l'aube, craignant que le peuple ne change d'avis une nouvelle fois et ne me redonne le pouvoir, Gothan me fit emmener jusqu'au lagon qui sépare cette partie de l'île de l'autre. Les prêtres me firent traverser le lagon à bord d'un bateau et m'abandonnèrent à mon sort, nue et sans défense. »

« Et ton sort, c'était ceci ? » Athelstane toucha du pied la formidable carcasse.

Brunhild frissonna. « Il y a de nombreux siècles de cela, beaucoup de ces monstres peuplaient l'île, disent les légendes. Ils attaquaient les gens de Bal-Sagoth et les dévoraient par centaines. Mais ils furent finalement exterminés sur la plus grande partie de l'île. De ce côté-ci du lagon, tous moururent, sauf celui-ci, qui a vécu ici pendant des siècles. Dans l'ancien temps, des armées marchèrent contre lui. Mais il était le plus grand des oiseaux-démons et il massacra tous ceux qui venaient l'affronter. Aussi les prêtres firent de lui un dieu et lui laissèrent cette partie de l'île. Dès lors, personne ne vint plus ici, excepté ceux qui lui étaient offerts en sacrifice… comme ce fut mon cas. Il ne pouvait traverser l'eau et se rendre dans l'île principale en raison des grands requins qui pullulent dans le lagon et qui l'auraient mis en pièces.

« Pendant un temps, je l'ai évité, me cachant parmi les arbres, mais finalement il m'aperçut… vous connaissez la suite. Je vous dois la vie. À présent, que comptez-vous faire de moi ? »

Athelstane regarda Turlogh et celui-ci haussa les épaules. « Que pouvons-nous faire, sinon mourir de faim dans cette forêt ? »

« Je vais vous le dire ! » s'écria la jeune fille d'une voix vibrante, ses yeux brillant à nouveau, tandis que son cerveau éveillé travaillait rapidement. « Il existe une vieille légende, très répandue parmi ce peuple… des hommes de fer doivent sortir de la mer, alors la cité de Bal-Sagoth tombera ! Vous, avec vos cuirasses et vos casques, allez passer pour des hommes de fer, aux yeux de gens qui n'ont jamais vu d'armures ! Vous avez tué le dieu-oiseau Groth-golka… vous êtes venus de la mer comme moi-même. Les gens vous prendront pour des dieux. Accompagnez-moi et aidez-moi à reconquérir mon royaume ! Vous serez mes hommes de confiance et je vous couvrirai d'honneurs ! Des vêtements délicats, des palais somptueux, les plus belles filles seront vôtres ! »

Ses promesses glissèrent sur l'esprit de Turlogh sans y laisser la moindre empreinte, mais la splendeur insensée de la proposition l'intriguait. Il éprouvait un vif désir de contempler cette cité étrange dont parlait Brunhild et l'idée de deux guerriers et d'une jeune femme affrontant toute une nation pour une couronne excitait profondément son âme, qui était celle d'un chevalier errant celte.

« C'est bon, » dit-il. « Et toi, Athelstane ? »

« Mon ventre est vide, » grogna le géant. « Conduis-moi où il y a de la nourriture et je me taillerai un chemin jusque-là, à travers une horde de prêtres et de guerriers. » « Conduis-nous vers cette cité ! » dit Turlogh à Brunhild.

« Hourra ! » s'écria-t-elle, levant vers le ciel ses bras blancs, en proie à une farouche exaltation. « À présent, que tremblent Gothan, Ska et Gelka ! Avec vous à mes côtés, je vais reprendre la couronne dont ils m'ont

dépouillée, et cette fois je n'épargnerai pas mon ennemi ! Je précipiterai le vieux Gothan au bas du plus haut rempart, bien que les rugissements de ses démons secouent les entrailles mêmes de la terre ! Nous verrons si le dieu Gol-goroth survit à l'épée qui a tranché la patte de Groth-golka sous lui ! À présent, tranchez la tête de cette carcasse, afin que les gens sachent que vous avez vaincu le dieu-oiseau. Allons, suivez-moi, car le soleil gravit les cieux et cette nuit je dormirai dans mon palais ! »

Le trio s'enfonça vers les ombres de la forêt dense. Les branches, soudées entre elles à des centaines de pieds au-dessus de leurs têtes, filtraient et rendaient étrange la lumière du soleil dans le ciel. Aucune vie n'était visible, à part un oiseau occasionnel aux couleurs bigarrées ou un singe gigantesque. Ces animaux, dit Brunhild, étaient les survivants d'un autre âge, inoffensifs, sauf s'ils étaient attaqués. Bientôt la végétation se modifia, les arbres se clairsemèrent et devinrent plus petits. On apercevait dans les branches des fruits de toutes sortes. Brunhild indiquait aux guerriers lesquels cueillir et manger comme ils poursuivaient leur route. Turlogh était entièrement rassasié par les fruits, mais Athelstane, bien qu'il en eût mangé énormément, l'avait fait sans grand plaisir. Les fruits étaient un piètre aliment pour un homme habitué à une nourriture copieuse, qui était son alimentation quotidienne. Même parmi les Danois gloutons, la capacité d'absorption de viande et d'ale du Saxon étaient grandement admirée.

« Regardez ! » s'écria vivement Brunhild, s'arrêtant et montrant du doigt devant elle. « Les flèches de Bal-Sa-goth ! »

Les guerriers aperçurent à travers les arbres une faible lueur, blanche et luisant faiblement, très lointaine apparemment. Ils avaient une impression illusoire de murailles très élevées, se dressant dans les airs, entourées de nuages floconneux. Cette vision éveilla d'étranges rêves dans l'âme profondément mystique du Gaël, et même Athelstane resta silencieux, comme s'il était également frappé par la beauté païenne et le mystère de ce spectacle.

Ils poursuivirent alors leur progression à travers la forêt, tantôt perdant de vue la cité éloignée comme les cimes des arbres obstruaient leur vue, tantôt la voyant à nouveau un bref instant. Finalement ils arrivèrent en vue des rives légèrement en pente d'un large lagon bleu et la beauté parfaite du paysage les frappa aussitôt. Sur la rive opposée, le pays s'élevait en une pente douce, formant de légères ondulations qui se brisaient au pied d'une série de collines bleutées à quelques miles de là. Les larges tertres étaient couverts d'herbe dense et de nombreux bosquets d'arbres, tandis qu'à des miles de là, de l'autre côté, on apercevait, s'éloignant et s'infléchissant dans le lointain, la bande de forêt épaisse qui ceinturait toute l'île, aux dires de Brunhild. Au milieu de ces collines bleues, et paisibles, se dressait la cité séculaire de Bal-Sagoth, plongée dans son rêve mystérieux. Ses murailles blanches et ses tours de saphir se découpaient sur le ciel matinal. L'impression d'une grande distance avait été une illusion.

« N'est-ce pas un royaume valant la peine que l'on se batte pour sa conquête ? » s'écria Brunhild d'une voix vibrante. « Dépêchons-nous à présent… attachons ensemble ces branchages pour construire un radeau. Ce serait notre mort immédiate si nous plongions dans ces eaux infestées de requins. »

À cet instant, une forme apparut sur la rive opposée, bondissant hors des hautes herbes. C'était un homme nu, à la peau brune. Il les regarda fixement pendant un moment, la bouche bée. Puis, comme Athelstane

poussait un cri et brandissait la sinistre tête de Groth-golka, l'homme poussa un hurlement épouvanté et s'enfuit à la vitesse d'une antilope.

« Un esclave que Gothan avait posté là pour voir si j'essayais de traverser le lagon à la nage » dit Brunhild avec une joie mauvaise. « Qu'il court jusqu'à la ville et leur annonce la nouvelle ! Mais dépêchons-nous de franchir le lagon avant que Gothan n'arrive et ne cherche à nous empêcher de passer. »

Turlogh et Athelstane s'activaient déjà. Beaucoup d'arbres morts gisaient çà et là autour d'eux. Ils en émondèrent et en lièrent un certain nombre à l'aide de longues branches de vigne sauvage. En un instant ils avaient construit un radeau grossier et mal fait, mais capable de les porter de l'autre côté du lagon. Brunhild poussa un sincère soupir de soulagement lorsqu'ils atteignirent l'autre rive.

« Rendons-nous tout de suite à la ville, » dit-elle. « L'esclave y est arrivé à présent et ils vont nous observer depuis les remparts. Une course audacieuse est notre seule chance de réussir ! Par le marteau de Thor, comme j'aurais aimé voir la figure de Gothan au moment où l'esclave lui a annoncé que Brunhild était de retour avec deux étranges guerriers et la tête de celui à qui elle avait été offerte en sacrifice ! »

« Pourquoi n'as-tu pas tué Gothan lorsque tu t'es emparée du pouvoir ? » demanda Athelstane.

Elle secoua la tête, ses yeux assombris par quelque chose ressemblant à de la peur. « Plus facile à dire qu'à faire ! La moitié des gens de Bal-Sagoth déteste Gothan, l'autre moitié l'adore, mais tous le redoutent. Les hommes les plus âgés de la ville disent qu'il était déjà vieux alors qu'eux-mêmes étaient encore des enfants au berceau ! Les gens pensent qu'il est davantage un dieu qu'un prêtre. Moi-même, je l'ai vu accomplir de terribles et mystérieuses choses, dépassant le pouvoir d'un simple mortel.

« Bien plus, lorsque je n'étais qu'un jouet entre ses mains, j'ai été initiée à la seule frange extérieure de ses mystères. Cependant, j'ai contemplé des spectacles qui m'ont glacé le sang. J'ai vu des ombres étranges passer le long des murs à minuit, avançant à tâtons dans de sombres couloirs au cœur de la nuit. J'ai entendu des sons impies et senti la présence de créatures hideuses. Une fois, j'ai entendu les mugissements et les effroyables clapotements de la Chose innommable que Gothan garde enchaînée dans les entrailles des collines sur lesquelles s'élève la cité de Bal-Sagoth. »

Brunhild frissonna.

« Il y a beaucoup de dieux à Bal-Sagoth, mais le plus grand de tous est Gol-goroth, le dieu des ténèbres qui demeure à jamais dans le Temple des Ombres. Lorsque je mis fin au pouvoir de Gothan, j'interdis aux gens d'adorer Gol-goroth, et ordonnai aux prêtres de reconnaître pour seule et véritable divinité A-ala, la fille de la mer… moi-même. J'ordonnai à des hommes robustes de prendre de lourds marteaux et de briser la statue de Gol-goroth. Mais leurs coups ne firent voler en éclats que leurs marteaux et amenèrent d'étranges blessures aux hommes qui les avaient maniés. Gol-goroth était indestructible, son image n'avait pas été endommagée. Aussi je renonçai et fis fermer les portes du Temple des Ombres, lesquelles ne furent rouvertes qu'au moment où je fus détrônée et où Gothan, qui était resté caché dans des endroits secrets de la ville, réapparut, pour reprendre le pouvoir. Alors Gol-goroth régna à nouveau dans toute son horreur, les idoles d'A-ala furent renversées dans le Temple de la Mer et les prêtres d'A-ala moururent en hurlant sur l'autel souillé de sang du sombre dieu. Mais,

à présent, nous allons voir ! »

« Tu es bien une Walkyrie ! » murmura Athelstane. « Mais trois contre toute une nation, les chances sont plutôt inégales… surtout avec de tels gens qui sont tous sans aucun doute des magiciens ou des sorciers. »

« Bah ! » s'écria Brunhild avec mépris, « il y a beaucoup de magiciens, c'est vrai ! Mais, bien qu'ils paraissent étranges à nos yeux, ces gens sont de simples niais, comme tous les autres habitants de la terre. Lorsque Gothan m'a promenée captive dans les rues, ils ont craché sur moi. À présent, vous allez voir comment ils vont abandonner Ska, le nouveau roi que Gothan leur a donné, si mon étoile semble se lever à nouveau ! Mais nous approchons des portes de la ville… soyez audacieux mais prudents ! »

Ils avaient gravi les longues pentes ondulées et n'étaient plus très loin des murailles qui se dressaient vers le ciel, immenses. Assurément, songea Turlogh, cette ville a été bâtie par des dieux païens. Les murailles semblaient de marbre et leurs créneaux ouvragés et leurs fines tours de guet renvoyaient au néant le souvenir de villes telles que Rome, Damas et Byzance. Une route sinueuse, large et blanche, conduisait depuis le niveau le plus bas jusqu'au plateau devant les portes. Comme ils arrivaient en haut de celle-ci, les trois aventuriers sentirent que des centaines d'yeux dissimulés les regardaient, les fixant avec une farouche intensité. Les remparts semblaient déserts, on aurait pu se croire devant une ville morte. Mais l'impact de ces yeux écarquillés était largement perceptible.

À présent, ils se tenaient devant les portes massives qui semblaient être en argent richement ciselé, aux yeux étonnés des deux guerriers.

« Il y a là la rançon d'un empereur ! » murmura Athelstane, les yeux enflammés. « Par le sang de Thor, si seulement nous avions avec nous une bande de coquins résolus et un bateau pour transporter tout ce butin ! »

« Frappez sur la porte et reculez ensuite, de peur qu'ils ne laissent tomber quelque chose sur vous, » dit Brunhild. Le tonnerre de la hache de Turlogh sur le portail lança des échos qui se répercutèrent dans les collines endormies.

Puis le trio recula de quelques pas. Soudainement, les portes massives s'ouvrirent vers l'intérieur, révélant une étrange foule derrière elles. Les deux guerriers blancs avaient devant leurs yeux un spectacle à la splendeur barbare. Une multitude d'hommes, grands et minces, à la peau brune, se dressait devant eux. Leurs seuls vêtements consistaient en des pagnes de soie, dont l'ouvrage délicat contrastait étrangement avec la quasi-nudité de ceux qui les portaient. De grandes plumes ondoyantes, aux nombreuses couleurs, ornaient leurs têtes. Des bracelets d'or et d'argent, incrustés de gemmes scintillantes, fixés aux bras et aux chevilles, complétaient leur parure. Ils ne portaient pas de cuirasse, mais chacun avait un bouclier léger, glissé à son bras gauche. Celui-ci était en bois dur, parfaitement poli, et renforcé par des attaches d'argent. Leurs armes étaient des lances à mince lame, des hachettes légères et de fines dagues, toutes en acier fin. De toute évidence, ces guerriers se fiaient davantage à leur vitesse et à leur adresse qu'à la force brutale.

Sur le devant de cette troupe se tenaient trois hommes qui attiraient aussitôt l'attention. L'un était un guerrier au corps mince et au visage d'aigle, presque aussi grand qu'Athelstane. Il portait autour du cou une grande chaîne d'or, au bout de laquelle était suspendu un curieux symbole de jade. Le second des trois hommes était jeune, ses yeux étaient méchants. Il était paré d'une impressionnante débauche de couleurs que constituait son manteau de plumes de perroquet, tombant de ses épaules

jusqu'à terre. Le troisième homme n'avait aucun vêtement ou bijou qui le distinguât des autres, si ce n'était son étrange personnalité. Il ne portait pas de manteau et n'était pas armé. Son seul vêtement était un simple pagne. Il était très vieux et le seul de toute la foule à être barbu. Sa barbe était aussi blanche que la longue chevelure qui tombait sur ses épaules. Il était très grand et très maigre. Ses grands yeux sombres brillaient, comme alimentés par un feu secret. Turlogh comprit, sans que personne ne le lui dise, que cet homme était Gothan, prêtre du Dieu Noir. Le vieillard était entouré d'une réelle aura de vieillesse extrême et de mystère. Ses grands yeux ressemblaient aux fenêtres de quelque temple oublié, derrière lesquelles passaient comme des fantômes ses idées sombres et terribles. Turlogh sentait que Gothan avait par trop approfondi des secrets interdits pour demeurer entièrement humain. Il avait franchi des portes qui l'avaient exclu à jamais des rêves, des désirs et des émotions des mortels ordinaires. Regardant à l'intérieur de ces orbites immobiles, Turlogh sentit sa chair frémir, comme s'il regardait au fond des yeux d'un grand serpent.

À présent, un regard vers le haut leur montrait que les remparts étaient couverts d'une foule silencieuse, de gens aux yeux sombres. Le décor était planté ; tout était prêt pour le drame qui allait se jouer rapidement. Turlogh sentit son pouls s'accélérer sous l'effet d'une farouche exaltation, les yeux d'Athelstane se mirent à briller d'une lueur cruelle.

Brunhild s'avança hardiment, la tête haute, son splendide corps parcouru de frémissements. Naturellement, les guerriers blancs ne pouvaient comprendre les paroles qu'elle échangeait avec les autres, à l'exception de ce qu'ils comprenaient d'après les gestes et les expressions. Mais par la suite, Brunhild devait leur raconter cette conversation presque mot à mot.

« Eh bien, habitants de Bal-Sagoth, » dit-elle, espaçant ses mots, « qu'avez-vous à dire à votre déesse dont vous vous êtes moqué et que vous avez outragée ? »

« Et toi, qu'as-tu à dire, fausse déesse ? » s'exclama l'homme de grande taille, Ska, le roi mis en place par Gothan. « Toi qui t'es moquée des coutumes de nos ancêtres, qui as défié les lois de Bal-Sagoth, qui sont plus vieilles que le monde, qui a assassiné ton amant et souillé le sanctuaire de Gol-goroth ? Tu as été condamnée par la loi, par le roi et par le dieu, et conduite dans la sinistre forêt qui s'étend au-delà du lagon… »

« Moi qui suis en vérité une déesse, plus grande qu'aucun dieu, » répondit Brunhild avec sarcasme, « je suis revenue du royaume de l'horreur avec la tête de Groth-golka ! »

Sur un mot d'elle, Athelstane brandit la tête au grand bec. Un chuchotement sourd parcourut les remparts, vibrant de peur et de stupéfaction.

« Qui sont ces hommes ? » Ska abaissa un regard courroucé vers les deux guerriers.

« Ce sont des hommes de fer qui sont venus de la mer ! » , répondit Brunhild d'une voix claire qui portait loin, « les êtres qui sont venus en réponse à l'ancienne prophétie, pour détruire la cité de Bal-Sagoth dont les habitants sont des traîtres et les prêtres de faux prêtres ! »

À ces mots, le murmure effrayé monta de plus belle sur toute l'étendue du rempart, jusqu'à ce que Gothan levât sa tête de vautour. Les gens se turent alors et frémirent devant le regard glacé de ses terribles yeux.

Ska avait un regard fixe et étincelant, hagard, tandis que son ambition luttait contre ses peurs superstitieuses.

Turlogh, examinant avec soin Gothan, comprit qu'il pouvait percer le

masque indéchiffrable du visage du vieux prêtre. Car, malgré tout son savoir inhumain, Gothan avait ses limites. Ce retour inattendu de celle qu'il croyait avoir éliminée pour toujours et l'apparition des géants à peau blanche l'accompagnant, avaient pris Gothan par surprise. C'est ce que lisait Turlogh avec justesse sur son visage. Il n'avait pas eu le temps de leur préparer une petite réception. Les gens avaient déjà commencé à murmurer dans les rues contre la sévérité du bref règne de Ska. Ils avaient toujours cru en la divinité de Brunhild. Maintenant qu'elle réapparaissait, escortée par deux hommes robustes de même couleur de peau qu'elle, portant le sinistre trophée qui marquait la victoire sur un autre de leurs dieux, les gens étaient incertains. Le plus petit fait pouvait orienter le cours des choses dans un sens ou dans un autre.

« Gens de Bal-Sagoth ! » cria brusquement Brunhild, reculant d'un bond et lançant ses bras vers le ciel, affrontant du regard ceux qui la regardaient d'en haut, « je vous offre d'échapper à votre sort avant qu'il ne soit trop tard ! Vous m'avez chassée et craché dessus ! Vous vous êtes tournés vers des dieux plus sombres que moi !

Cependant, je veux bien vous pardonner toutes ces offenses, si vous revenez vers moi et me jurez obéissance ! Vous m'avez insultée… vous m'avez qualifiée de sanglante et de cruelle ! C'était vrai, j'ai été une maîtresse sévère. Mais Ska a-t-il été un maître facile ? Vous avez dit que je fouettais les gens avec des fouets de cuir brut… Ska vous a-t-il caressés avec des plumes de perroquet ?

« Une vierge était immolée sur mon autel à chaque pleine lune… mais jeunes hommes et jeunes filles meurent aux différents cycles lunaires, à l'apparition et à la disparition de chaque lune, devant Gol-goroth, sur l'autel de qui un cœur humain, fraîchement arraché, palpite jour et nuit ! Ska n'est qu'un fantoche ! Votre véritable maître est Gothan, qui plane au-dessus de la ville comme un vautour ! Autrefois vous étiez un peuple puissant, vos galères peuplaient la mer. Maintenant, vous n'êtes plus que l'ombre de vous-mêmes et de votre grandeur passée ! Vous déclinez rapidement ! Insensés, vous mourrez tous sur l'autel de Gol-goroth avant que Gothan ne disparaisse ! Il errera seul dans les ruines silencieuses de Bal-Sagoth !

« Regardez-le ! » Sa voix monta en un cri, comme elle s'excitait elle-même, portée par une frénésie inspirée. Même Turlogh, pour qui les mots étaient sans signification, frissonna. « Regardez-le, voyez comme il se tient, tel un esprit maléfique surgi du passé ! Il n'est même pas humain ! Je vous le dis, c'est un spectre impur, dont la barbe est souillée par le sang d'un million de massacres… un démon incarné, sorti de la brume des siècles, venu pour détruire le peuple de Bal-Sagoth !

« Choisissez maintenant ! Révoltez-vous contre ce démon antique et ses dieux blasphématoires ! Accueillez à nouveau votre reine et déesse légitime et vous retrouverez un peu de votre grandeur passée. Refusez, et l'antique prophétie s'accomplira : le soleil se lèvera sur les ruines silencieuses et disloquées de Bal-Sagoth ! »

Enflammé par ses paroles énergiques, un jeune guerrier, portant des insignes de chef, bondit vers le parapet et cria : « Salut à A-ala ! À bas les dieux sanguinaires ! » Beaucoup reprirent ce cri dans la foule et les épées s'entrechoquèrent comme des rixes s'engageaient un peu partout. La foule sur les remparts et dans les rues s'agitait et virevoltait, tandis que Ska demeurait figé sur place, hagard. Brunhild, réfrénant ses compagnons qui brûlaient de l'envie de se jeter dans une action quelconque, s'écria :

« Arrêtez ! Personne ne doit se battre ! Peuple de Bal-Sagoth, depuis le commencement des temps a existé la tradition suivante : un roi doit se battre pour sa couronne ! Que Ska croise le fer avec l'un de ces guerriers. Si Ska est vainqueur, je m'inclinerai devant lui et le laisserai me trancher la tête ! Si Ska est le perdant, alors vous m'accepterez comme votre reine et déesse légitime ! »

Un retentissant rugissement d'approbation monta des remparts comme les gens cessaient de se battre, trop heureux de remettre cette responsabilité à leurs chefs respectifs !

« Acceptes-tu de te battre, Ska ? » demanda Brunhild, se tournant vers le roi avec un air moqueur. « Ou bien me donnes-tu ta tête sans plus de discussion ? »

« Chienne ! » rugit Ska, rendu fou furieux. « J'utiliserai les crânes de ces deux insensés comme des coupes à boire. Ensuite je te ferai écarteler, attachée entre deux arbres recourbés ! »

Gothan posa une main sur son bras et chuchota à son oreille, mais Ska se trouvait dans un tel état d'excitation qu'il n'écoutait plus que sa fureur. Une fois son ambition satisfaite, il avait découvert qu'il n'était en réalité qu'une marionnette, dansant au bout du fil agité par Gothan. À présent, même l'apparence de sa puissance lui glissait entre les doigts et cette catin se moquait ouvertement de lui devant son peuple. Ska avait complètement perdu la tête.

Brunhild se tourna vers ses deux alliés. « L'un de vous doit affronter Ska. »

« Laisse-moi être celui-là ! » pressa Turlogh, ses yeux agités par une ardente envie de se battre. « Il a l'air d'être aussi vif qu'un chat sauvage et Athelstane, bien qu'il ait la force d'un véritable taureau, risque d'être légèrement trop lent pour ce genre de travail… »

« Trop lent ! » éclata Athelstane sur un ton de reproche. « Comment, Turlogh ! Mais, pour un homme de ma corpulence… »

« Suffit ! » les interrompit Brunhild. « Il choisira lui-même ! »

Elle parla à Ska qui hésita un instant, les yeux rouges. Puis il désigna Athelstane qui eut un rictus de plaisir, se débarrassa de la tête de l'oiseau et détacha son épée. Turlogh jura et fit un pas en arrière. Le roi avait décidé qu'il valait mieux affronter l'énorme buffle qu'était cet homme d'apparence lourde, plutôt que le guerrier à la noire chevelure, ressemblant à un tigre, dont la rapidité féline était évidente.

« Ce Ska ne possède pas de cuirasse, » gronda le Saxon. « Laissez-moi ôter ma chemise de mailles d'acier et mon casque, afin que nous nous battions à chances égales… » « Non ! » S'écria Brunhild. « Ta cuirasse est ta seule chance ! Je te préviens, ce faux roi frappe aussi rapidement qu'un éclair en été ! Le combat sera rude avec un tel adversaire. Garde ta cuirasse, je te l'ordonne ! »

« Bien, bien, » rugit Athelstane. « Je la garderai, c'est bon. Pourtant, je maintiens que cela n'est guère loyal. Mais qu'il approche et qu'on en finisse ! »

L'énorme Saxon s'avança pesamment vers son adversaire qui était ramassé prudemment sur lui-même et décrivait un cercle autour d'Athelstane, tout en se tenant à distance de lui. Athelstane le menaçait de sa grande épée, tenue à deux mains et pointée vers le haut, la garde légèrement en dessous du niveau de son menton. Il était ainsi en position de frapper à gauche ou à droite, ou bien de parer une soudaine attaque.

Ska avait jeté au loin son bouclier léger, son instinct de combattant lui

disant qu'il serait inutile contre les coups portés par cette puissante lame. Dans sa main droite il tenait sa mince lance comme un homme tient une arme de jet ; dans sa main gauche, une hachette légère, au tranchant aiguisé. Il avait l'intention de livrer un combat rapide et mouvant, et sa tactique était bonne. Mais Ska, n'ayant jamais affronté un homme portant une cuirasse, commettait une erreur fatale en supposant qu'il s'agissait d'un vêtement d'apparat ou d'un ornement que ses armes pourraient transpercer facilement.

Il bondit alors en avant, visant de sa lance le visage d'Athelstane. Le Saxon para facilement et porta instantanément un terrible coup de taille. Le roi fit un bond, évitant la lame sifflante, et alors qu'il se trouvait dans les airs, porta un coup vers la tête penchée d'Athelstane. La hachette légère se brisa en plusieurs morceaux sur le casque du Viking. Ska bondit en arrière, se mettant hors de portée, en poussant un hurlement sanguinaire.

Ce fut au tour d'Athelstane d'attaquer, avec une vivacité inattendue, tel un taureau chargeant. Devant ce terrible assaut, Ska, déconcerté par la perte de sa hachette, fut pris par surprise… sans recours aucun. Il entrevit fugitivement le géant qui surgissait au-dessus de lui, tel une vague monstrueuse. Au lieu de s'écarter, il bondit en avant, en portant un coup farouche. Cette erreur fut la dernière de sa vie. La lance enfoncée en avant dévia, inoffensive, sur la cuirasse du Saxon. Au même instant, la grande épée s'abattait en chantant, portant un coup que le roi ne pouvait éviter. La puissance de ce coup le projeta en l'air comme un homme est projeté en l'air par un taureau chargeant. Ska, roi de Bal-Sagoth, retomba douze pas plus loin et resta allongé sur le sol, éventré et baignant dans une horrible mare de sang et d'entrailles. La foule restait silencieuse, bouche bée devant la prouesse du Saxon.

« Tranche-lui la tête ! » cria Brunhild, les yeux flamboyant, serrant ses poings si forts que ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes. « Pique la tête de cette charogne sur la pointe de ton épée ! Nous lui ferons franchir avec nous les portes de la ville. Ce sera le signe de notre victoire ! »

Mais Athelstane secoua la tête, nettoyant sa lame. « Non, c'était un brave et je ne mutilerai pas son cadavre. Je n'ai pas accompli un bien grand exploit, car il était nu et je portais une cuirasse. Autrement, j'ai dans l'idée que l'issue du combat aurait été autre ! »

Turlogh leva les yeux vers les gens massés sur les remparts. Ils étaient revenus de leur stupéfaction et bientôt une énorme clameur s'éleva : « A-ala ! Salut à la vraie déesse ! » Les guerriers postés à l'entrée de la ville tombaient à genoux et abaissaient leurs fronts vers la poussière, devant Brunhild qui se tenait droite et fière, ses seins palpitant par suite de son farouche triomphe. En vérité, songea Turlogh, c'est plus qu'une reine… c'est une femme-soldat, une Walkyrie, comme dit Athelstane.

Alors elle fit un pas de côté et, arrachant du cou de Ska la chaîne d'or portant le symbole de jade, le brandit dans les airs et cria : « Gens de Bal-Sagoth, vous avez vu la façon dont votre faux roi est mort, de la main de ce géant à la barbe d'or, lequel, étant de fer, ne montre aucune blessure ! Choisissez à présent… Me reconnaissez-vous de votre propre volonté, librement ? »

« Oui, nous te reconnaissons, » répondit la multitude en un grand cri. « Reviens vers ton peuple, ô grande et toute puissante reine ! »

Brunhild eut un sourire sarcastique. « Venez, » dit-elle aux deux guerriers, « ils sont en proie à un véritable délire d'amour et de loyauté, ayant déjà oublié leur trahison. La populace a la mémoire courte ! »

Oui, songeait Turlogh, tandis qu'aux côtés de Brunhild, le Saxon et lui-même franchissaient les portes imposantes de la ville, entre deux rangées de capitaines prosternés ; oh oui, la populace a la mémoire extrêmement courte. Il y a quelques jours à peine, ils acclamaient Ska le libérateur tout aussi furieusement… Il y a quelques heures, Ska était assis sur le trône, en maître absolu, décidant de la vie ou de la mort de ses sujets, et le peuple se prosternait à ses pieds. À présent… Turlogh regarda vers le cadavre déchiqueté qui gisait dans la poussière, abandonné et oublié devant les portes d'argent. L'ombre d'un vautour décrivant des cercles dans le ciel se posait déjà sur lui. La clameur de la foule emplissait les oreilles de Turlogh, il eut un sourire amer.

Les grandes portes se refermèrent derrière les trois aventuriers et Turlogh vit une large et blanche rue s'étendre devant lui. D'autres rues moins importantes partaient de celle-ci. Les deux guerriers avaient la vision fugitive et chaotique de grands bâtiments de pierre blanche, se succédant les uns aux autres ; de tours se dressant vers le ciel et de vastes palais dont les façades étaient ornées d'escaliers majestueux. Turlogh savait que la ville avait nécessairement été construite selon un plan ordonné. Mais tout lui semblait être un gaspillage de pierres, de métaux et de bois polis, assemblés sans rime ni raison. Ses yeux déconcertés cherchèrent la rue à nouveau.

Tout au bout de la rue attendait une marée humaine, d'où s'élevait un tonnerre de sons rythmés. Des milliers d'hommes et de femmes, nus et ornés de plumes multicolores, étaient agenouillés là-bas. Ils se prosternaient, touchant de leurs fronts les dalles de marbre, puis se renversaient en arrière, en cadence, levant leurs bras et se déplaçant en parfaite unisson, semblables à des herbes hautes qui plient et se relèvent sous le vent. Et, en même temps qu'ils se courbaient, ils entamèrent un chant monotone qui montait et redescendait, exprimant un délire extatique. C'est de cette façon que son peuple capricieux accueillit la déesse A-ala revenue auprès de lui.

Aussitôt après avoir franchi les portes, Brunhild s'immobilisa et le jeune chef qui avait lancé le cri de révolte sur les remparts s'approcha d'elle. Il s'agenouilla et embrassa ses pieds nus, en disant : « Oh, grande reine et déesse, tu sais que Zomar t'a toujours été fidèle ! Tu sais comme je me suis battu pour toi et ai échappé de peu à l'autel de Gol-goroth, pour ta cause ! »

« C'est vrai, tu as été fidèle, Zomar, » répondit Brunhild, dans le langage pompeux, requis en de telles occasions, « et ta fidélité ne restera pas sans récompense. Dorénavant, tu es commandant de ma garde personnelle. » Puis, d'une voix plus basse, elle ajouta : « Rassemble quelques-uns de tes hommes et ceux qui ont défendu ma cause tout le temps ! Amène-les au palais, car je ne me fie pas au peuple outre mesure ! »

Brusquement, Athelstane qui ne comprenait pas la conversation, les interrompit : « Où est le vieillard à la barbe ? »

Turlogh sursauta et regarda autour de lui. Il avait presque oublié le magicien. Il ne l'avait pas vu partir. Pourtant celui-ci avait disparu ! Brunhild éclata d'un rire sans joie.

« Il s'est esquivé afin de comploter dans l'ombre. Lui et Gelka ont disparu quand Ska est tombé. Il a des façons mystérieuses d'aller et venir, et personne ne peut l'arrêter. Oublie-le pour le moment présent… mais bientôt, nous devrons nous occuper de lui ! »

À présent, les capitaines apportaient un palanquin finement sculpté et

richement décoré, porté par deux robustes esclaves. Brunhild monta dans celui-ci, disant à ses deux compagnons, « ils redoutent de vous toucher, mais demandent si vous acceptez d'être portés. Je pense qu'il est préférable que vous marchiez à mes côtés. »

« Par le sang de Thor, » rugit Athelstane, tapotant son énorme épée qu'il n'avait pas remise dans son fourreau, « je ne suis pas un enfant ! Je fendrai le crâne du premier qui cherchera à me porter ! »

C'est ainsi que la longue rue éclatante de blancheur fut remontée par Brunhild, fille de Rane, fils de Thor-fin, des Orkneys, déesse de la mer, reine de la séculaire Bal-Sagoth ! Portée par les deux gigantesques esclaves, elle s'avançait. Un géant blanc marchait à grands pas de chaque côté d'elle, son arme à la main, et une foule de chefs la suivait, tandis que la multitude s'écartait à gauche et à droite, lui laissant un large passage. Des trompettes d'or formaient une fanfare triomphale, les tambours résonnaient. Des chants d'adoration retentissaient dans les cieux. Assurément la jeune fille, originaire du Nord, se plongeait avec volupté dans cette orgie de gloire, cette pompe barbare et cette magnificence païenne. Son âme fière s'enivrait d'un orgueil impérial.

Les yeux d'Athelstane brillaient du seul plaisir de contempler les feux de cette fête barbare. Mais, pour le guerrier de l'Occident aux cheveux noirs, il semblait que même au sein de la clameur la plus assourdissante de ce triomphe, les trompettes, les tambours et les cris disparaissaient, recouverts par la poussière de l'oubli et le silence de l'éternité. Royaumes et empires passent comme la brume sur la mer, songeait Turlogh. Les gens crient et triomphent et, alors même que les fêtes orgiaques données par Balthazar battent leur plein, les Mèdes enfoncent les portes de Babylone et envahissent la ville. En cet instant, l'ombre du jugement plane sur la ville. Les lentes vagues de l'oubli viennent s'échouer aux pieds de cette race inattentive. C'est plongé dans cette étrange disposition d'esprit que Turlogh O'Brien s'avançait à côté du palanquin, et il lui semblait qu'Athelstane et lui-même marchaient dans les rues d'une ville morte, au milieu d'une foule de fantômes diaphanes acclamant une reine morte.

3
La chute des dieux.

La nuit était tombée sur l'antique ville de Bal-Sagoth. Turlogh, Athelstane et Brunhild étaient installés, seuls, dans une pièce du palais intérieur. La reine était à demi étendue sur une couche de soie, tandis que les deux hommes étaient assis dans des fauteuils d'acajou, occupés à dévorer les viandes servies sur des plats d'or par de jeunes et jolies esclaves. Les murs de cette pièce, comme tous ceux du palais, étaient en marbre, avec de riches décorations d'or. Le plafond était ouvragé de lapis-lazuli et le sol, recouvert de carreaux de marbre, incrusté d'argent. De lourdes tapisseries de velours ornaient les murs. Des coussins de soie, des divans richement travaillés, des chaises et des tables d'acajou étaient disposés un peu partout dans la pièce, en une profusion insouciante.

« Je donnerais beaucoup pour une corne d'ale, mais ce vin n'est pas désagréable au palais, » dit Athelstane, vidant avec plaisir un flacon doré. « Brunhild, tu nous as déçus. Tu nous avais laissés entendre qu'il faudrait se battre durement pour reconquérir ta couronne. Mais je n'ai frappé qu'une seule fois et mon épée est aussi assoiffée que la hache de Turlogh qui, elle, ne s'est pas du tout désaltérée ! Nous avons frappé aux portes de la ville, les gens se sont prosternés et nous ont adorés, sans plus de façons ! Ensuite, nous n'avons fait que nous tenir au pied de ton trône dans la grande salle du palais, pendant que tu parlais aux foules qui venaient et heurtaient le sol de leurs têtes, se jetant à tes pieds… Par Thor, jamais de ma vie je n'ai entendu un tel bavardage et un tel caquetage ! Mes oreilles en sont encore pleines… que racontaient donc tous ces gens ? Et où est passé ce vieux magicien de Gothan ? »

« Ton épée boira à satiété, rassure-toi, Saxon, » répondit farouchement la jeune femme, posant son menton sur ses mains, et regardant les deux guerriers avec des yeux profondément tristes. « Si vous aviez jonglé avec des villes et des couronnes comme je l'ai fait, vous sauriez que s'emparer d'un trône peut être plus facile que de le conserver. Notre soudaine apparition avec la tête du dieu-oiseau, ton combat avec Ska, tout cela a ébahi les gens. Quant au reste… j'ai tenu audience au palais, comme vous avez vu, même si vous n'avez rien compris à toutes ces palabres. Mais les gens qui venaient en troupeaux, courbés devant moi, m'ont assuré de leur fidélité inébranlable ! Ha ! Je leur ai pardonné gracieusement à tous, mais je ne suis pas folle. Dès qu'ils prendront le temps de réfléchir, ils se mettront à grogner de nouveau. Gothan se cache quelque part dans l'ombre, complotant contre nous, vous pouvez en être sûrs. Cette ville est criblée de couloirs secrets et de passages souterrains, connus des seuls prêtres. Même moi qui ai emprunté certains d'entre eux lorsque j'étais le jouet de Gothan, je ne sais pas où chercher les portes secrètes ! Gothan me les faisait toujours franchir les yeux bandés ! « Pour le moment, je pense avoir l'avantage. Les gens vous regardent avec plus de crainte qu'ils ne me regardent. Ils croient que vos cuirasses et vos casques font partie

intégrante de vos corps et que vous êtes invulnérables. N'avez-vous pas remarqué avec quelle timidité ils touchaient vos cuirasses, alors que nous traversions la foule ? N'avez-vous pas vu l'étonnement qui se lisait sur leurs visages comme ils en sentaient les mailles d'acier ? » « Bien qu'ils forment un peuple très sage par certains aspects, ils sont tout à fait stupides par d'autres ! » Dit Turlogh. « Qui sont-ils et d'où viennent-ils ? »

« Leur origine est tellement ancienne, » répondit Brunhild, « que même leurs plus vieilles légendes n'en font aucune mention. Il y a des siècles, ils faisaient partie d'un grand empire qui s'étendait sur les nombreuses îles que compte cette mer. Mais certaines de ces îles s'enfoncèrent dans les eaux et disparurent avec leurs villes et leurs habitants. Puis les sauvages à peau rouge les attaquèrent et s'emparèrent de leurs îles, l'une après l'autre. Finalement, seule cette île demeura inconquise. Les gens s'amollirent et oublièrent beaucoup des arts anciens. Par manque de ports où relâcher, les galères pourrirent le long des quais, qui eux-mêmes tombèrent en ruines. De mémoire d'homme, aucun enfant de Bal-Sagoth n'a fait voile vers les mers. À intervalles irréguliers, le peuple rouge effectue un raid sur l'île des Dieux, franchissant les mers à bord de leurs longues pirogues de guerre ornées des crânes grimaçants à leurs proues. Les îles habitées par ces hommes rouges qui, des siècles durant, ont massacré les gens vivant ici, se trouvent à portée des Vikings, habitués à de longs voyages en mer, mais elles se situent très loin, de l'autre côté du bord de la mer ! Nous les avons toujours repoussés. Ils ne peuvent franchir nos remparts, mais ils s'obstinent à venir. La crainte de leurs raids plane toujours sur l'île.

« Mais ce n'est pas eux que je redoute ! C'est Gothan, qui, en ce moment même, se glisse comme un serpent répugnant à travers ses tunnels sombres ou complote de noires abominations dans l'une de ses chambres secrètes. Dans les cavernes situées au sein des collines vers lesquelles conduisent ses tunnels, il pratique une magie redoutable et impie. Ses sujets sont des bêtes… serpents, araignées et grands singes… des hommes aussi ; des prisonniers rouges et des malheureux de sa propre race. Au cœur de ces cavernes lugubres, il transforme des hommes en animaux et d'animaux il fait des demi-hommes, mêlant l'humain au bestial en une horrible création. Personne n'oserait deviner quelles horreurs ont été engendrées dans les ténèbres, ni quels êtres effroyables et blasphématoires sont nés durant les siècles où Gothan a façonné ses abominations. Car il est différent des autres hommes : il a découvert le secret de la vie éternelle ! Il a également doté d'une vie abjecte une créature que lui-même redoute, la Chose innommable, forme caquetante et terrible, qu'il garde enchaînée dans la caverne la plus éloignée, où aucun être humain, à part lui, n'est jamais entré. Il la libérerait pour la lancer sur moi s'il l'osait…

« Mais il se fait tard et j'ai sommeil. Je vais dormir dans la pièce contiguë à celle-ci ; elle n'a pas d'autre ouverture que cette porte. Je ne garderai même pas auprès de moi une jeune esclave, car je n'ai guère confiance en tous ces gens. Vous resterez ici. Bien que la porte extérieure soit verrouillée, l'un de vous deux ferait mieux de monter la garde pendant que l'autre dormira. Zomar et ses hommes patrouillent dans les couloirs à l'extérieur, mais je me sentirai plus en sécurité avec deux hommes de mon propre sang, placés entre moi et le reste de la cité. »

Elle se leva et, adressant à Turlogh un regard étrangement languissant, entra dans la chambre et referma la porte derrière elle.

Athelstane s'étira et bâilla. « Eh bien, Turlogh, » fit-il avec indolence, « la fortune des hommes est aussi changeante que la mer. La nuit dernière,

j'étais le combattant d'élite d'une bande de maraudeurs et toi un captif. À l'aube de ce jour, nous étions deux proscrits, nous sautant à la gorge l'un de l'autre. À présent, nous sommes frères d'armes et hommes de confiance d'une reine. Et toi, je pense que tu es destiné à devenir roi. »

« Comment cela ? »

« Allons, tu n'as pas remarqué la façon langoureuse dont la fille des Orkneys te regarde ? Ma foi, il y a plus que de l'amitié dans ses regards qui se posent sur tes mèches noires et ton visage bruni ! Je vais te dire une chose… »

« Suffit ! » La voix de Turlogh se fit dure, comme si une vieille blessure le taquinait. « Les femmes au pouvoir sont des loups aux crocs blancs. C'est la rancune d'une femme qui… » Il s'interrompit.

« Allons, allons, » répliqua Athelstane sur un ton conciliant. « Il y a plus de femmes de valeur que de mauvaises. Je sais… ce sont les intrigues d'une femme qui ont fait de toi un proscrit. Eh bien, nous allons faire de bons camarades. Je suis un hors-la-loi moi aussi. Si je me montrais dans le Wessex, je regarderais bientôt le pays du haut d'une branche d'un gros chêne. »

« Quel motif a bien pu te pousser à frayer avec les Vikings ? Les Saxons avaient perdu l'habitude de la mer depuis si longtemps que le Roi Alfred fut obligé d'engager des pirates venus de Frise, pour construire et équiper sa flotte alors qu'il combattait les Danois. »

Athelstane haussa ses puissantes épaules et se mit à aiguiser sa dague.

« J'ai toujours été ardemment attiré par la mer, déjà lorsque j'étais un enfant à la tête dure dans le Wessex. Je n'étais qu'un adolescent lorsque j'ai tué un jeune comte et fui la vengeance de son peuple. J'ai trouvé refuge dans les Orkneys et la façon de vivre des Vikings était plus de mon goût que celle de mon propre peuple. Mais je suis revenu pour me battre aux côtés de Canute. Lorsque l'Angleterre fut soumise à sa domination, il me confia le commandement de sa maison. Ce qui rendit les Danois jaloux. Car cet honneur était donné à un Saxon qui s'était battu avec eux et les Saxons se souvinrent que j'avais quitté autrefois le Wessex en disgrâce. Ils murmurèrent que j'étais excessivement favorisé par les conquérants. Bref, une nuit, au cours d'une fête, un *thane* saxon et un noble danois me lancèrent des paroles désobligeantes. Je perdis la tête et les tuai tous les deux.

« Ainsi l'Angleterre… m'était… de nouveau… interdite. Et… je retournai… une nouvelle… fois… auprès des Vikings… »

Le débit de paroles d'Athelstane se ralentit puis cessa brusquement. Ses mains glissèrent mollement de ses genoux, la pierre à aiguiser et la dague tombèrent à terre. Sa tête s'affaissa sur sa large poitrine et ses yeux se fermèrent.

« Il a bu trop de vin, » murmura Turlogh. « Mais laissons-le dormir, je monterai la garde. »

Cependant, alors même qu'il parlait, le Gaël se rendit compte qu'une étrange lassitude s'emparait de lui. Il avait le dos calé contre son vaste fauteuil. Ses paupières étaient lourdes et le sommeil se glissait dans son esprit, malgré lui. Comme il reposait ainsi, une étrange vision de cauchemar se présenta à lui. L'une des lourdes tentures sur le mur opposé à la porte remua soudain ; de derrière elle, surgit une horrible forme qui s'avança à travers la pièce, se traînant et bavant. Turlogh observait cela avec indifférence, certain qu'il était en train de rêver, tout en s'interrogeant sur l'étrangeté de ce rêve. La créature avait une apparence

grotesque. On aurait dit un homme au corps noueux et bossu, mais son visage était celui d'une bête. L'être découvrit ses crocs jaunis comme il se glissait lourdement vers lui. En dessous de sourcils épais, de petits yeux rouges brillaient d'une lueur démoniaque. Cependant, il y avait quelque chose d'humain dans son apparence. Ce n'était ni un singe, ni un homme, mais une créature contre-nature, résultat d'un horrible mélange des deux !

À présent, l'apparition obscène s'était arrêtée devant lui. Comme les doigts noueux se refermaient sur sa gorge, Turlogh fut soudainement et effroyablement conscient que ce n'était pas un rêve, mais une diabolique réalité. Dans un sursaut désespéré, il brisa les chaînes invisibles qui le retenaient prisonnier et s'arracha à son fauteuil. Les doigts menaçants manquèrent sa gorge. Mais, aussi rapide qu'il ait été, il ne put éviter le mouvement rapide de ces bras velus. L'instant d'après, il roulait à terre, pris dans l'étau mortel du monstre, dont les muscles faisaient l'effet d'un acier souple.

Ce terrible combat se déroulait dans le silence, seulement interrompu par le sifflement de leurs deux respirations sifflantes. L'avant-bras gauche de Turlogh était enfoncé sous le menton du singe, tenant les crocs terrifiants à l'écart de sa gorge, autour de laquelle les doigts du monstre s'étaient refermés. Athelstane dormait toujours sur sa chaise, la tête inclinée en avant. Turlogh essaya de l'appeler. Mais les mains qui l'étranglaient empêchaient toute parole et étaient rapidement en train de lui enlever la vie. La pièce envahie par un brouillard rouge tangua devant ses yeux exorbités. Sa main droite, fermée et formant un maillet de fer, frappait désespérément l'horrible visage, pressé contre le sien. Les dents, semblables aux crocs d'un animal, se cassaient sous les coups. Le sang jaillissait, mais les yeux rouges le regardaient toujours fixement et les doigts crochus s'enfonçaient de plus en plus profondément, jusqu'à ce qu'un tintement dans les oreilles de Turlogh sonnât le glas du départ de son âme.

Alors même qu'il sombrait dans une semi-inconscience, sa main en tombant heurta quelque chose que son cerveau engourdi reconnut ! C'était la dague qu'Athelstane avait laissée tomber à terre. En aveugle, dans un geste de moribond, Turlogh frappa et sentit les doigts relâcher brusquement leur prise. Sentant revenir force et vie en lui, il se redressa et se tourna d'un bond, maintenant son adversaire sous lui. À travers le brouillard rouge qui se dissipait lentement, Turlogh Dubh voyait l'homme-singe, à présent couvert de sang, se tordre sous lui. Il enfonça sa dague jusqu'à la garde, une nouvelle fois, jusqu'à ce qu'une horreur muette s'inscrive pour toujours sur les yeux fixes et écarquillés.

Le Gaël se leva en chancelant, pris de vertige et haletant, tremblant de tous ses membres. Il aspira de grandes gorgées d'air et son étourdissement se dissipa lentement. Du sang coulait abondamment des blessures à sa gorge. Il remarqua avec stupéfaction que le Saxon dormait toujours. Brusquement, il commença à ressentir de nouveau le flux insidieux d'un accablement et d'une lassitude extraordinaires, qui déjà auparavant l'avaient rendu sans défense. Ramassant sa hache, il chassa cette sensation avec difficulté et s'avança vers le rideau d'où avait surgi l'homme-singe. Telle une vague invisible, une puissance subtile émanait de ces tentures et arrivait jusqu'à lui. C'est avec des membres pesants et raides qu'il traversa difficilement la pièce. Maintenant, il se tenait devant la tenture et sentait le pouvoir d'une volonté maléfique, terrifiante, s'exercer sur le sien. Elle menaçait son âme même, cherchant à l'asservir totalement, corps et esprit.

Par deux fois il leva la main et par deux fois elle retomba mollement à son côté. Alors, pour la troisième fois, il fournit un puissant effort et arracha les tentures du mur. Pendant une fugitive seconde, il aperçut une silhouette bizarre, à demi-nue, enveloppée dans un manteau de plumes de perroquet, portant une coiffure de plumes ondoyantes. Puis, comme il sentait pleinement l'assaut hypnotique de ces yeux flamboyants, il ferma les siens et frappa en aveugle. Il sentit sa hache s'enfoncer profondément, ouvrit les yeux et regarda la forme silencieuse gisant à ses pieds, la tête fracassée, baignant dans une mare écarlate qui s'élargissait rapidement.

À cet instant, Athelstane se dressa brusquement d'un bond, les yeux flamboyants et troublés, son épée tirée. « Que… ? » balbutia-t-il, l'air hagard. « Turlogh, que s'est-il passé, au nom de Thor ? Mais c'est un prêtre qui gît à tes pieds, et quel est cet autre cadavre, par le sang de Thor ? »

« L'un des démons de cette cité impure, » répondit Turlogh, libérant sa hache d'une torsion. « Je pense que Gothan a échoué une nouvelle fois. Celui-ci se cachait derrière les tentures et nous ensorcelait à notre insu. Il nous jetait un charme pour nous faire dormir… »

« Ma foi, oui, j'ai dormi, » dit le Saxon en hochant de la tête, déconcerté. « Mais comment sont-ils arrivés ici ? »

« Il doit y avoir une porte secrète derrière ces tentures, bien que je n'arrive pas à la trouver… »

« Écoute ! » De la chambre où dormait la reine parvint le bruit d'une lutte. Mais les sons extrêmement étouffés suggéraient d'effroyables hypothèses.

« Brunhild ! » cria Turlogh. Un étrange gargouillis lui répondit. Il se précipita sur la porte. Elle était verrouillée. Comme il levait sa hache pour la briser, Athelstane le repoussa sur le côté et se jeta de tout son poids contre elle. Les panneaux craquèrent. À travers ce qu'il en restait, Athelstane plongea à l'intérieur de la pièce. Un rugissement s'échappa de ses lèvres. Par-dessus l'épaule du Saxon, Turlogh aperçut une vision de délire. Brunhild, reine de Bal-Sagoth, se tordait vainement dans les airs, tenue par une forme sombre de cauchemar. Puis, comme la grande silhouette ténébreuse se tournait vers eux, des yeux brillèrent d'une froide lueur. Turlogh vit que c'était une créature vivante. Elle se tenait debout comme un être humain, sur deux jambes grosses comme des troncs d'arbre, mais ses contours et son visage n'étaient pas ceux d'un homme, ou d'une bête, ni même d'un démon. Turlogh sentit alors qu'il avait devant lui l'horreur que même Gothan avait hésité à lâcher sur ses adversaires : l'archi-démon que le prêtre démoniaque avait créé dans ses cavernes secrètes de l'horreur ! Quelle horrible connaissance avait été nécessaire, quelle hideuse alliance de créatures humaines et animales avec des êtres innommables, venus des espaces du Dehors emplis de ténèbres ?

Maintenue comme un bébé dans les bras du monstre, Brunhild se débattait, ses yeux étincelant d'horreur. Comme la Créature ôtait une main difforme de la gorge blanche de Brunhild pour se défendre, un hurlement de terreur, à fendre l'âme, s'échappa des lèvres blêmes de la jeune femme. Athelstane, entré le premier dans la chambre, précédait le Gaël. La forme sombre dominait le géant blond, le rapetissant et le recouvrant de son ombre. Mais Athelstane, tenant à deux mains la garde de son épée, porta une botte féroce vers le haut. La grande épée s'enfonça de plus de la moitié dans le corps noir et en ressortit écarlate, tandis que le monstre reculait en chancelant. Un véritable pandémonium infernal éclata. Les échos de cette horrible clameur se répercutèrent à travers le palais en tonnant,

assourdissant ceux qui l'entendaient. Turlogh s'élança, sa hache brandie, alors que le démon laissait tomber à terre la jeune femme et traversait la pièce en chancelant, fuyant et disparaissant dans une ouverture sombre qui béait à présent dans le mur. Athelstane, ivre de bataille, se lança à sa poursuite.

Turlogh s'apprêtait à le suivre, mais Brunhild, se redressant en chancelant, lança ses bras blancs autour de lui, le retenant par une étreinte qu'il pouvait difficilement briser. « Non ! » s'écria-t-elle, ses yeux flambant de terreur, « ne le suis pas dans ce couloir hideux ! Il conduit à l'Enfer lui-même ! Le Saxon ne reviendra jamais ! Ne partage pas son sort ! »

« Lâche-moi, femme ! » gronda Turlogh avec fureur, s'efforçant de se libérer de son étreinte sans lui faire de mal. « Mon camarade se bat peut-être en ce moment même pour sa vie ! »

« Attends que j'appelle la garde ! » cria-t-elle. Mais Turlogh la rejeta au loin et, comme il s'élançait à travers l'entrée secrète, Brunhild frappa sur le gong de jade, jusqu'à ce que le palais en renvoie les échos. Des coups retentirent bruyamment sur la porte, depuis le couloir, et la voix de Zomar lança : « Ô reine, es-tu menacée de quelque péril ? Devons-nous enfoncer la porte ? »

« Dépêchez-vous ! » cria-t-elle, comme elle se ruait sur la porte extérieure et l'ouvrait violemment.

Turlogh, s'élançant témérairement dans le couloir, courut dans les ténèbres pendant quelques instants, entendant devant lui le beuglement torturé du monstre blessé et les cris féroces du Viking lancé à sa poursuite. Puis ce vacarme décrût au loin comme il s'engouffrait dans un passage étroit, faiblement éclairé par des torches plantées dans des niches. La face contre terre, gisait un homme à la peau brune, vêtu de plumes multicolores, le crâne éclaté comme une coquille d'œuf.

Pendant combien de temps Turlogh O'Brien suivit-il les vertigineuses sinuosités du couloir peuplé de ténèbres, il ne le sut jamais ! D'autres passages plus étroits bifurquaient de chaque côté, mais il se maintenait dans le couloir principal. À la fin, il passa sous une entrée de porte voûtée et déboucha sur une salle étrangement vaste.

De puissantes colonnes sombres soutenaient un plafond plongé dans les ténèbres, tellement haut qu'il ressemblait à une nuée méditative, arquée contre un ciel de minuit. Turlogh vit qu'il se trouvait dans un temple. Derrière un autel de pierre sombre, souillé de sang, s'élevait une forme puissante, sinistre et répugnante. Le dieu Gol-goroth ! Assurément, ce ne pouvait être que lui. Mais Turlogh n'accorda qu'un bref regard à la forme colossale qui rêvait dans les ténèbres. Devant lui, il y avait un étrange tableau. Athelstane s'appuyait sur sa grande épée et contemplait les deux formes qui gisaient à ses pieds, baignant dans une mare sanglante. Quelle qu'ait été la magie impure qui avait donné la vie à la Créature Sombre, il avait suffi d'un seul coup de bon acier anglais pour la précipiter à nouveau vers les limbes d'où elle était venue. Le monstre gisait à terre, écrasant à moitié sa dernière victime… un homme décharné à la barbe blanche, dont les yeux étaient foncièrement mauvais, même dans la mort.

« Gothan ! » lança le Gaël surpris.

« Oui, le prêtre… j'ai couru sur les talons de ce troll ou de quoi que ce fût, pendant toute la durée de ce couloir, mais malgré sa taille il fuyait à la vitesse d'un daim. À un moment, quelqu'un, vêtu d'un manteau de plumes, a essayé d'arrêter sa course. Il lui a fracassé le crâne sans même s'arrêter ! À la fin, nous sommes arrivés dans ce temple. J'arrivais tout de suite après

le monstre, mon épée brandie, prêt à lui infliger une blessure mortelle. Mais, par le sang de Thor, quand il aperçut le vieillard devant l'autel, il lança un effroyable hurlement et le mit en pièces. Puis il mourut, tout cela en un instant, avant que je puisse le rejoindre et frapper. »

Turlogh contemplait l'énorme créature informe. En la regardant ainsi, il était incapable de se représenter ou même de deviner sa nature. Il n'avait qu'une simple impression chaotique de dimensions énormes et de méchanceté inhumaine. À présent, l'être gisait, telle une ombre immense, éclaboussant le sol marbré. Assurément de noires ailes volant dans des gouffres que n'éclaire aucune lune avaient présidé à sa naissance, et les âmes terrifiantes de démons innommables avaient nourri son essence profonde.

À cet instant, Brunhild surgit du sombre couloir, suivie de Zomar et de ses gardes. Sortant d'autres couloirs et de réduits secrets, apparurent d'autres personnages, en silence… guerriers et prêtres en manteaux de plumes… jusqu'à ce qu'une grande foule se trouvât rassemblée dans le Temple des Ténèbres.

Un cri farouche jaillit des lèvres de la reine comme elle voyait ce qui s'était passé. Ses yeux eurent une terrible lueur et elle fut saisie d'une étrange folie.

« Enfin ! » cria-t-elle, frappant du pied le cadavre de son ennemi mortel. « Enfin, je suis réellement la maîtresse de Bal-Sagoth ! Les secrets des couloirs cachés sont miens à présent, et la barbe du vieux Gothan baigne dans son propre sang ! »

Elle leva les bras en un geste de triomphe terrible et courut vers la sinistre idole, lançant des insultes triomphantes, telle une démente. À cet instant, le temple trembla ! La statue colossale se pencha en avant, puis s'effondra, comme s'écroule une grande tour. Turlogh poussa un cri et bondit en avant. Mais, à cet instant précis, dans un fracas tonitruant, comme si un monde explosait, le dieu Gol-goroth s'écrasa sur la femme condamnée qui demeurait figée sur place. La puissante statue se brisa en mille grands fragments, enlevant pour toujours à la vue des hommes Brunhild, fille de Rane, fils de Thorfin, reine de Bal-Sagoth. De dessous les ruines, suintait un large ruisseau écarlate.

Prêtres et guerriers restaient figés sur place, rendus sourds par le fracas de cette chute, abasourdis par l'étrange catastrophe. Une main de glace étreignit la colonne vertébrale de Turlogh. Cette masse prodigieuse avait-elle été renversée par la main d'un mort ? Comme elle s'effondrait en avant, le Gaël avait eu l'impression que les traits inhumains avaient ressemblé, un bref instant, à ceux du défunt Gothan ! Alors, comme tous demeuraient sans voix, l'acolyte Gelka vit et saisit l'opportunité qui s'offrait à lui.

« Gol-goroth a parlé ! » cria-t-il. « Il a écrasé la fausse déesse ! Elle n'était qu'une simple mortelle pervertie ! Et les étrangers sont mortels, eux aussi ! Voyez… il saigne ! »

Le doigt du prêtre montrait le sang séché sur la gorge de Turlogh et un féroce rugissement monta de la foule. Étourdis et déconcertés par la rapidité et l'importance des derniers événements, ils ressemblaient à des loups, rendus fous furieux, prêts à noyer doutes et peurs dans une terrible effusion de sang ! Gelka bondit vers Turlogh, brandissant une hachette brillante. Un couteau tenu par l'un de ses satellites s'enfonça dans le dos de Zomar. Turlogh n'avait pas compris la signification du cri, mais il réalisa que l'air était surtendu et qu'un danger les menaçait, Athelstane et lui-

même. Il accueillit Gelka qui bondissait vers lui par un coup qui sépara en deux les plumes ondoyantes et le crâne qui se trouvait en-dessous. Puis une demi-douzaine de lances se brisèrent sur son bouclier et l'assaut furieux de plusieurs guerriers le projeta contre un énorme pilier. À ce moment, Athelstane, lent de pensée, qui était demeuré bouche bée durant la seconde infime qu'avait duré cette passe d'armes, explosa, pris d'une fureur redoutable. Avec un rugissement assourdissant, il balança sa puissante épée, lui faisant décrire un large demi-cercle. La lame en sifflant fit voler en l'air une tête, trancha en deux un torse et se ficha solidement dans une colonne vertébrale. Les trois corps s'effondrèrent les uns sur les autres et, même au sein de ce combat démentiel, des hommes saluèrent par des cris le prodige de ce coup unique !

Mais, semblable à un flot furieux, brun et aveugle, le peuple de Bal-Sagoth, devenu fou, se jetait sur ses adversaires. Les gardes de la reine morte, pris au piège de la cohue, moururent en un instant, sans même avoir eu l'occasion de se battre. Mais abattre les deux guerriers blancs n'était pas une tâche aussi facile. Dos à dos, ils taillaient en pièces et frappaient. L'épée d'Athelstane était un coup de foudre mortel, la hache de Turlogh un éclair. Entourés de près par une marée humaine de visages bruns grondant et d'acier étincelant, ils s'ouvraient lentement un chemin vers une porte de sortie. La densité même des attaquants gênait les guerriers de Bal-Sagoth, car ils n'avaient pas l'espace suffisant pour diriger leurs coups, alors que les armes des hommes venus de la mer maintenaient un anneau sanglant, nettement tracé devant eux.

Entassant un lugubre alignement de cadavres au fur et à mesure de leur avance, les deux camarades se taillaient lentement un passage à travers la foule déchaînée. Le Temple des Ombres, témoin de tant d'exactions sanguinaires, était inondé de sang, répandu comme un rouge sacrifice à ses dieux anéantis. Les lourdes armes des guerriers blancs produisaient un horrible carnage parmi leurs adversaires nus, aux membres moins résistants, tandis que leurs armures protégeaient leurs propres vies. Mais leurs bras, leurs jambes et leurs visages étaient blessés et tailladés par le fer qui s'abattait de tous côtés et il semblait que le seul nombre de leurs adversaires allait avoir raison d'eux, avant qu'ils aient pu atteindre une porte.

Cependant, ils y parvinrent et livrèrent un combat acharné jusqu'à ce que les guerriers bruns, dès lors incapables de les attaquer de tous côtés, reculent momentanément, laissant un amoncellement de corps déchiquetés et sanglants devant le seuil. À cet instant, les deux hommes s'élancèrent vers le couloir et, saisissant les deux battants d'airain, les claquèrent au nez même des guerriers qui bondissaient en hurlant pour les empêcher de se refermer. Athelstane, bandant ses jambes robustes, tint bon contre leurs efforts associés, jusqu'à ce que Turlogh ait eu le temps de trouver et de pousser le verrou.

« Par Thor ! » haleta le Saxon, secouant de son visage le sang qui le recouvrait, en une rouge averse. « Le jeu est serré ! Que faisons-nous à présent, Turlogh ? »

« Le couloir, vite ! » lança sèchement le Gaël, « avant qu'ils n'arrivent sur nous par ce passage et nous prennent au piège comme des rats devant cette porte. Par Satan, la ville toute entière doit être réveillée ! Écoute cette clameur ! »

À la vérité, comme ils s'élançaient dans le couloir obscur, ils avaient l'impression que tout Bal-Sagoth avait explosé, en proie à la rébellion et à

la guerre civile. De tous côtés parvenaient le cliquetis des armes, les cris des hommes et les hurlements des femmes, dominés par un redoutable hurlement. Une lueur blafarde apparut au bout du couloir. Alors même que Turlogh, en tête, contournait un coude du souterrain, arrivant sur une cour à l'air libre, une forme indistincte bondit vers lui. Une lourde massue s'abattit avec une force inattendue sur son bouclier, manquant le faire tomber. Mais, tout en chancelant, il porta un revers et la pointe supérieure de sa hache s'enfonça sous le cœur de l'attaquant qui tomba à ses pieds. Dans la lumière éclatante qui illuminait toute la scène, Turlogh vit que sa victime différait des guerriers bruns qu'il avait affrontés jusque-là. L'homme était nu, puissamment musclé, et sa peau était d'un rouge cuivré plutôt que brune. La mâchoire saillante, comme celle d'un animal, le front bas et oblique n'exprimaient absolument pas l'intelligence et le raffinement du peuple brun. Ces traits indiquaient au contraire une férocité bestiale. Une lourde massue de guerre, grossièrement taillée, gisait par terre, à côté de lui.

« Par Thor ! » s'exclama Athelstane, « la ville brûle ! »

Turlogh leva les yeux. Ils se trouvaient au milieu d'une sorte de cour élevée, de laquelle de larges marches descendaient vers les rues. Depuis cette position avantageuse, ils avaient une vision totale de la fin terrifiante de Bal-Sagoth. Des flammes jaillissaient avec fureur, montant de plus en plus haut, occultant la clarté lunaire. Dans la lueur rouge, des silhouettes très petites de pygmées couraient, allaient et venaient en tous sens, tombant et mourant comme des pantins, dansant sur un air de musique joué par les Dieux Noirs. Des hurlements de mort et des cris exprimant un horrible triomphe s'élevaient au-dessus du grondement des flammes et du craquement des murs qui s'effondraient. La cité était envahie par des démons nus à la peau cuivrée qui brûlaient, violaient et massacraient dans un même carnaval sanglant et insensé.

Les hommes rouges des îles ! Par milliers, ils avaient envahi l'île des Dieux au cours de la nuit, et les deux camarades ne surent jamais s'ils avaient réussi à franchir les remparts de la ville par ruse ou bien par trahison, guidés par l'un des habitants de Bal-Sagoth. Mais à présent ils se livraient au carnage à travers les rues jonchées de cadavres, assouvissant leur soif sanguinaire dans l'holocauste et le massacre généralisés. Mais les formes mutilées qui gisaient dans les rues inondées par des ruisseaux écarlates n'étaient pas toutes de peau brune, car les habitants de la ville condamnée se battaient avec un courage désespéré. Cependant, surpassés en nombre et attaqués par surprise, ils étaient perdus et leur courage était vain. Les hommes rouges ressemblaient à des tigres assoiffés de sang.

« Holà, Turlogh ! » s'écria Athelstane, la barbe hérissée et les yeux en feu, comme la folie du spectacle allumait une passion similaire dans son âme farouche. « Mais c'est la fin du monde ! Élançons-nous au plus fort de ce carnage et rassasions nos lames avant de mourir ! Qui devons-nous affronter… les rouges ou les bruns ? »

« Tout doux ! » claqua le Gaël. « L'un ou l'autre des deux peuples nous trancherait la gorge. Nous allons nous tailler un chemin jusqu'aux portes de la ville, et que le Diable les emporte tous ! Nous ne comptons pas d'amis ici. Par-là, descendons ces escaliers ! J'aperçois la voûte d'une porte au-delà des toits, dans cette direction ! »

Les deux camarades s'élancèrent au bas de l'escalier, gagnèrent la rue étroite en contrebas et coururent rapidement dans la direction indiquée par Turlogh. Autour d'eux, les rues disparaissaient sous la rouge

inondation provoquée par le carnage. Une épaisse fumée recouvrait toute la ville à présent, et, dans l'obscurité, des groupes chaotiques s'engloutissaient, se tordaient et s'éparpillaient, jonchant les dalles brisées de formes ensanglantées. On aurait dit un cauchemar, au sein duquel des formes démoniaques bondissaient et cabriolaient, apparaissant brusquement dans la brume rougeoyante et disparaissant tout aussi soudainement. Les flammes de chaque côté des rues rivalisaient d'ardeur, enflammant les chevelures des guerriers comme ils couraient. Les toits s'effondraient dans un bruit de tonnerre terrifiant et les murs s'écroulaient, amenant une mort rapide. Des hommes frappaient aveuglément, surgissant de la fumée, les hommes de la mer les abattaient, et ils ne surent jamais si leurs peaux étaient brunes ou rouges.

À présent, une nouvelle note d'horreur surgissait de ce cataclysme terrifiant. Aveuglés par la fumée, déconcertés par les rues sinueuses, les hommes rouges étaient pris à leur propre piège. Le feu est impartial ; il brûle l'incendiaire aussi bien que la victime désignée. Un mur qui s'écroule est aveugle. Les hommes rouges abandonnaient leurs proies et couraient en hurlant comme des bêtes, montant et descendant les rues, cherchant en vain une issue. Beaucoup, constatant que c'était inutile, se jetaient à nouveau dans un dernier et irraisonné assaut démentiel, de même qu'un tigre aveuglé fait volte-face et fait de ses derniers instants un sanglant carnage, un massacre écarlate.

Turlogh, avec un sens de l'orientation infaillible qui vient aux hommes qui vivent la vie d'un loup, courait vers l'endroit où il savait trouver une porte extérieure. Cependant, dans les détours des rues et au milieu des écrans de fumée, le doute l'assaillait. Devant lui, sortant de l'obscurité engendrée par la fournaise, un horrible cri s'éleva. Une jeune fille nue apparut, avançant en titubant, aveuglément, et s'écroula aux pieds de Turlogh, le sang jaillissant de ses seins mutilés. Un démon hurlant et couvert de sang, surgissant sur ses talons, renversa sa tête en arrière d'un geste brutal et lui trancha la gorge, une fraction de seconde avant que la hache de Turlogh sépare sa tête de ses épaules et la fasse voler dans les airs, grimaçante. À cette seconde, un vent subit chassa les colonnes de fumée et les deux amis virent le grand portail ouvert devant eux, grouillant de guerriers rouges. Un cri farouche, une charge destructrice, un fol instant de férocité volcanique, les alentours de la porte jonchés de cadavres, et ils la franchissaient, dévalant au bas des pentes, se dirigeant vers la forêt éloignée et la plage au-delà. Devant eux, le ciel rougissait, annonçant l'aube ; derrière eux, montait le tumulte terrifiant de la cité condamnée.

Comme un gibier pourchassé, ils fuyaient, cherchant, de temps à autre, un abri momentané parmi les nombreux bosquets, pour éviter les groupes de sauvages qui s'élançaient en courant vers la ville. L'île en semblait recouverte ; les tribus de toutes les îles situées à des centaines de miles à la ronde devaient s'être lancées dans ce raid d'une telle envergure. Finalement, les deux hommes atteignirent la lisière de la forêt et poussèrent un soupir de soulagement en arrivant sur la plage. Ils constatèrent qu'elle était déserte, à l'exception d'un grand nombre de longues pirogues de guerre, ornées de crânes.

Athelstane s'assit et reprit son souffle. « Par le sang de Thor ! Et maintenant ? Que pouvons-nous faire, sinon nous cacher dans ces bois jusqu'à ce que ces démons rouges nous en délogent ? »

« Aide-moi à mettre à l'eau cette embarcation, » l'interrompit Turlogh. « Nous allons tenter notre chance sur l'océan… »

« Ho ! » Athelstane bondit sur ses pieds, tendant le bras vers la mer. « Par le sang de Thor, un navire ! »

Le soleil montait juste à l'horizon, aussi brillant qu'une pièce d'or. Illuminé par le soleil, voguait sur la mer un grand vaisseau à la poupe haute. Les deux hommes s'élancèrent vers le canot le plus proche, le poussèrent dans l'eau et pagayèrent comme des fous, criant et agitant leurs pagaies pour attirer l'attention de l'équipage. Des muscles puissants faisaient avancer la longue et fine embarcation à une vitesse incroyable. En un rien de temps, ils avaient rejoint le navire et s'étaient rangés contre son flanc. Des hommes à la peau basanée, portant des armures, les regardaient depuis le bastingage.

« Des Espagnols, » murmura Athelstane. « S'ils me reconnaissent, je ferais mieux de rester sur l'île ! »

Mais il grimpa sans hésitation le long de la corde, et les deux aventuriers firent face à l'homme élancé, au visage sombre, dont l'armure était celle d'un chevalier des Asturies. Il leur parla en espagnol, Turlogh lui répondit ; car le Gaël, comme beaucoup d'hommes de sa race, était naturellement doué pour les langues. Il avait beaucoup voyagé et parlait de nombreuses langues. En quelques mots, le Dalcassien raconta leur histoire et donna l'explication des longues colonnes de fumée qui s'élevaient à présent du centre de l'île, montant dans l'air matinal en volutes épaisses.

« Dis-lui qu'il y a une rançon de roi à prendre là-bas, » lui glissa Athelstane. « Parle-lui des portes d'argent, Turlogh. »

Mais, lorsque le Gaël lui parla de l'énorme butin qui se trouvait dans la cité condamnée, le capitaine secoua la tête.

« Messires, nous n'avons pas le temps de nous en rendre maîtres, ni d'hommes à perdre dans cette aventure. Ces démons rouges que vous me décrivez n'accepteraient pas de céder la moindre chose – bien que ces richesses soient inutiles pour eux – sans livrer une farouche bataille, et je n'en ai ni le temps, ni les moyens. Je suis Don Roderigo del Cortez, de Castille, et ce navire, le « Franciscain », fait partie d'une flotte formée pour réduire les Corsaires Mauresques. Il y a quelques jours, nous avons été séparés du reste de la flotte au cours d'un engagement en pleine mer, et la tempête nous a surpris, nous faisant beaucoup dévier de notre route. En ce moment même, nous nous efforçons de rejoindre la flotte, le plus rapidement possible… si nous parvenons à la trouver. Dans le cas contraire, nous devrons harceler l'infidèle du mieux que nous pourrons. Nous servons Dieu et le Roi, et nous ne pouvons faire escale pour une raison mineure, comme vous le suggérez. Mais vous êtes les bienvenus à bord de ce navire et nous avons besoin des combattants émérites que vous semblez être. Vous ne le regretterez pas si vous acceptez de vous joindre à nous et de vous battre pour la Chrétienté contre les Musulmans. »

En regardant le nez au dos étroit et les yeux d'un noir profond, aussi bien que le visage mince et ascétique, Turlogh devinait le fanatique, le gentilhomme pur et sans tache, le chevalier errant. Il dit à Athelstane : « Cet homme est fou, mais il y aura de fameux combats à livrer et d'étranges pays à contempler. De toute façon, nous n'avons pas le choix. »

« Un endroit en vaut bien un autre pour des hommes sans maître et des aventuriers errants, » répondit le gigantesque Saxon. « Dis-lui que nous le suivrons jusqu'en Enfer pour roussir la queue du Démon s'il y a la moindre promesse de butin. »

4
Empire.

Turlogh et Athelstane étaient accoudés au bastingage, regardant l'île des Dieux diminuer rapidement dans le lointain. De son centre s'élevait une colonne de fumée, porteuse des fantômes d'un millier de siècles, des ombres et des mystères d'un empire oublié. Athelstane jura comme seul un Saxon sait jurer.

« Une rançon de roi… et après tout ce sang versé… pas le moindre butin ! »

Turlogh secoua la tête. « Nous avons assisté à la chute d'un royaume très ancien… nous avons contemplé les derniers vestiges du plus vieil empire du monde. Nous l'avons vu disparaître dans les flammes et s'enfoncer dans le gouffre de l'oubli… nous avons vu la barbarie dresser sa tête bestiale au-dessus des ruines. Ainsi passent la gloire, la splendeur et la pourpre impériale… dévorées par les flammes rouges, recouvertes par les fumées jaunes. »

« Mais pas la moindre parcelle de butin ! » insistait le Viking.

À nouveau, Turlogh secoua la tête. « J'ai emporté avec moi la gemme la plus précieuse de l'île… un joyau pour lequel des hommes et des femmes sont morts et les rues ont été inondées de sang. »

Il sortit de son ceinturon un objet de petite taille… un symbole de jade curieusement ciselé.

« L'emblème de la royauté ! » s'exclama Athelstane.

« Oui… alors que Brunhild se battait avec moi, cherchant à m'empêcher de te suivre dans le couloir, cet objet s'est pris dans les mailles de ma cuirasse et a été arraché à la chaîne d'or qui le retenait. »

« Celui qui porte cet emblème est le roi de Bal-Sagoth, » médita le puissant Saxon. « Comme je te l'avais prédit, Turlogh, te voilà devenu roi ! »

Turlogh éclata d'un rire amer et désigna la grande colonne de fumée qui montait dans le ciel à l'horizon.

« Oui… un royaume des morts… un empire de fantômes et de fumée. Je suis Ard-Righ d'une ville-fantôme… je suis le Roi Turlogh de Bal-Sagoth et mon royaume disparaît dans le ciel matinal. En cela, il est semblable à tous les autres empires de ce monde… il est fait de rêves, d'ombres et de fumée. »

LES ENFANTS DE LA NUIT

Nous étions six, je m'en souviens parfaitement, réunis dans le cabinet de travail de Conrad bizarrement décoré, avec ses étranges reliques, objets provenant du monde entier, et ses longues rangées de livres. Ceux-ci allaient de l'édition de Mandrake Press des œuvres de Boccace jusqu'à un « Missale Romanum », à la reliure de chêne munie de fermoirs et imprimé à Venise en 1740. Clemants et le professeur Kirowan venaient de se lancer dans une discussion quelque peu orageuse portant sur l'anthropologie : Clemants soutenant la théorie d'une race alpine séparée et distincte, tandis que le professeur maintenait que cette soi-disante race était une simple branche issue de la souche aryenne originale… peut-être le résultat d'un mélange entre les races méridionales ou méditerranéennes et le peuple nordique.

« Et comment expliquez-vous, » demanda Clemants, « qu'ils aient été brachycéphales ? Les Méditerranéens avaient la tête aussi allongée que les Aryens : un mélange de ces deux peuples dolichocéphales aurait eu pour résultat un type intermédiaire à tête ronde ? »

« Des conditions particulières peuvent avoir provoqué un changement dans une race à tête allongée à l'origine, » l'interrompit Kirowan. « Boaz l'a démontré, par exemple dans le cas de ces immigrants venus en Amérique. La configuration crânienne se modifie souvent au cours d'une seule génération. Et Flinders Petrie a montré que les Lombards, en l'espace de quelques siècles, étaient devenus une race à tête ronde, alors qu'à l'origine ils avaient une tête en pointe. »

« Mais quelle est la cause de ces changements ? »

« La science ignore encore beaucoup de choses, » répondit Kirowan, « et nous ne pouvons être dogmatiques. Personne ne sait, jusqu'à présent, pour quelle raison des gens d'ascendance anglaise et irlandaise tendent à avoir une taille sortant de l'ordinaire, dans le district de Darling, en Australie… les Cornstalks, comme on les appelle… ou bien pourquoi les gens d'une telle ascendance ont généralement une mâchoire moins forte, après quelques générations en Nouvelle-Angleterre. L'univers est rempli de phénomènes inexplicables. »

« Et c'est en cela qu'il est peu intéressant, selon Machen, » dit Taverel en riant.

Conrad secoua la tête. « Je dois m'inscrire en faux avec cette affirmation. Pour moi, l'inconnu dégage une extraordinaire fascination. »

« Ce qui explique sans doute tous les ouvrages portant sur la sorcellerie et la démonologie que je vois sur vos rayonnages, » dit Ketrick, en désignant les alignements de livres.

Mais permettez-moi de vous parler de Ketrick. Nous étions tous les six de la même race… c'est-à-dire Anglais ou Américains de descendance anglaise. Par Anglais, je désigne tous les habitants naturels des îles

Britanniques. Nous représentions divers spécimens du sang anglais et celte, mais, au fond originellement identiques. Mais Ketrick… l’homme me semblait singulièrement étranger. C’était dans ses yeux que cette différence apparaissait extérieurement. Ils étaient d’une sorte d’ambre, presque jaunes, et légèrement obliques. Parfois, si l’on regardait son visage sous certains angles, ils semblaient aussi obliques que ceux d’un Chinois.

D’autres que moi avaient remarqué ce trait singulier, si inhabituel chez un homme de pure ascendance anglo-saxonne. Les mythes habituels expliquant ses yeux obliques par quelque influence prénatale avaient été débattus. Et je me souviens que le professeur Hendrik Brooler avait fait observer un jour que Ketrick possédait sans aucun doute un atavisme, représentant une résurgence du type d’un mystérieux et éloigné ancêtre de sang mongol… une sorte de résurgence très capricieuse, puisque aucun membre de sa famille ne montrait de telles traces.

Mais Ketrick appartenait à la branche galloise des Cetrics du Sussex, sa généalogie se trouve dans le « Book of Peers ». Vous pouvez y voir l’arbre généalogique de ses ancêtres, qui remonte sans interruption jusqu’à l’époque de Canute. Pas la moindre trace d’une mésalliance avec un quelconque Mongol ! Et de quelle façon celle-ci aurait-elle pu se produire au temps de la vieille Angleterre saxonne ? Car Ketrick est la forme moderne de Cedric. Bien que cette branche se soit réfugiée au pays de Galles avant l’invasion danoise, ses héritiers mâles s’étaient mariés conséquemment avec des jeunes filles de familles anglaises vivant sur les marches frontalières. Elle était donc restée la pure descendance des puissants Cetrics du Sussex… des Saxons presque purs. Quant à l’homme lui-même, ce défaut des yeux, si on peut appeler cela un défaut, était sa seule particularité, à l’exception toutefois d’un léger et occasionnel bégaiement. Il faisait preuve d’un intellect élevé et se montrait un bon compagnon, si l’on exceptait une légère distance et une indifférence plutôt sèche, masquant peut-être une nature très sensible.

Me référant à sa remarque, je dis en riant : « Conrad traque l’obscur et l’occulte, comme certains hommes recherchent l’aventure ; ses rayonnages croulent sous de délicieux cauchemars de toutes sortes. »

Notre hôte acquiesça de la tête : « Vous trouverez ici un grand nombre de plats délectables… Machen, Pœ, Blackwood, Maturin… Regardez, ici un rare festin… « Horrid Mysteries », écrits par le Marquis de Grosse… dans l’édition originale du 18e siècle. »

Taverel examinait avec soin les rangées de livres. « La littérature fantastique semble rivaliser avec les ouvrages sur la sorcellerie, le culte vaudou et la magie noire. » « C’est vrai. Les historiens et les chroniqueurs sont souvent ennuyeux, les conteurs d’histoires jamais. Je fais allusion aux maîtres, bien sûr. Un sacrifice vaudou peut être décrit d’une façon tellement stupide que l’on peut en supprimer toutes les implications surnaturelles et le rapporter comme un crime sordide. J’admets volontiers que peu d’écrivains fantastiques atteignent les sommets de l’horreur véritable… la plus grande partie de leur production est trop concrète, et revêt une apparence et des dimensions beaucoup trop terrestres. Mais dans des histoires telles que « La chute de la maison Usher » de Pœ, « Le cachet noir » de Machen et « l’Appel de Cthulhu » de Lovecraft… les trois maîtres de l’histoire d’horreur, à mon avis… le lecteur est emporté vers les royaumes sombres et autres de l’imaginaire.

« Mais regardez plutôt, » poursuivit-il, « Là, pris en sandwich entre les cauchemars de Huysmans et le « Château d’Otrante » de Walpole… les

« Unaussprechlichen Kulten » de Von Junzt… un livre qui vous tient éveillé toute une nuit ! »

« Je l'ai lu, » dit Taverel, « et je suis convaincu que l'homme était fou. Son œuvre ressemble aux divagations d'un maniaque. Pendant un temps, le livre est écrit avec une clarté surprenante, puis il se perd brusquement dans le vague, et dans des incohérences sans rime ni raison. »

Conrad secoua la tête. « N'avez-vous jamais pensé que c'est peut-être sa raison au contraire qui l'a poussé à écrire de cette façon ? Et s'il n'avait pas osé coucher sur le papier tout ce qu'il savait ? Et si ses vagues suppositions étaient de ténébreuses et mystérieuses insinuations, des clés pour un puzzle, destinées à ceux qui savent ? »

« Bah ! » Cette exclamation fut poussée par Kirowan. « Insinuez-vous que l'un de ces cultes de cauchemar, rapportés par Von Junzt, aurait survécu jusqu'à ce jour… en supposant que ceux-ci aient jamais existé, si ce n'est dans le cerveau obsédé d'un poète lunatique et d'un philosophe halluciné ? »

« Il n'est pas le seul à avoir procédé par allusions cachées », répondit Conrad. « Si vous étudiez avec soin les œuvres de certains grands poètes, vous découvrirez aisément nombre de passages à double-sens. Certains hommes ont eu accès à des secrets cosmiques dans le passé et en ont donné une indication au monde, par des mots cryptés. Vous souvenez-vous des allusions de Von Junzt, concernant une « cité perdue au milieu du désert » ? Que pensez-vous de ces vers, écrits par Flecker :

« Ne passe pas par là ! Certains hommes disent
qu'au milieu de ces déserts de pierres, rien ne
pousse
hormis une rose
mais sur ses pétales aucun ton écarlate
et son cœur n'exhale aucun parfum. »

« Certains hommes peuvent avoir accès par hasard à des choses secrètes, mais Von Junzt a recherché avec acharnement les mystères interdits. Il a été l'un des rares hommes, par exemple, à avoir pu lire le « Necronomicon » dans la traduction grecque originale. »

Taverel haussa les épaules, et le professeur Kirowan bien qu'il reniflât et tirât furieusement sur sa pipe, ne fit pas de réponse directe. Car, lui, aussi bien que Conrad, avait étudié la transcription latine de ce livre et il y avait trouvé des choses auxquelles aucun savant n'aurait pu répondre ou s'opposer raisonnablement.

« Bon, » dit-il alors, « Supposons que nous admettions l'existence antérieure de cultes consacrés à des dieux et à des entités aussi innommables et terribles que Cthulhu, Yog Sothoth, Tsathoggua, Golgoroth, et d'autres encore ! Je n'arrive pas à croire raisonnablement que des survivances de tels cultes persistent, cachés dans les endroits obscurs de notre monde, aujourd'hui encore ! »

À notre grande surprise, ce fut Clemants qui répondit. C'était un homme grand et mince, silencieux au point d'être taciturne parfois. Sa lutte farouche contre la pauvreté durant sa jeunesse avait prématurément marqué ses traits. Comme plus d'un artiste, il menait une vie littéraire double et parfaitement distincte, ses romans de cape et d'épée lui procurant des revenus généreux, et sa situation de rédacteur en chef du « Sabot Fourchu » lui permettant une totale expression artistique. Le

« Sabot Fourchu » était un magazine de poésie, dont les articles bizarres avaient souvent suscité l'intérêt scandalisé de nombre de critiques conservateurs.

« Vous souvenez-vous que Von Junzt a fait mention d'un culte consacré à un certain Bran ? », dit Clemants, bourrant le fourneau de sa pipe d'une poignée de tabac ordinaire, particulièrement infâme. « Il me semble avoir entendu un jour une discussion à ce sujet entre vous et Taverel ».

« Si je tire la conclusion de ses insinuations, » lança Kirowan d'un ton sec, « Von Junzt rangeait ce culte particulier au nombre de ceux encore existants. Absurde ! »

À nouveau, Clemants secoua la tête. « Lorsque j'étais adolescent, me frayant un chemin à travers une certaine université, j'avais pour compagnon de chambre un garçon aussi pauvre et ambitieux que moi. Si je vous disais son nom, vous seriez très étonnés. Bien qu'il soit originaire d'une très vieille famille écossaise de Galloway, il était manifestement de type non-aryen.

« Vous comprenez que ceci doit rester entre nous, bien sûr. Bref, mon compagnon de chambre parlait dans son sommeil. Un jour, je commençai à prêter l'oreille à ses propos informes, puis je les assemblai. C'est au cours de l'un de ces monologues nocturnes que j'entendis parler pour la première fois d'un culte très ancien, auquel fait allusion Von Junzt ; du roi qui gouvernait l'Empire Sombre, lequel était la renaissance d'un empire plus ancien et plus sombre encore, remontant à l'Âge de Pierre ; et de la grande caverne sans nom où se tient l'Homme Noir… la statue de Bran Mak Morn, sculptée à sa ressemblance par un maître, alors que le grand roi vivait encore, et vers laquelle tout adorateur de Bran effectue un pèlerinage une fois dans sa vie. Oui, ce culte existe aujourd'hui encore, parmi les descendants du peuple de Bran… un courant silencieux et ignoré, qui s'écoule au milieu du grand océan de Vie, attendant que l'image de pierre du grand Bran s'anime à nouveau, revienne à la vie et quitte la grande caverne pour rebâtir leur empire perdu. »

« Et qui étaient les gens peuplant cet empire ? » demanda Ketrick.

« Les Picts, » répondit Taverel. « Sans aucun doute ce peuple, connu plus tard sous le nom des Picts sauvages de Galloway, était à prédominance celte… un mélange d'éléments gaélique, gallois, aborigène et peut-être teuton. Qu'ils aient emprunté leur nom à la race plus ancienne ou prêté leur nom à cette race, c'est un point qui reste encore à déterminer ! Mais lorsque Von Junzt parle des Picts, il se réfère spécifiquement aux êtres de sang méditerranéen, petits, bruns et mangeurs d'ail, qui introduisirent la culture néolithique en Grande-Bretagne. En fait, les premiers colons de ce pays, qui donnèrent naissance aux histoires d'esprits terrestres et de gobelins. »

« Je ne peux être d'accord avec ce dernier exposé, » dit Conrad. « Ces légendes leur attribuent une laideur de traits et une sauvagerie inhumaine. Or, les Picts n'avaient rien pour provoquer une telle horreur et répulsion chez les peuples aryens. Je pense que les Méditerranéens ont été précédés par un peuple de type mongol, situé très bas dans l'échelle de l'évolution, qui donna naissance à ces légendes… »

« Tout à fait vrai, » intervint Kirowan, « mais il m'est difficile de croire qu'ils précédèrent les Picts, comme vous les appelez, en Grande-Bretagne. Nous trouvons des légendes de trolls et de nains sur tout le continent. J'incline à penser que les peuples méditerranéens, aussi bien que les peuples aryens, apportèrent ces histoires avec eux, du continent. Ces

anciens Mongols devaient avoir un aspect extrêmement inhumain ».

« Au moins, » fit Conrad, « voici un maillet de silex qu'un mineur a trouvé dans les collines du pays de Galles et qu'il m'a donné. Son origine n'a jamais été totalement expliquée. De toute évidence, il n'est pas d'une fabrication néolithique ordinaire. Voyez comme il est de proportions réduites, comparé à la majorité des outils de cette époque. On dirait presque un jouet d'enfant. Pourtant il est étonnamment lourd et peut sans aucun doute asséner un coup mortel. J'ai monté moi-même le manche sur la pierre, et vous serez surpris de savoir à quel point il m'a été difficile de le tailler, pour l'adapter exactement à la forme et à l'équilibre de cette pointe de silex. »

Nous regardions l'objet. Il était de bonne fabrication, poli légèrement à la façon des autres vestiges du néolithique que j'avais déjà vus. Pourtant, comme Conrad l'avait dit, il en était étrangement différent. Sa taille réduite était singulièrement inquiétante, car sinon il n'avait pas l'aspect d'un jouet. Il avait un pouvoir de suggestion aussi sinistre qu'une dague de sacrifice aztèque. Conrad avait confectionné le manche de chêne avec un rare talent. En le taillant de façon à l'adapter à la pointe de silex, il était parvenu à lui donner l'apparence contre-nature du maillet lui-même. Il avait même imité le travail des temps primitifs, fixant la pierre dans la fente du manche avec du cuir brut.

« Ma parole ! » Taverel fit une passe maladroite, visant un adversaire imaginaire et évitant de peu de briser en mille morceaux un précieux vase Shang. « Le maillet est totalement déséquilibré. Pour le manier correctement, je vais devoir réajuster tous mes réflexes de balance et d'équilibre. »

« Laissez-moi voir cela. » Ketrick prit l'objet et s'exerça avec lui, essayant de trouver le secret de son maniement correct. Finalement, légèrement irrité, il le brandit et porta un coup vigoureux vers un bouclier qui était suspendu au mur non loin. Je me trouvais à côté. Je vis le maillet infernal se tordre dans sa main comme un serpent vivant, et son bras eut un mouvement de torsion, déviant de sa direction première. J'entendis un cri d'avertissement alarmé… puis les ténèbres surgirent avec l'impact du maillet sur ma tête.

Lentement je reprenais conscience. J'eus d'abord une impression vague de cécité et d'ignorance totale de l'endroit où je me trouvais, ou même de qui j'étais. Puis j'eus la réalisation informulée de vivre et d'exister, sentant aussi quelque chose écraser mes côtes. Puis les brumes se dissipèrent et je repris complètement mes esprits.

Je gisais sur le dos, à moitié recouvert par des broussailles et ma tête m'élançait violemment. Mes cheveux étaient collés et maculés de sang séché, car le cuir chevelu avait été mis à nu. Mais mes yeux parcouraient mon corps et mes membres, nus à l'exception d'une peau de daim couvrant mes reins, et de sandales de même matière, et ne trouvèrent aucune autre blessure. Ce qui comprimait d'une façon si gênante mes côtes, c'était ma hache sur laquelle j'étais tombé.

Alors un caquetage répugnant parvint à mes oreilles et m'irrita, me redonnant une claire conscience. Le bruit ressemblait vaguement à un langage, mais à un langage auquel les hommes ne sont guère habitués. Cela ressemblait beaucoup au sifflement répété de grands serpents rassemblés en grand nombre.

Je regardai avec ébahissement autour de moi. Je me trouvais dans une immense et sombre forêt. La clairière était envahie par les ombres, à tel

point que, même avec la lumière du jour, elle était obscure. Oui… la forêt était obscure, froide, silencieuse, gigantesque et tout à fait terrifiante. Je regardai vers la clairière.

Je contemplais une véritable boucherie. Cinq hommes gisaient là-bas, du moins, ce qui avait été cinq hommes. À présent, comme je remarquais les horribles mutilations, mon âme saisie d'horreur se révulsa. Et autour d'eux étaient groupés les… Êtres. Ils étaient humains, en un sens, bien que je ne les considère pas comme tels. Ils étaient petits et trapus, avec des têtes rondes, beaucoup trop grosses pour leurs corps minces et osseux. Leur chevelure était ophidienne et filandreuse, leurs visages larges et carrés, avec des nez aplatis, des yeux hideusement obliques, une mince balafre en guise de bouche, et des oreilles pointues. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes, comme moi-même, mais ces peaux avaient été grossièrement préparées. Ils portaient de petits arcs et des flèches à pointes de silex, des couteaux de silex et des gourdins. Ils s'entretenaient en un langage aussi hideux qu'eux-mêmes, un langage sifflant et reptilien qui m'emplissait de dégoût et d'effroi.

Oh, comme je les haïssais, tandis que je restais allongé ainsi. Mon cerveau était embrasé par une fureur chauffée à blanc. Alors je me souvins… nous étions partis à la chasse. Nous étions six jeunes hommes du Peuple de l'Épée, et nous nous étions enfoncés profondément dans cette forêt sinistre que notre peuple évitait d'ordinaire. Fatigués par notre chasse, nous nous étions arrêtés pour nous reposer. J'avais été chargé de la première garde, car, en ces jours, aucun sommeil n'était sûr sans sentinelle. À présent, la honte et le dégoût secouaient mon être tout entier. Je m'étais endormi… j'avais trahi mes camarades. Maintenant ils gisaient là-bas, égorgés et mutilés… massacrés pendant leur sommeil par la vermine qui n'aurait jamais osé les affronter à chances égales. Moi, Aryara, j'avais trahi la confiance de mon peuple.

Oui… je me souvenais à présent. J'avais dormi et au plus beau d'un rêve de chasse, le feu et des étincelles avaient explosé dans ma tête et j'avais été précipité dans des ténèbres plus profondes encore, là où n'existe aucun rêve. Et maintenant la sentence. Ils s'étaient glissés silencieusement dans la forêt dense et m'avaient frappé, me laissant sans connaissance, ne prenant même pas la peine de s'arrêter pour me mutiler. Me croyant mort, ils s'étaient vite dépêchés vers leur horrible travail. Peut-être m'avaient-ils oublié seulement pour un temps ? Je m'étais trouvé quelque part à l'écart des autres et, quand j'avais été frappé, j'étais tombé à moitié sous des buissons. Mais ils allaient bientôt se souvenir de moi. Je ne chasserais jamais plus, je ne danserais jamais plus les danses de chasse et d'amour et de guerre, je ne reverrais jamais plus les cabanes tressées d'osier du Peuple de l'Épée.

Mais je n'avais aucune envie de m'échapper et de retourner vers mon peuple. Allais-je me présenter là-bas avec mon récit d'infamie et de disgrâce ? Allais-je entendre les insultes et les paroles méprisantes que ma tribu me lancerait, voir les jeunes filles désigner du doigt avec reproche l'adolescent qui s'était endormi et avait trahi ses camarades, les livrant aux couteaux de cette vermine ?

Les larmes me piquaient les yeux et une haine profonde montait dans mon cœur et dans mon esprit. Je ne porterais jamais l'épée qui est la marque du guerrier. Je ne triompherais jamais d'adversaires valeureux et je ne connaîtrais pas une mort glorieuse, succombant aux flèches des Picts ou aux haches du Peuple du Loup ou du Peuple de la Rivière. Je

descendrais vers la mort, frappé par une canaille nauséabonde que les Picts avaient depuis longtemps chassés, comme des rats, vers la forêt dense.

Une rage folle se saisit de moi et sécha mes pleurs, faisant place à une flambée de colère démentielle. Si de tels reptiles devaient être les auteurs de ma fin, je ferais de celle-ci un événement dont ils se souviendraient longtemps… si de telles brutes avaient une mémoire.

Bougeant avec précaution, je me déplaçai jusqu'à ce que ma main trouva le manche de ma hache. Ensuite j'invoquai Il-Marinen et bondis comme un tigre se lance à l'attaque. Avec la détente d'un tigre, je me retrouvai au milieu de mes ennemis et réduisis en bouillie un crâne plat, comme l'on écrase la tête d'un serpent. Une soudaine et sauvage clameur terrifiée sortit de la bouche de mes victimes. En un instant, ils furent autour de moi, hachant et frappant. Un couteau entama ma poitrine mais je n'y fis guère attention. Un brouillard rouge flottait devant mes yeux, mon corps et mes membres fonctionnaient en accord parfait avec mon cerveau tout au combat. Grondant, hachant et frappant, j'étais un tigre au milieu de reptiles. Un instant plus tard, ils abandonnaient et prenaient la fuite, me laissant à califourchon sur une demi-douzaine de cadavres rabougris. Mais je n'étais pas rassasié.

Je me lançai à la poursuite du plus grand de la bande, dont la tête m'arrivait peut-être à l'épaule, et qui semblait être le chef. Il fuyait vers une sorte de couloir, poussant des cris aigus comme un lézard monstrueux. Lorsque je fus près de son épaule, il plongea, cherchant à s'enfoncer dans les broussailles, tel un serpent. Mais j'étais trop rapide pour lui et je l'en sortis, pour l'égorger de la plus sanglante façon.

À travers les buissons, j'aperçus la piste qu'il avait cherché à atteindre… un sentier serpentant parmi les arbres, presque trop étroit pour qu'un homme de taille normale puisse l'emprunter. Je tranchai la tête hideuse de ma victime et, la tenant de ma main gauche, je m'engageai dans le couloir étroit de serpent, ma hache dégoulinante de sang dans la droite.

À présent, comme j'avançais rapidement le long de ce sentier et que du sang éclaboussait mes pieds à chaque pas, giclant de la jugulaire tranchée de mon adversaire, je me mis à réfléchir à ceux que je pourchassais. Oui… nous les tenions en si piètre estime que nous avions chassé de jour dans la forêt qu'ils hantaient. Comment se nommaient-ils, nous ne l'avions jamais su ; car aucun membre de notre tribu n'avait jamais appris les maudits sons sifflants qui leur servaient de langage. Mais nous les appelions les Enfants de la Nuit. Et ils étaient bien des créatures de la nuit, car ils se glissaient au plus profond des forêts sombres et dans des habitations souterraines, s'aventurant dans les collines seulement pendant le sommeil de leurs conquérants. C'était au cours de la nuit qu'ils accomplissaient leurs sinistres exploits… le vol rapide d'une flèche à pointe de silex et le rapt d'un enfant qui s'était éloigné du village.

Mais c'était pour une autre raison, plus importante encore, que nous leur donnions ce nom. Ils étaient bien en effet un peuple de la nuit et des ténèbres, les antiques ombres terrifiantes des siècles passés. Car ces êtres étaient très anciens et représentaient un âge suranné. Ils avaient autrefois envahi et conquis ce pays, ils avaient été chassés vers des retraites cachées et obscures par les farouches petits Picts à peau sombre, avec lesquels nous étions en conflit maintenant, qui les haïssaient et les avaient en horreur, avec la même sauvagerie que la nôtre.

Les Rets étaient différents de nous par leur aspect général, ayant une taille plus petite et étant noirs de cheveux, d'yeux et de peau, tandis que

nous étions grands et solides, avec des cheveux blonds et des yeux clairs. Mais ils sortaient du même moule, malgré tout. Les Enfants de la Nuit nous semblaient non-humains avec leurs corps contrefaits de nains, leur peau jaune et leurs visages hideux. Oui, c'était des reptiles… une vermine.

Mon cerveau n'était pas loin d'exploser de fureur, tandis que je pensais que c'était avec cette vermine que j'allais assouvir ma hache et périr à cause d'elle. Bah ! Il n'y a aucune gloire à tuer des serpents ou à mourir de leurs morsures. Cette rage et cette farouche déception se concentrèrent sur les objets de ma haine mortelle. Tandis qu'un brouillard rouge flottait à nouveau devant moi, je jurai par tous les Dieux que je connaissais, de leur infliger un carnage tellement sanglant avant de mourir que celui-ci laisserait un souvenir terrifié dans la mémoire des survivants.

Mon peuple ne m'honorerait pas, comme il tenait les Enfants dans un si grand mépris. Mais les Enfants que je laisserais en vie se souviendraient de moi et trembleraient. Je fis donc ce serment, étreignant farouchement ma hache, qui était en bronze, montée dans une fente de manche de chêne et solidement fixée avec du cuir non travaillé.

Alors j'entendis devant moi un murmure sifflant et repoussant. Une horrible puanteur arriva jusqu'à moi à travers les arbres, une puanteur humaine, ou plutôt moins qu'humaine ! Quelques instants après, je quittais les ombres profondes, débouchant sur un grand espace découvert. Je n'avais encore jamais vu un village des Enfants. Il se composait d'un groupe de constructions rondes, en terre, avec des entrées basses, s'enfonçant sous le sol ; des lieux d'habitation malpropres, à moitié au-dessus et à moitié au-dessous du sol. Je savais, d'après les récits des vieux guerriers, que ces habitations étaient reliées entre elles par des couloirs souterrains, de telle sorte que le village tout entier ressemblait à une fourmilière, ou à un nid de serpents. Je me demandai s'il n'y avait pas d'autres tunnels s'éloignant sous le sol, qui remontaient vers la surface, à de grandes distances du village.

Devant les habitations en forme de dômes était réuni un groupe important de ces créatures sifflant et jacassant à grande vitesse.

J'avais accéléré mon allure. Bondissant à découvert, je m'élançai avec toute la vélocité propre à ma race. Une clameur sauvage monta du groupe comme ils apercevaient le vengeur, grand, couvert de sang et les yeux flamboyants, bondir hors de la forêt. Je poussai des cris féroces, lançai la tête dégoulinante de sang parmi eux et bondis, tel un tigre blessé, au plus fort de la mêlée.

Oh, il n'y avait plus d'issue pour eux à présent ! Certes, ils auraient pu fuir dans leurs tunnels, mais je me serais lancé à leur poursuite, les suivant jusqu'aux boyaux mêmes de l'Enfer ! Ils savaient qu'ils devaient m'abattre et, pour ce faire, ils me cernèrent de toutes parts. À cent contre un !

Il n'y avait aucun feu sauvage de gloire dans mon cerveau, comme cela aurait été le cas si j'avais affronté des adversaires valeureux. Mais la vieille folie meurtrière de ma race m'habitait et mes narines réclamaient l'odeur du sang et de la destruction.

J'ignore combien j'en massacrai. Je sais seulement qu'ils se pressaient en foule autour de moi, formant une masse sinueuse, frappant et tailladant, comme des serpents autour d'un loup. Mais je frappai et portai des coups jusqu'à ce que le tranchant de ma hache soit émoussé et inoffensif, et que la hache elle-même ne soit plus qu'une canne plombée. Et je fracassais des crânes, fendais des têtes, brisais des os, répandais sang et cervelles en un rouge sacrifice, en l'honneur d'Il-Marinen, dieu du Peuple de l'Épée.

Saignant d'une cinquantaine de blessures, aveuglé par un coup reçu en travers des yeux, je sentis un couteau de silex s'enfoncer profondément dans mon aine. Au même instant un gourdin fendit mon cuir chevelu. Je tombai à genoux, mais me redressai en chancelant. Je vis dans un épais brouillard rouge un cercle de visages aux regards et aux yeux obliques. Je fauchai autour de moi, comme frappe un tigre mourant, et les visages éclatèrent en de rouges débris.

Comme je m'affaissai, déséquilibré par la violence de mon assaut, une main munie de griffes saisit ma gorge et une lame de silex fut enfoncée dans mes côtes, puis tournée méchamment. Sous une pluie de coups, je tombai à nouveau, mais l'homme au couteau était sous moi. De ma main gauche, je le trouvai et lui brisai le cou avant qu'il ait pu se dégager.

La vie s'enfuyait rapidement de moi. À travers le sifflement et le hurlement des Enfants, j'entendais la voix d'Il-Marinen. Pourtant, une nouvelle fois, je me relevai avec entêtement, à travers une véritable trombe de bâtons et de lances. Je ne pouvais plus voir depuis longtemps mes adversaires, même à travers une brume rouge. Mais je pouvais sentir leurs coups et compris qu'ils déferlaient sur moi. J'assurai ma position, puis attrapai à deux mains mon manche de hache gluant et portai un dernier et redoutable coup. En vérité, je dois être mort debout, car je n'eus aucune sensation de chute. Mais, alors même que je comprenais, dans un dernier frémissement de sauvagerie sanguinaire, que je massacrais autour de moi, alors même que je sentais les crânes éclater sous ma hache, les ténèbres surgirent avec l'oubli.

*

* *

Je repris brusquement conscience. J'étais à demi renversé dans un grand fauteuil et Conrad m'aspergeait le visage d'eau. Ma tête me faisait mal et un ruisselet de sang avait à moitié séché sur mon visage. Kirowan, Taverel et Clemants étaient penchés sur moi, me regardant avec anxiété. Ketrick se tenait juste devant moi, tenant encore le maillet à la main. Son visage exprimait une inquiétude polie que ses yeux ne reflétaient nullement. À la vue de ces yeux maudits, une démence rouge s'empara de moi.

« Là ! » était en train de dire Conrad. « Je vous disais bien qu'il allait revenir à lui d'un instant à l'autre. Ce n'est qu'une égratignure. Il a reçu des coups bien plus rudes. Tout va bien à présent, n'est-ce pas, O'Donnel ? »

En réponse, je les rejetai violemment sur le côté et, avec un grognement de haine rauque, me jetai sur Ketrick. Totalement pris par surprise, il n'eut pas l'opportunité de se défendre. Mes mains se refermèrent sur sa gorge, et nous tombâmes tous les deux sur les vestiges d'un divan. Les autres poussèrent un cri de stupéfaction et d'horreur, puis s'élancèrent pour nous séparer… ou plutôt pour m'arracher à ma victime, car déjà les yeux obliques de Ketrick commençaient à saillir de leurs orbites.

« Pour l'amour de Dieu, O'Donnel ! » s'exclama Conrad, s'efforçant de défaire ma prise, « que vous arrive-t-il ? Ketrick n'avait pas l'intention de vous frapper… arrêtez, espèce d'idiot ! »

Une violente colère faillit m'emporter, à l'encontre de ces hommes qui étaient mes amis, des hommes de ma propre tribu. Je les injuriai, eux et leur aveuglement, tandis qu'ils parvenaient à détacher mes doigts de la gorge de Ketrick. Il se redressa, suffoquant, et explora de la main les

marques bleutées que mes doigts avaient laissées, tandis que je rageais et maudissais, parvenant presque à réduire à néant les efforts conjugués des quatre hommes pour me maintenir.

« Fous ! » m'écriai-je. « Lâchez-moi ! Laissez-moi accomplir mon devoir d'homme de tribu ! Fous aveugles ! Je ne me soucie aucunement du piètre coup qu'il m'a porté… lui et les siens ont porté des coups plus forts que celui-là contre moi, dans des siècles oubliés. Fous, il porte la marque de la bête… du reptile… de la vermine que nous avons exterminée, il y a des siècles ! Je dois l'écraser, le faire disparaître de cette terre, débarrasser le monde pur de son abominable pollution ! »

Je divaguais ainsi et me débattais. Conrad lança dans un souffle à Ketrick par-dessus mon épaule : « Sortez d'ici, vite ! Il a perdu la tête ! Son esprit est dérangé ! Éloignez-vous de lui ! »

À présent, je médite sur les très anciens coteaux plongés dans leurs rêves, les collines et les forêts profondes qui s'étendent au-delà. Et je m'interroge. D'une certaine façon, ce coup assené par cet antique et abominable maillet m'a projeté dans le passé, vers un autre âge et une autre vie. Quand j'étais Aryara, je n'avais connaissance d'aucune autre vie. Ce n'était pas un rêve, c'était une parcelle égarée de réalité, où j'ai vécu, moi, John O'Donnel, et suis mort, et vers laquelle j'ai été emporté à nouveau, par-delà les abîmes du temps et de l'espace, à la suite d'un choc fortuit. Le temps et les époques ne sont pas autre chose que des roues dentées, non assorties, broyant un oubli réciproque. Quelquefois – oh, très rarement ! – les dents s'engrènent. Les pièces du jeu s'assemblent brusquement et momentanément, donnant aux hommes un faible aperçu de ce qui se trouve au-delà du voile de cette cécité quotidienne que nous appelons réalité.

Je suis John O'Donnel et j'ai été Aryara, qui nourrissait des rêves de gloire guerrière, de chasses et de fêtes, et qui mourut sur le rouge amoncellement de ses victimes, à une époque oubliée. Mais à quelle époque et où ?

Je peux répondre à la seconde partie de cette question. Les montagnes et les rivières modifient leurs contours ; les paysages se transforment, mais les coteaux ne changent absolument pas. Je les contemple à présent et je me souviens d'eux, non seulement avec les yeux de John O'Donnel, mais avec ceux d'Aryara. Ils ont fort peu changé. Seule la grande forêt a reculé et diminué, disparaissant complètement en beaucoup, beaucoup d'endroits. Mais ici sur ces coteaux même, Aryara vécut, se battit et aima. Dans la forêt qui s'étend là-bas, il mourut. Kirowan se trompait. Les petits et farouches Picts à la peau sombre n'étaient pas les premiers hommes sur les Îles. Avant eux il y avait des êtres… oui, les Enfants de la Nuit. Les légendes… mais les Enfants ne nous étaient pas inconnus lorsque nous sommes arrivés dans ce qui est à présent l'île de Grande-Bretagne. Nous les avions rencontrés auparavant, des siècles plus tôt. Déjà, nous possédions des mythes à leur propos. Mais nous les avons trouvés en Grande-Bretagne. Et les Picts ne les avaient pas entièrement exterminés.

De la même façon, les Picts, contrairement à ce que croient tant de gens, ne nous ont pas précédés de beaucoup de siècles. Nous les avons poussés devant nous, au fur et à mesure de notre avance, au cours de cette longue migration, commencée depuis l'Est. Moi, Aryara, j'ai connu des vieillards qui avaient fait partie de ce trek séculaire ; qui avaient été portés dans les bras de femmes aux cheveux blonds, durant des miles innombrables de plaines et de forêts et qui, adolescents, avaient formé l'avant-garde des

envahisseurs.

Je ne peux dire à quelle époque cela s'est déroulé. Mais moi, Aryara, j'étais sûrement un Aryen et les membres de mon peuple étaient des Aryens… appartenant à l'un des mille exodes, inconnus et oubliés, qui essaimèrent des tribus d'hommes et de femmes aux cheveux blonds et aux yeux bleus dans le monde entier. Les Celtes ne furent pas les premiers à venir en Europe Occidentale. Moi, Aryara, j'étais du même sang et avais la même apparence que les hommes qui mirent Rome à sac. Mais mon sang était beaucoup plus ancien, comme mon peuple. De la langue dans laquelle je m'exprimais, aucun souvenir n'est resté dans l'esprit de John O'Donnel revenu à son époque. Mais j'ai compris cependant que la langue d'Aryara était à l'ancienne langue celtique ce que celle-ci est au gaélique moderne.

Il-Marinen ! Je me souviens du dieu que j'invoquai, le dieu ancien, très ancien qui travaillait les métaux… le bronze alors. Car Il-Marinen était l'un des dieux principaux des Aryens, qui donnèrent eux-mêmes naissance à beaucoup d'autres dieux. Il a été Wieland et Vulcain à l'âge du fer, mais, pour Aryara, il était Il-Marinen.

Et Aryara… il faisait partie de l'une des nombreuses tribus et des nombreuses migrations. Le peuple de l'Épée ne fut pas le seul à venir s'établir en Grande-Bretagne. Le Peuple de la Rivière nous y avait précédés, le Peuple du Loup vint plus tard. Mais ils étaient des Aryens comme nous, grands, blonds, aux yeux clairs. Nous les avons combattus, pour la raison que les diverses branches de la souche aryenne se sont toujours battues entre elles, exactement comme les Achéens se battirent avec les Doriens ; exactement comme Celtes et Germains s'entrégorgèrent. Oui ! Exactement comme les Hellènes et les Perses qui avaient été jadis un seul et même peuple, faisant partie de la même migration. Ils prirent deux chemins différents au cours du long trek pour se retrouver des siècles plus tard et inonder de sang la Grèce et l'Asie Mineure.

À présent, comprenez bien que tout ceci, je ne le sais pas en tant qu'Aryara. Moi, Aryara, j'ignorais tout des diverses migrations de ma race, vastes comme le monde. Je savais seulement que mon peuple était un peuple de conquérants ; que, un siècle plus tôt, mes ancêtres avaient vécu dans les grandes plaines qui se trouvent très loin à l'est, des plaines peuplées de gens farouches, aux cheveux blonds et aux yeux clairs, comme moi. Et je savais que mes ancêtres s'étaient dirigés vers l'ouest en une grande migration et que, au cours de celle-ci, lorsque les membres de ma tribu rencontraient des tribus appartenant à d'autres races, ils les attaquaient et les détruisaient. Je savais aussi que lorsqu'ils rencontraient d'autres gens aux cheveux blonds et aux yeux clairs, appartenant à des migrations plus anciennes ou plus récentes, ils se battaient contre eux, sauvagement et impitoyablement, conformément à la vieille et illogique coutume du peuple aryen. Tout cela, Aryara le savait, et moi, John O'Donnel, qui sais beaucoup plus et beaucoup moins de choses que moi, Aryara, j'ai réuni les connaissances de ces deux moi distincts et suis arrivé à des conclusions qui surprendraient bien des savants et autres historiens distingués.

Pourtant ce fait est bien connu : les Aryens déchurent rapidement en menant une vie sédentaire et paisible. La vie nomade est l'existence qui leur convient. S'ils s'arrêtent et se consacrent à une existence agricole, ils préparent eux-mêmes leur chute. Lorsqu'ils s'enferment entre les murailles d'une cité, ils décident eux-mêmes de leur condamnation. Moi, Aryara, je me souviens des histoires racontées par les Anciens… comment les fils de

l'Épée, au cours de ce long exode, rencontrèrent des villages habités par des gens à peau blanche et aux cheveux blonds qui avaient migré vers l'ouest, des siècles plus tôt et qui avaient renoncé à leur vie errante pour habiter auprès de gens à la peau brune, mangeant de l'ail et tirant leur subsistance du sol. Les Anciens m'ont dit comment ils étaient mous et faibles, et avec quelle facilité ils tombèrent sous les lames de bronze du Peuple de l'Épée.

Regardez… toute l'histoire des Enfants Aryens n'est-elle pas inscrite dans ces lignes ? Regardez… avec quelle rapidité les Perses succédèrent aux Mèdes ; les Grecs aux Perses ; les Romains aux Grecs ; et les Germains aux Romains. Oui, et les Nordiques succédèrent aux tribus germaniques, lesquelles s'étaient affaiblies après un siècle, ou plus, de vie paisible et oisive, et ils les ont dépouillées du butin dont elles s'étaient emparées dans les pays du Sud.

Mais laissez-moi vous parler de Ketrick. Ha !… Les poils se hérissent sur ma nuque à la seule mention de son nom. Un atavisme… oh oui ! Une résurgence de certains caractères héréditaires… oui, certes ! Mais il ne s'agit absolument pas d'un Chinois ou d'un Mongol des temps modernes. Les Danois ont chassé mes ancêtres vers les collines du Pays de Galles. C'est là-bas, au cours de quel siècle médiéval, et de quelle obscène façon ?… que cette maudite souillure primitive infecta le sang pur Saxon de la lignée celte, pour y dormir secrètement pendant si longtemps ! Les Gallois celtes ne se sont jamais unis aux Enfants, pas plus que les Picts ! Mais il a dû y avoir des survivances… une vermine rôdant dans ces sinistres collines, qui a certainement survécu à son temps et à son siècle. Du temps d'Aryara ils étaient à peine humains. Quels effets a pu avoir un millier d'années de dégénérescence sur cette engeance ?

Quelle forme impure s'est glissée dans le château des Ketrick au cours d'une nuit oubliée, ou bien a surgi du crépuscule pour se jeter sur une femme de la lignée, qui s'était égarée dans les collines ?

L'esprit frémit devant une telle image ! Pourtant je le sais : il devait y avoir des survivances de cet âge obscène et reptilien lorsque les Ketrick vinrent s'établir au pays de Galles. Il peut y en avoir encore. Mais cette substitution d'enfant, cette monstruosité des ténèbres, cette horreur qui porta le noble nom des Ketrick, la marque du serpent est sur lui. Jusqu'à ce qu'il soit détruit, je n'aurai pas de repos ! Maintenant que je le connais pour ce qu'il est, il pollue l'air pur et laisse la marque visqueuse du serpent sur la terre. Le son de sa voix bégayante et sifflante m'a empli d'une horreur insidieuse et la vue de ses yeux obliques m'a inspiré la folie.

Car je descends d'une race royale. Un être tel que lui est une insulte et une menace permanentes, comme un serpent sous vos pas. J'appartiens à une race royale, bien qu'elle se soit avilie et soit tombée en décadence, par suite d'un continuel mélange avec les races vaincues. Les vagues successives de sang étranger ont baigné et assombri mes cheveux et ma peau, mais je possède toujours le port altier et les yeux bleus d'un Aryen royal.

Comme mes ancêtres… comme moi, Aryara, j'ai détruit la vermine qui se tordait sous nos talons…, moi, John O'Donnel, j'exterminerai l'être reptilien, l'engeance monstrueuse de la souillure ophidienne qui a dormi pendant si longtemps, insoupçonnée, dans les veines pures de Saxons, les êtres-serpents laissés à la vie pour se moquer des Fils des Aryens. Ils disent que le coup que j'ai reçu a affecté mon esprit. Je sais seulement qu'il m'a ouvert les yeux. Mon très ancien ennemi se promène souvent seul dans les

landes, attiré, bien qu'il ne puisse le savoir, par un appel irrésistible, ancestral. Au cours de l'une de ces promenades solitaires, je le rencontrerai, et, lorsqu'il sera en face de moi, je briserai son cou obscène de mes propres mains, comme moi, Aryara, j'ai brisé les nuques des êtres impurs de la nuit, il y a longtemps, très longtemps.

Ensuite ils pourront m'emmener et me rompre le cou au bout d'une corde, s'ils le veulent. Je ne suis pas aveugle, si mes amis le sont. Aux yeux de l'ancien dieu aryen, sinon à ceux aveugles des hommes, je serai resté fidèle à ma tribu.

LE JARDIN DE LA PEUR

Autrefois j'ai été Hunwulf, l'Errant. Je suis incapable d'expliquer ma connaissance de ce fait par quelque moyen occulte ou ésotérique, et je n'essaierai pas de l'expliquer. Un homme se souvient de sa vie passée ; je me souviens de mes vies passées. De même qu'un individu normal se souvient des formes qui ont été les siennes durant son enfance, sa jeunesse et son adolescence, je me souviens des formes qui ont été James Allison dans des âges oubliés. Pourquoi cette mémoire, je ne saurais le dire, pas plus que je ne peux expliquer la myriade d'autres phénomènes de la nature auxquels je suis journellement confronté, moi et tout autre mortel. Mais, tandis que je suis étendu ici, attendant la mort qui me délivrera de ma longue maladie, je regarde avec une vision claire et nette l'immense panorama de vies qui se sont succédées jusqu'à moi. Je vois les hommes qui ont été moi, et je vois les bêtes qui ont été moi.

Car ma mémoire, remontant le fil des siècles, ne s'arrête pas à l'apparition de l'Homme. Comment pourrait-il en être ainsi, alors que l'animal se confond tellement avec l'homme qu'il n'existe pas une ligne de partage clairement tracée, marquant les limites de la bestialité ? En cet instant, je contemple un paysage crépusculaire, obscur, parmi les arbres gigantesques d'une forêt primitive où l'homme n'a jamais posé son pied chaussé de cuir. J'aperçois une masse énorme, hérissée de poils, à la démarche lourde et traînante… elle avance pesamment et maladroitement, bien que rapidement, parfois dressée, parfois sur ses quatre pattes. Cet être cherche des vers et des insectes, grattant sous des rondins pourris ; ses petites oreilles s'agitent continuellement. Il relève sa tête et découvre ses crocs jaunis. Il est primitif, bestial, anthropoïde. Pourtant je reconnais sa parenté avec l'entité qui se nomme à présent James Allison. Parenté ? Disons plutôt unité. Je suis lui ; il est moi. Ma chair est tendre, blanche et dépourvue de poils ; la sienne est sombre, dure et hérissée de poils. Cependant, nous avons été un, et déjà, dans son cerveau embryonnaire, peuplé d'ombres, commencent à s'agiter et à le démanger des pensées d'hommes et des rêves d'homme, grossiers, chaotiques, fugitifs. Pourtant ils sont le fondement de toutes les grandes et orgueilleuses visions que les hommes ont eues à toutes les époques qui se sont ensuite succédées.

Ma connaissance ne s'arrête pas là. Elle remonte encore plus loin, très loin, m'offrant des perspectives oubliées vers lesquelles je n'ose me tourner, des gouffres trop sombres et trop redoutables pour que l'esprit humain puisse les sonder. Cependant, même là, j'ai conscience de mon identité, de mon individualité. Je vous assure que l'individu n'est jamais perdu, ni dans le puits noir d'où nous sommes jadis sortis en rampant, braillant, aveugles et repoussants, ni dans cet éventuel Nirvana auquel nous accéderons un jour… et que j'ai entrevu au loin, scintillant comme un lac bleu au crépuscule, parmi les montagnes stellaires.

Mais cela suffit. Je vous parlerai de Hunwulf. Oh, cela s’est passé il y a longtemps, très longtemps ! Il y a combien de temps exactement, je n’ose le dire. Pourquoi devrais-je chercher de pauvres comparaisons humaines pour décrire des étendues indescriptiblement et incompréhensiblement lointaines ? Depuis cette ère, la terre a changé d’aspect, non pas une, mais une douzaine de fois. Des cycles entiers du genre humain ont achevé leurs destinées.

J’ai été Hunwulf, l’un des fils des Aesir aux cheveux blonds qui, depuis les plaines glacées de l’obscure Asgard, envoyèrent leurs tribus aux yeux bleus de par le monde, en des migrations séculaires, pour laisser la marque de leur passage en d’étranges lieux. Je suis né au cours de l’une de ces migrations vers le sud. Je n’ai jamais contemplé la terre de mes ancêtres, là où la majorité des peuples nordiques vit encore dans des tentes en cuir de cheval, parmi les neiges.

J’ai grandi jusqu’à l’âge adulte au cours de cette longue course vagabonde, cet âge cruel, vigoureux et indompté des Aesir qui ne reconnaissaient aucun dieu, sauf Ymir à la barbe gelée par le frimas, et dont les haches étaient tachées du sang de nombreuses nations. Mes muscles ressemblaient à des cordages d’acier tressé. Mes cheveux blonds tombaient sur mes puissantes épaules, telle une crinière de lion. Mes reins étaient ceints d’une peau de léopard. Je pouvais manier ma lourde hache à pointe de silex de l’une ou l’autre de mes mains.

Année après année, ma tribu se dirigeait vers le sud, décrivant parfois de vastes arcs de cercle vers l’est ou l’ouest, demeurant parfois des mois ou des années dans des vallées ou des plaines fertiles, là où les animaux mangeurs d’herbe pullulent. Mais elle descendait toujours vers le sud, lentement et inexorablement. Parfois, notre route nous conduisait à travers de vastes solitudes inanimées où n’avait jamais retenti un cri humain. Parfois d’étranges peuplades s’opposaient à notre avance. Notre piste passait alors au milieu des cendres souillées de sang de villages anéantis. Au cours de cette errance, de ces chasses et de ces carnages, j’atteignis l’âge adulte et aimai Gudrun.

Que dirai-je de Gudrun ? Comment décrire des couleurs à un aveugle ? Je peux seulement dire que sa peau était plus blanche que le lait, que ses cheveux étaient de l’or en fusion lorsque l’éclat du soleil jouait dans ses boucles, que la souple beauté de son corps aurait fait honte au rêve qui modela les déesses grecques. Mais je suis incapable de vous faire comprendre le feu et la merveille qu’était Gudrun. Vous ne pouvez faire des comparaisons ; vos canons de la femme reflètent seulement les femmes de votre époque. Mais à côté d’elle, elles seraient autant de bougies cherchant à rivaliser avec l’éclat de la pleine lune. Non, pendant des millénaires, aucune femme n’a ressemblé à Gudrun. Cléopâtre, Thais, Hélène de Troie, toute ne furent que de pâles reflets de sa beauté, de frêles imitations de la fleur qui fleurit dans toute sa splendeur seulement à l’origine des temps.

Pour Gudrun, je quittai ma tribu et mon peuple. Je partis vers les terres désolées, en exilé et hors-la-loi, avec du sang sur mes mains. Elle était de ma race, mais pas de ma tribu : une enfant égarée que nous avions trouvée, errant seule dans une forêt sombre, perdue par quelque peuplade errante de notre sang. Elle grandit au sein de la tribu. Lorsqu’elle parvint à la pleine maturité de sa glorieuse et jeune féminité, elle fut donnée à Heimdul le Puissant, le plus grand chasseur de la tribu.

Mais le rêve de Gudrun était une folie dévorant mon âme, un feu qui y

brûlait éternellement. Pour elle je tuai Heimdul, écrasant son crâne avec ma hache à pointe de silex avant qu'il ait pu l'emporter dans sa tente en cuir de cheval. Ensuite, ce fut notre longue fuite pour échapper à la vengeance de la tribu. Elle me suivit avec joie, car elle m'aimait de l'amour des femmes Aesir, lequel est une flamme dévorante qui anéantit le faible. Oh, c'était un temps sauvage, la vie était cruelle et sanglante, et les faibles mouraient rapidement. Il n'y avait rien de doux ou de tendre en nous. Nos passions étaient celles de la tempête, de l'assaut et du choc de la bataille, du défi du lion. Nos amours étaient aussi terribles que nos haines.

C'est ainsi que j'emportai Gudrun loin de la tribu, et les tueurs suivaient notre piste de près. Pendant une nuit et une journée, ils nous talonnèrent, jusqu'à ce que nous traversions à la nage une rivière en crue, un torrent grondant et écumant que même les hommes Aesir n'osèrent franchir. Mais dans la folie de notre amour et de notre insouciance, nous nous étions jetés à l'eau et avions nagés, battus et mis en pièce par la fureur des flots. Et nous étions arrivés jusqu'à l'autre rive, sains et saufs.

Puis, pendant de nombreux jours, nous avons traversé des forêts dans des régions de hauts-plateaux, repaires des tigres et des léopards, arrivant enfin à une grande chaîne montagneuse. Des remparts bleus se dressaient vers le ciel d'une façon effrayante et les pentes succédaient aux pentes.

Dans ces montagnes, nous fûmes tourmentés par les vents glacés et la faim, attaqués par des condors qui s'abattaient sur nous dans le tonnerre de leurs ailes gigantesques. Au cours de sinistres batailles dans les défilés, j'épuisai toutes mes flèches et brisai ma lance à pointe de silex. Mais nous franchîmes finalement la morne épine dorsale de la chaîne montagneuse et, descendant les pentes septentrionales, arrivâmes en vue d'un village de cabanes de terre au milieu des falaises. Ce village était habité par des gens pacifiques à peau brune qui parlaient une langue inconnue et avaient d'étranges coutumes. Mais ils nous accueillirent en faisant le signe de la paix et nous emmenèrent à leur village. Ils placèrent devant nous de la viande, du pain d'orge et du lait fermenté. Ils s'accroupirent, formant un cercle autour de nous pendant que nous mangions et qu'une femme frappait doucement sur un tambour en forme de bol, pour nous faire honneur.

Nous avions atteint leur village au crépuscule. La nuit tomba pendant que nous festoyions. De tous côtés se dressaient les falaises et les pics, formant une masse imposante, se découpant sur les étoiles. Le petit groupe de huttes de terre et les feux minuscules étaient noyés et perdus dans l'immensité de la nuit. Gudrun sentit la solitude et la désolation accablantes des ténèbres. Elle se serra contre moi, son épaule contre ma poitrine. Mais ma hache était à portée de ma main, et je n'avais jamais éprouvé la sensation de peur.

Le petit peuple à peau brune était accroupi devant nous. Hommes et femmes essayaient de nous parler, en faisant des gestes avec leurs mains menues. Ayant toujours habité au même endroit, dans une sécurité relative, ils étaient dépourvus de la force et de la férocité intransigeante des nomades Aesir. Leurs mains voletaient avec des gestes amicaux à la lueur du feu.

Je leur fis comprendre que nous étions venus du nord, avions traversé l'épine dorsale de la grande chaîne montagneuse, et que, le lendemain matin, nous avions l'intention de descendre vers les plateaux verdoyants que nous avions aperçus au sud, depuis les cimes. Lorsqu'ils comprirent mon intention, ils poussèrent des grands cris en secouant violemment leurs

têtes et en frappant comme des fous sur le tambour. Ils étaient tellement anxieux de me communiquer quelque chose, criant et agitant leurs mains tous à la fois, qu'ils m'embrouillèrent au lieu de m'éclairer. Finalement, ils parvinrent à me faire comprendre qu'ils ne voulaient pas que je quitte les montagnes. Un danger rôdait au sud du village. Mais je ne pus savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'un animal.

Ce fut pendant qu'ils étaient tous en train de gesticuler et que mon attention était concentrée sur leurs mimiques, que le coup tomba. Je fus d'abord averti par un soudain bruit de tonnerre d'ailes battant dans mes oreilles. Puis une forme sombre surgit de la nuit et quelque chose me frappa à la tête comme je me retournai. Je retombai, à moitié assommé. À cet instant, j'entendis Gudrun pousser un hurlement comme elle était enlevée à mes côtés ! Me relevant d'un bond, tremblant d'un furieux désir de déchirer et de massacrer, je vis la forme sombre disparaître à nouveau dans les ténèbres, avec une forme blanche, criant et se débattant, prisonnière de ses serres.

Hurlant ma douleur et ma rage, je saisis ma hache et chargeai les ténèbres… je m'arrêtai brusquement, hagard et désespéré, ne sachant dans quelle direction aller.

Le petit peuple brun s'était éparpillé, criant et projetant des étincelles dans tous les sens, comme ils renversaient leurs feux dans leur hâte de regagner leurs cabanes. Mais, à présent, ils en ressortaient, rampant avec crainte et gémissant comme des chiens blessés. Ils se rassemblèrent autour de moi et m'agrippèrent de leurs mains timides, tout en jacassant dans leur langue. Je maudissais mon impuissance, malade de rage, sachant qu'ils voulaient me dire quelque chose que je ne parvenais pas à comprendre !

À la fin, je les laissai me reconduire vers le feu. Le plus ancien de la tribu apporta une bande de cuir fumé, un pot en argile contenant des matières colorantes, et un bâton. Sur le cuir, il peignit la silhouette d'une créature ailée portant une femme blanche. Oh, c'était très grossier, mais je compris sa signification. Ensuite, tous me montrèrent le sud et se mirent à crier bruyamment dans leur propre langue. Je compris que la menace dont j'avais été prévenu était l'être qui avait enlevé Gudrun. Jusqu'alors, je supposais que c'était l'un des grands condors de la montagne qui l'avait emportée dans les airs. Mais le dessin exécuté par le vieillard à la peinture noire représentait un homme ailé plus qu'autre chose.

Puis, lentement et laborieusement, il commença à tracer quelque chose que je reconnus enfin. C'était une carte… eh oui, même à cette époque obscure, nous avions nos cartes, primitives certes, mais un homme moderne aurait été parfaitement incapable de les interpréter, tant notre symbolisme était différent.

Cela prit longtemps et il fut minuit avant que le vieil homme ait terminé et que j'aie compris ses dessins. Mais finalement, la chose fut parfaitement claire. Si je suivais le parcours tracé sur la carte, descendais la longue et étroite vallée où se dressait le village, traversais un plateau, puis suivais une série de pentes déchiquetées, pour franchir ensuite une dernière vallée, je parviendrais à l'endroit où vivait l'être qui avait volé ma femme. À cet endroit, le vieil homme dessina ce qui ressemblait à une cabane difforme, avec de nombreux signes étranges tout autour d'elle, tracés à l'aide de pigments rouges. Les désignant du doigt, puis me désignant à mon tour, il secoua la tête et poussa des cris sonores qui semblaient indiquer un grand péril chez ces gens.

Ensuite ils essayèrent de me persuader de ne pas y aller, mais, brûlant

d'ardeur, je pris la bande de cuir et le sac de nourriture qu'ils avaient mis de force dans mes mains (en vérité, c'était un peuple bien étrange pour cette époque !), ramassai ma hache et me dirigeai vers les ténèbres sans lune. Mes yeux étaient plus perçants qu'un esprit moderne ne peut le concevoir, et mon sens de l'orientation était celui d'un loup. Une fois la carte enregistrée dans ma tête, j'aurais pu la jeter et me diriger infailliblement vers l'endroit que je cherchais. Cependant je la pliai et la passai à ma ceinture.

Je marchais à ma meilleure allure sous la clarté des étoiles, ne me souciant nullement des bêtes féroces qui recherchaient peut-être une proie… ours des cavernes ou tigre à dents de sabre. Parfois, j'entendais le gravier glisser sous des pattes furtives. J'entrevoyais un instant de féroces yeux jaunes brûlant dans des ténèbres et apercevais des formes dans l'obscurité s'enfuir à mon approche. Mais je poursuivais hardiment ma course rapide, d'une humeur trop désespérée pour céder le passage à quelque animal, aussi terrible qu'il fût !

Je traversai la vallée, escaladai une crête montagneuse et arrivai sur un large plateau, découpé de ravins et jonché de roches. Je le franchis et, dans les ténèbres précédant l'aube, commençai à descendre les pentes pleines d'embûches. Elles semblaient ne pas se terminer, disparaissant sous moi en une longue ligne escarpée et inclinée, se perdant dans l'obscurité. Mais je continuai ma descente téméraire, ne m'arrêtant même pas pour détacher la corde de cuir brut que je portais enroulée autour de mes épaules. Je me fiai à ma chance et à mon adresse pour m'amener en bas de la montagne sans me briser le cou.

Et, juste comme l'aurore effleurait les cimes d'une blanche lueur, j'arrivai dans une large vallée, entourée de prodigieuses falaises. À cet endroit, elle s'étendait de l'ouest à l'est. Mais les falaises convergeaient vers son extrémité inférieure, lui donnant l'apparence d'un grand éventail, se rétrécissant rapidement vers le sud.

Le sol était uni, traversé par un cours d'eau sinueux. Quelques arbres s'élevaient, isolés. Il n'y avait pas de broussailles, mais un tapis d'herbes hautes qui étaient particulièrement sèches à cette époque de l'année. Le long du cours d'eau où poussait la végétation luxuriante, paissaient çà et là des mammouths, véritables montagnes de chair et de muscles, hérissées de poils.

Je restai à bonne distance, ces géants étant trop puissants pour que je les affronte. Ils étaient confiants en leur puissance et ne redoutaient qu'une seule chose au monde. Ils orientaient leurs grandes oreilles vers moi et levaient leurs trompes d'un air menaçant si je m'approchais trop près d'eux, mais ils ne m'attaquèrent pas. Je courais rapidement entre les arbres. Le soleil ne s'était pas encore levé au-dessus des murailles à l'est, dont les crêtes étaient soulignées par la flamme d'or, lorsque j'arrivai à l'endroit où convergeaient les falaises. Ma descente des pentes montagneuses, qui avait duré toute une nuit, n'avait pas affecté mes muscles d'acier. Je ne ressentais aucune fatigue ; ma fureur me dévorait toujours avec la même ardeur. Je ne pouvais savoir ce qui se trouvait au-delà des falaises ; je ne fis aucune hypothèse. Mon cerveau ne laissait entrer qu'une colère noire et l'envie de massacrer.

Les falaises ne formaient pas un mur compact. Ce qui veut dire que les extrémités des parois rocheuses ne se rejoignaient pas entièrement, laissant une encoche ou une brèche, large d'une centaine de pieds. Le cours d'eau la traversait et les arbres poussaient drus là-bas. Je franchis cette brèche,

aussi longue que large, et débouchai sur une seconde vallée, ou plutôt sur la continuation de la première qui s'élargissait à nouveau au-delà de la passe.

Les parois rocheuses s'éloignaient en une pente rapide vers l'est et l'ouest, pour former un rempart gigantesque qui faisait tout le tour de la vallée, décrivant un vaste ovale. Il constituait un rebord bleuté tout autour de la vallée, sans aucune brèche, à l'exception d'un morceau de ciel clair qui semblait indiquer une autre trouée à l'extrémité septentrionale. La vallée intérieure avait la forme d'une grande bouteille à deux goulots.

Le goulot par lequel j'étais entré était rempli d'arbres poussant en grande quantité sur plusieurs centaines de mètres. Puis ils faisaient brusquement place à un champ de fleurs rouges. À quelques centaines de mètres au-delà de la lisière des arbres, j'aperçus un étrange édifice.

Je dois parler de ce que je voyais non seulement en tant que Hunwulf, mais aussi en tant que James Allison. Car Hunwulf ne comprenait que très vaguement les choses qu'il voyait, et, en tant que Hunwulf, il était parfaitement incapable de les décrire. Moi, en tant que Hunwulf, j'ignorais tout de l'architecture. Les seules habitations construites par la main de l'homme que j'aie jamais vues étaient les tentes en cuir de cheval de mon peuple, et les huttes de terre à toits de chaume, du peuple mangeur d'orge… et d'autres peuples tout aussi primitifs.

Aussi, en tant que Hunwulf, je peux seulement dire que je contemplais une grande hutte, dont la construction dépassait ma compréhension. Mais moi, James Allison, je sais que c'était une tour, de quelque soixante-dix pieds de haut, bâtie avec une curieuse pierre verte, extrêmement polie, et revêtue d'une substance qui donnait l'illusion d'une semi-transparence. Elle était cylindrique et, autant que je puisse le voir, dépourvue de portes et de fenêtres. Le corps principal de la construction avait peut-être une soixantaine de pieds de hauteur. De son centre s'élevait une tour plus petite qui complétait l'ensemble. Cette tour, d'une circonférence beaucoup plus petite que celle du corps principal de l'édifice, était entourée par une sorte de galerie avec un parapet crénelé. Elle était pourvue de deux portes curieusement voûtées et de fenêtres munies de solides barreaux, comme je pouvais m'en rendre compte, même de l'endroit où je me tenais.

C'était tout. Aucun signe d'une quelconque présence humaine. Aucun signe de vie dans toute la vallée. Mais il était évident que ce château était ce que le vieil homme du village dans la montagne s'était efforcé de dessiner. Et j'étais certain de trouver Gudrun à l'intérieur de celui-ci… si elle vivait encore.

Au-delà de la tour, j'apercevais la faible clarté d'un lac bleu dans lequel se jetait le cours d'eau, suivant la courbe du mur à l'ouest. Restant dissimulé au milieu des arbres, j'examinai la tour et les fleurs qui l'environnaient de tous côtés. Elles poussaient avec luxuriance le long des murs et s'étendaient sur des centaines de mètres dans toutes les directions. Il y avait des arbres à l'autre extrémité de la vallée, près du lac, mais aucun arbre ne poussait parmi les fleurs.

Ces fleurs ne ressemblaient à aucune plante que j'aie jamais vue jusqu'alors. Elles poussaient très proches les unes des autres, se touchant presque entre elles. Elles avaient environ quatre pieds de haut, avec une seule fleur sur chaque tige… une fleur plus grande que la tête d'un homme, avec de larges pétales pulpeux, très proches les unes des autres. Ces pétales, d'un rouge incarnat, avaient la teinte d'une blessure ouverte. Les tiges étaient aussi épaisses que le poignet d'un homme, incolores,

presque transparentes. Les feuilles d'un vert vénéneux avaient la forme de pointes de lance, se flétrissant sur de longues queues serpentines. Leur aspect était repoussant, et je me demandai ce que leur densité dissimulait.

Car tous mes instincts, développés par une vie sauvage, étaient fortement excités. Je sentais un péril caché, exactement comme j'avais souvent senti le lion placé en embuscade, avant même que mes sens externes le perçoivent. J'étudiai de près les feuilles compactes, me demandant si quelque gros serpent ne se dissimulait pas, replié et enroulé parmi elles. Mes narines se dilataient tandis que je cherchais une odeur, mais le vent ne soufflait pas dans ma direction. Pourtant, il y avait quelque chose d'anormal dans cet immense jardin. Bien que le vent du nord le parcourût, pas une fleur ne remuait, pas une feuille ne frémissait. Elles restaient immobiles, et sombres, comme des oiseaux de proie aux têtes alanguies. J'eus l'étrange sensation qu'elles m'observaient comme des créatures vivantes.

On aurait dit un paysage aperçu dans un rêve. Des deux côtés, les falaises bleutées se dressaient vers le ciel dépourvu de nuages. Au loin, le lac plongé dans une calme rêverie, et la tour d'un vert fantastique se dressant au milieu de ce champ, d'un rouge incarnat livide.

Il y avait autre chose encore… Malgré le vent soufflant en sens contraire, je sentais monter des fleurs une odeur, une exhalaison de charnier… de mort et de pourriture, de corruption.

Puis je me tapis brusquement, restant à couvert. Il y avait de la vie et du mouvement dans le château. Une silhouette émergea de la tour. Elle s'approcha du parapet, se pencha par-dessus et regarda dans la vallée. C'était un homme, mais un homme comme je n'en avais jamais rêvé encore, même dans un cauchemar !

Il était grand et robuste. Sa peau était noire, présentant la teinte d'un ébène poli. Mais les traits qui faisaient de lui un cauchemar humain étaient les ailes de chauve-souris qui saillaient de ses épaules, repliées. Je savais que c'était des ailes : le fait était évident et indiscutable.

Moi, James Allison, j'ai longuement médité sur ce phénomène dont j'ai été le témoin, avec les yeux de Hunwulf. Cet homme ailé était-il seulement un monstre, un exemple isolé d'une aberration de la nature, vivant dans une solitude et une désolation immémoriales ? Ou bien était-il le survivant d'une race oubliée qui était apparue, avait régné puis s'était éteinte avant la venue de l'homme, tel que nous le connaissons ? Le petit peuple brun des collines aurait peut-être pu répondre à cette question, mais nous n'avions pas de langue commune. Cependant, je penche pour cette dernière hypothèse. Les hommes ailés se trouvent très fréquemment dans la mythologie ; on les rencontre dans les légendes populaires de nombreuses nations et de nombreuses races. Aussi loin que l'homme puisse remonter dans le passé grâce aux mythes, chroniques et légendes, il trouve des histoires de harpies et de dieux ailés, d'anges et de démons. Les légendes sont les reflets déformés de réalités préexistantes. Je suis persuadé qu'autrefois une race d'hommes ailés à la peau sombre a régné sur un monde pré-adamique et que moi, Hunwulf, j'ai rencontré le dernier survivant de cette race dans la vallée aux fleurs rouges.

Ces pensées, je les formule en tant que James Allison, avec mon savoir moderne qui est aussi impondérable que mon ignorance moderne.

Moi, Hunwulf, je ne me livrais pas à de telles spéculations. Le scepticisme moderne ne faisait pas partie de ma nature, et je ne cherchais pas à rationaliser ce qui semblait ne pas coïncider avec un univers naturel.

Je ne reconnaissais aucun dieu, à part Ymir et ses filles, mais je ne mettais pas en doute l'existence – en tant que démons – d'autres déités, vénérées par d'autres races. Des êtres surnaturels de toutes sortes étaient conformes à ma conception de la vie et de l'univers. Je croyais autant à l'existence de dragons, d'esprits et de diables qu'à celle des lions, des buffles et des éléphants. J'acceptais cette aberration de la nature, la considérant comme un démon surnaturel, et ne me souciais aucunement de ses origines, ni de sa provenance. Je n'étais pas non plus en proie à une panique provoquée par une terreur superstitieuse. J'étais un fils d'Asgard qui ne redoutait ni homme, ni démon, et je faisais davantage confiance à la force fracassante de ma hache de silex qu'aux charmes de prêtres et aux incantations des sorciers.

Mais je ne me jetai pas immédiatement à découvert pour me lancer à l'assaut de la tour. La prudence instinctive de la vie sauvage était mienne, et je ne voyais aucun moyen d'escalader les murs du château. L'homme ailé n'avait pas besoin de portes, puisqu'il entrait de toute évidence par le haut, et la surface lisse des murs semblait défier le grimpeur le plus leste. Bientôt un moyen d'accéder au sommet de la tour se présenta à moi. Mais j'hésitais, attendant de voir si d'autres êtres ailés se montraient, bien que j'eusse le sentiment inexplicable qu'il était le seul de son espèce dans la vallée… peut-être même dans le monde. Tandis que je me tenais aux aguets, caché parmi les arbres, et observais, je le vis lever ses coudes du parapet et s'étirer avec souplesse comme un grand chat. Puis il traversa la galerie circulaire et entra à l'intérieur de la tour. Un cri assourdi retentit dans l'air qui me fit me raidir, bien que je réalise que ce n'était pas le cri d'une femme. Bientôt le sombre maître du château réapparut, tirant à sa suite une silhouette plus petite… une forme qui se tordait, se débattait et poussait des cris pitoyables. Je vis qu'il s'agissait d'un petit homme brun, ressemblant beaucoup à ceux du village dans la montagne ; capturé, je n'en doutai pas, de la même façon que Gudrun.

Il ressemblait à un enfant, ainsi maintenu entre les mains de son gigantesque adversaire. L'homme noir déploya ses larges ailes et s'envola du parapet, portant son captif comme un condor porte un moineau. Il planait au-dessus du champ de fleurs, pendant que je me blottissais dans ma retraite feuillue, regardant avec stupéfaction cet étrange spectacle.

L'homme ailé, planant au haut des airs, poussa un étrange et fantastique cri. Il lui fut répondu d'une terrible façon. Le frémissement d'une horrible vie parcourut le champ incarnat au-dessous de lui. Les grandes fleurs rouges tremblèrent, s'ouvrirent, déployant leurs pétales charnus, semblables à des gueules de serpents. Leurs tiges semblaient se tendre et se dresser vers le ciel avec impatience. Leurs larges feuilles se levaient et frémissaient, produisant un bruissement au son curieusement funeste, tel celui d'un serpent à sonnettes. Un sifflement léger mais donnant la chair de poule retentit dans toute la vallée. Les fleurs soupiraient, se tendant vers le haut. Avec un rire diabolique, l'homme ailé laissa tomber son captif qui se débattait en vain.

Avec le hurlement d'une âme condamnée, l'homme brun tomba rapidement, s'écrasant parmi les fleurs. Elles se jetèrent alors sur lui avec un sifflement frémissant. Leurs tiges épaisses et flexibles se courbèrent, comme les cous de serpents, et leurs pétales se refermèrent sur sa chair. Une centaine de fleurs se collèrent à lui comme les tentacules d'une pieuvre monstrueuse, l'étouffant et l'écrasant. Ses cris d'agonie me parvenaient, assourdis ; il était complètement recouvert par les fleurs qui

s'étaient abattues sur lui en sifflant. Celles qui se trouvaient hors de portée s'agitaient et se tordaient furieusement comme si elles voulaient arracher leurs racines, dans leur désir de rejoindre leurs congénères. Dans tout le champ les grandes fleurs rouges se penchaient et se tendaient vers l'endroit où la sinistre bataille se poursuivait. Les cris diminuèrent, devenant de plus en plus faibles, puis cessèrent. Un silence effroyable régna sur toute la vallée. L'homme noir regagna la tour d'un vol paisible et disparut à l'intérieur de celle-ci.

Peu après, les fleurs se détachèrent une à une de leur victime qui était étendue, blanche et immobile. Oui, sa pâleur était pire que celle de la mort. On aurait dit une statue de cire, une effigie au regard fixe, de laquelle la moindre goutte de sang avait été sucée. Et une surprenante transformation était visible sur les fleurs à proximité du corps. Leurs tiges n'étaient plus incolores ; elles étaient gonflées et teintées d'un rouge sombre, ressemblant à des bambous transparents, gorgés de sang frais jusqu'à éclater.

Poussé par une curiosité insatiable, je quittai furtivement mon abri parmi les arbres et me glissai jusqu'à la lisière même du champ rouge. Les fleurs sifflèrent et s'inclinèrent vers moi, dilatant leurs pétales comme le capuchon d'un cobra excité. Choisissant la fleur la plus éloignée des autres, je tranchai la tige d'un coup de ma hache et la créature tomba sur le sol, se tordant comme un serpent décapité.

Lorsque ses mouvements cessèrent, je me penchai sur elle avec étonnement. La tige n'était pas creuse comme je l'avais supposé… c'est-à-dire, creuse comme un bambou sec. Elle était traversée par un réseau de veines, ressemblant à des filaments ; quelques-unes étaient vides, quelques autres exsudaient une sève incolore. Les queues qui retenaient les feuilles à la tige étaient remarquablement tenaces et souples. Les feuilles elles-mêmes étaient bordées d'épines incurvées, semblables à des crochets acérés.

Une fois que ces épines s'étaient enfoncées dans la chair, la victime était forcée d'arracher toute la plante, à partir des racines, si elle voulait en réchapper.

Chaque pétale était aussi large que ma main et aussi épaisse qu'une poire armée de piquants. Sur le bord interne, chacun était couvert de minuscules bouches innombrables, pas plus larges qu'une tête d'épingle. Au centre, à la place du pistil, il y avait une pointe barbelée, dont la texture ressemblait à celle d'une épine, et des canaux étroits reliaient les quatre bords serratés.

Une fois terminées mes investigations portant sur cette horrible parodie de végétation, je levai soudain les yeux, juste à temps pour voir l'homme ailé réapparaître sur le parapet. Il ne sembla pas autrement surpris de me voir. Il cria quelque chose dans sa langue inconnue et fit un geste moqueur, pendant que je restais figé sur place comme une statue, étreignant ma hache. Bientôt il fit demi-tour et entra à l'intérieur de la tour, comme il l'avait fait auparavant. Et, comme auparavant, il réapparut, portant une captive. Ma fureur et ma haine furent presque submergées par le torrent de joie qui déferla en moi, en voyant que Gudrun était vivante.

Malgré sa force souple, qui était celle d'une panthère, l'homme noir maintenait Gudrun aussi facilement qu'il avait maintenu l'homme brun. Soulevant son corps blanc qui se débattait dans les airs au-dessus de sa tête, il me la montra et poussa des cris sarcastiques. Ses cheveux blonds ruisselaient sur ses épaules blanches, tandis qu'elle se débattait en vain et

criait vers moi, en proie à une terreur et à une horreur extrêmes. Rarement une femme Aesir avait connu une terreur aussi abjecte que celle qui s'était emparée de Gudrun. Je mesurai l'abîme de la conduite diabolique de son ravisseur par ses cris éperdus.

Mais je restai immobile. Si cela lui avait été d'un quelconque secours, j'aurais plongé à l'intérieur de ce marais cramoisi de l'enfer, acceptant d'être agrippé, transpercé et sucé de tout mon sang par ces fleurs diaboliques. Mais cela ne l'aurait aidée en rien. Ma mort l'aurait simplement privée de son seul défenseur. Aussi je restai immobile pendant qu'elle se tordait et sanglotait, et que les rires de l'homme noir faisaient déferler à travers mon cerveau des flots rouges de démence. À un moment, il fit le geste de la jeter parmi les fleurs. Mon contrôle d'acier faillit céder et me pousser à me jeter dans cette mer rouge de l'enfer. Mais ce n'était qu'un simulacre. Bientôt il la tirait à nouveau vers la tour et la jetait à l'intérieur. Puis il revint jusqu'au parapet, appuya ses coudes sur celui-ci et resta ainsi à m'observer. Apparemment il jouait avec moi, comme un chat joue avec une souris avant de la tuer.

Mais, tandis qu'il me regardait, je lui tournai le dos et m'enfonçai à l'intérieur de la forêt. Moi, Hunwulf, je n'étais pas un penseur, au sens où l'entendent les hommes modernes. Je vivais à une époque où les émotions se traduisaient par le coup porté par une hache de silex plutôt que par les produits élaborés de l'intellect. Cependant, je n'étais pas l'animal dépourvu d'intelligence que l'homme noir supposait que j'étais, de toute évidence. Je possédais un cerveau humain, stimulé par la lutte éternelle pour l'existence et la suprématie.

Je savais que je ne pouvais franchir vivant la bande rouge qui entourait le château. Avant même que je puisse faire une demi-douzaine de pas, une multitude de pointes barbelées s'enfonceraient dans ma chair et leurs bouches avides suceraient le sang de mes veines pour nourrir leur appétit démoniaque. Même mon énergie de tigre me serait inutile pour tenter de me tailler un chemin à travers elles.

L'homme ailé ne me suivit pas. Regardant par-dessus son épaule, je le vis toujours accoudé nonchalamment dans la même position. Lorsque je rêve, en tant que James Allison, une nouvelle fois les rêves de Hunwulf, cette image est gravée dans mon esprit. Je revois cette silhouette de gargouille, avec ses coudes appuyés sur le parapet, telle un diable médiéval méditant, blotti sur les murailles crénelées de l'Enfer.

Je franchis les gorges de la vallée et pénétrai dans le vallon au-delà, dans lequel les arbres se clairsemaient et où les mammouths suivaient le cours d'eau de leur lourde démarche. Je m'arrêtai après avoir dépassé le troupeau et, sortant deux silex de mon sac, je me baissai et fis jaillir une étincelle vers l'herbe sèche. Allant rapidement d'un endroit à un autre, les choisissant soigneusement, j'allumai ainsi une douzaine de feux, disposés en un grand demi-cercle. Le vent du nord les attisa, les fit se propager et les chassa devant lui. En quelques instants, une muraille de flammes avançait rapidement vers le fond de la vallée.

Les mammouths cessèrent de manger, levèrent leurs grandes oreilles et lancèrent des barrissements d'alarme. Ils ne craignent qu'une seule chose au monde : le feu ! Ils commencèrent à battre en retraite vers le sud, les femelles poussant les jeunes devant elles ; les mâles barrissant aussi fort que les trompettes du Jugement Dernier. Avec le grondement d'une tempête, le feu se propageait rapidement, et les mammouths s'enfuyaient précipitamment devant lui, en désordre. C'était un redoutable ouragan de

chair, un terrible tremblement de terre d'os et de muscles, dévastant et écrasant tout sur son passage. Les arbres éclataient et s'abattaient devant eux, le sol tremblait sous leurs pas éperdus. Derrière eux arrivait le feu rapide. Tout de suite après, je venais, suivant le feu de si près que la terre fumante brûlait mes sandales de peau d'élan.

Ils franchirent le goulot étroit dans un grondement retentissant, nivelant les épais bosquets, tels une faux gigantesque. Les arbres étaient arrachés et déracinés ; c'était comme si une tornade s'était engouffrée dans la passe.

Dans un grondement de tonnerre assourdissant de pattes broyant la terre et de barrissements, ils déferlèrent vers la mer de fleurs rouges, telle une tempête dévastatrice. Les plantes démoniaques auraient certainement pu faire tomber un mammouth isolé et en venir à bout, mais sous l'impact du troupeau tout entier, elles ressemblaient à des fleurs ordinaires. Les mastodontes, rendus fous furieux, les écrasèrent entièrement, les piétinant, les martelant, les pilonnant, les réduisant en lambeaux, les enfonçant dans la terre qui s'imprégna de leur suc.

Je tremblai un instant, redoutant que ces brutes continuent leur folle course vers le château et que celui-ci soit incapable de résister à leur assaut fatal. De toute évidence, l'homme ailé partageait mes craintes, car il s'élança vivement du haut de la tour et vola rapidement dans le ciel, se dirigeant vers le lac. Mais l'un des mâles rentra la tête la première dans la muraille, rebondit sur la surface unie, lisse et incurvée, heurta celui qui le suivait immédiatement et le troupeau se divisa en deux. Il dépassa la tour en mugissant, la contournant de chaque côté. Les mastodontes passèrent si près d'elle que leurs flancs velus se râpèrent contre ses murailles. Ils dévalèrent tout du long du champ rouge et se dirigèrent dans un grondement de tonnerre vers le lac lointain.

Le feu atteignit la lisière des arbres et s'arrêta de lui-même. Les débris écrasés et gorgés de sève des fleurs rouges ne brûlaient pas. Les arbres, déracinés ou encore debout, fumaient et éclataient, dévorés par les flammes. Des branches embrasées pleuvaient autour de moi comme je m'élançais à travers les arbres. Puis je courus vers le gigantesque coup de faux que la charge du troupeau avait produit dans le champ livide.

Tout en courant, je criai à l'adresse de Gudrun et elle me répondit. Sa voix était assourdie et accompagnée par un martèlement sur quelque chose. L'homme ailé l'avait enfermée dans la tour.

Comme j'arrivais au bas des murailles du château, foulant les débris des pétales rouges et des tiges serpentines, je déroulai ma corde de cuir brut, la fis tourner et envoyai sa boucle vers le haut, visant l'un des merlons du parapet crénelé. Ensuite je grimpai le long de celle-ci, me hissant à la force du poignet, l'agrippant entre mes doigts de pied, meurtrissant mes doigts et mes coudes contre le mur lisse tandis que j'étais suspendu dans les airs.

Je me trouvais à moins de cinq pieds du parapet lorsque je fus galvanisé par un battement d'ailes à proximité de ma tête. L'homme noir s'abattit du haut des airs et se posa sur la galerie. J'eus un bon aperçu de lui comme il se penchait par-dessus le parapet. Ses traits étaient droits et réguliers ; il n'y avait aucune suggestion de traits négroïdes en lui. Ses yeux étaient des fentes obliques, et ses dents brillaient en un sauvage rictus de haine triomphale. Longtemps, très longtemps, il avait régné sur la vallée aux fleurs rouges, prélevant un tribut en vies humaines sur les malheureuses peuplades des collines, enlevant dans les airs des victimes innocentes pour nourrir les fleurs carnivores, à demi-animales, qui étaient ses sujets et ses protectrices. À présent, j'étais en son pouvoir, mon acharnement et ma

ruse n’avaient servi à rien. Un seul coup porté par la dague recourbée qu’il tenait dans sa main et je serais précipité au bas des murailles, tombant vers ma mort. Quelque part, Gudrun, voyant en quel péril je me trouvais, poussait des cris comme une bête sauvage. Puis une porte fut brisée, dans un grand fracas de panneaux éclatés.

L’homme noir, appliqué à son dessein démoniaque, appuya le tranchant acéré de sa lame contre la corde de cuir brut… puis un bras blanc et vigoureux se referma sur son cou par derrière et il fut violemment rejeté en arrière. Par-dessus son épaule, j’apercevais le visage magnifique de Gudrun, les cheveux hérissés, les yeux dilatés par la terreur et la rage.

Il se retourna dans un rugissement, luttant contre son étreinte. Il s’arracha à ses bras et la projeta contre la tour avec une telle violence qu’elle resta immobile, à moitié étourdie. Puis il se retourna vers moi. Mais à cet instant je m’étais hissé jusqu’au parapet et l’avais escaladé, bondissant vers la galerie et détachant ma hache.

Il hésita un instant, ses ailes à demi déployées. Il tenait sa dague dans sa main, se demandant s’il allait se battre ou fuir dans les airs. C’était un géant par la taille et ses muscles saillaient, tels des sillons cordés, sur tout son corps. Mais il hésitait, aussi incertain qu’un homme confronté à une bête sauvage.

Je n’hésitai pas. Avec un rugissement jaillissant du fond de ma gorge, je bondis en avant et balançai ma hache de toute ma force de colosse. Avec un cri étranglé il leva les bras. Mais le tranchant de ma hache s’abattit entre eux en sifflant et fracassa son crâne, la réduisant en débris sanglants.

Je me retournai vers Gudrun. Elle se mit à genoux en chancelant, puis lança ses bras blancs autour de moi, en une étreinte frénétique d’amour et de terreur, ouvrant de grands yeux vers l’endroit où gisait le seigneur ailé de la vallée. La pulpe cramoisie qui avait été sa tête baignait dans une mare de sang et de cervelle.

J’ai souvent souhaité qu’il fût possible de réunir ces diverses vies qui ont été les miennes à l’intérieur d’un seul corps, alliant les expériences d’Hunwulf au savoir de James Allison. Si cela avait pu être, Hunwulf aurait franchi la porte d’ébène que Gudrun avait fait voler en éclats dans un sursaut d’énergie désespéré. Il serait entré à l’intérieur de cette salle fantastique qu’il apercevait entre les panneaux disloqués. Cette pièce était encombrée de meubles étranges, et des rayonnages étaient couverts de rouleaux de parchemins. Il aurait déroulé ces parchemins et se serait penché sur leurs caractères jusqu’à ce qu’il les ait déchiffré et ait lu, peut-être, les chroniques de cette race étrange dont il venait à l’instant de tuer le dernier survivant. Assurément son histoire était plus étrange qu’un rêve engendré par l’opium et aussi merveilleuse que le récit d’Atlantis engloutie par les eaux.

Mais Hunwulf ne possédait pas une telle curiosité. Pour lui, la tour, la chambre aux meubles d’ébène et les rouleaux de parchemins étaient des émanations de quelque sorcellerie, vides de sens et inexplicables, dont la signification résidait dans leur seul caractère diabolique. Bien que la solution du mystère se trouvât à portée de sa main, il en était aussi immensément éloigné que James Allison, qui ne devait naître pourtant que dans des millénaires !

Pour moi, Hunwulf, le château n’était qu’un piège monstrueux. Je ne ressentais à son égard qu’une seule émotion et qu’un seul désir : celui de le quitter le plus rapidement possible.

Tandis que Gudrun s’agrippait à moi, je glissai vers le sol, puis je

détachai ma corde d’un mouvement de torsion habile et l’enroulai. Ensuite, nous nous sommes éloignés, main dans la main, et avons suivi le chemin ouvert par les mammouths qui s’éloignait dans le lointain. Nous nous sommes alors dirigés vers le lac bleuté à l’extrémité sud de la vallée et vers la trouée dans les falaises qui s’élevaient au-delà.

LA CHOSE AILÉE SUR LE TOIT

« À travers la nuit lourdement ils avancent
De leur allure éléphantine ;
Je frissonne, empli d'effroi
Tandis que je me blottis dans mon lit.
Ils déploient leurs ailes gigantesques
En haut des toits à pignons
Qui tremblent sous le piétinement
De leurs sabots de mastodontes. »
Justin Geoffrey : « Visions de l'Ancien Pays ».

Je dirai pour commencer que je fus surpris lorsque Tussmann me téléphona. Nous n'avions jamais été des amis très intimes ; les instincts mercantiles de l'homme me répugnaient. Et, depuis la vive controverse qui nous avait opposés, trois ans plus tôt, lorsqu'il s'était efforcé de jeter le discrédit sur mes « Témoignages sur la culture Nahua dans le Yucatan », lesquels étaient le résultat de plusieurs années de recherches acharnées, nos relations avaient été fort peu cordiales ! Pourtant je le reçus et trouvai ses manières emportées et brutales, mais il semblait préoccupé, comme si son antipathie à mon égard avait été mise de côté, au profit d'une passion impétueuse qui s'était emparée de lui.

Le but de sa visite me fut rapidement exposé. Il sollicitait mon aide pour se procurer l'édition originale du livre de Von Junzt « Unaussprechlichen Kulten », connu aussi sous le nom de Livre Noir, non en raison de sa couleur, mais à cause de son ténébreux contenu. Il aurait pu aussi bien me demander la traduction grecque originale du « Necronomicon » ! Bien que, depuis mon retour du Yucatan, je me sois adonné presque exclusivement à ma passion des livres rares, je ne me serais jamais douté un seul instant qu'il existait encore un ou des exemplaires de ce livre, dans l'édition originale de Düsseldorf.

Quelques mots sur cet ouvrage sortant du commun. Son extrême ambiguïté en bien des passages, ainsi que les sujets traités, absolument incroyables, avaient laissé supposer pendant longtemps que ce livre était le résultat des divagations d'un maniaque et l'auteur avait été vilipendé et traité de fou. Il demeure cependant que nombre de ses assertions sont irréfutables et qu'il passa sa vie entière, soit 45 ans, à se rendre en des lieux étranges et à découvrir des secrets terrifiants et abyssaux. La première édition du livre fit l'objet d'un tirage très réduit et beaucoup d'exemplaires furent brûlés par leurs possesseurs épouvantés, lorsque Von Junzt fut trouvé mort, étranglé d'une façon très mystérieuse, dans sa chambre fermée à clé et verrouillée, une nuit de 1840, six mois après qu'il fût revenu d'un mystérieux voyage en Mongolie.

Cinq ans plus tard, un éditeur londonien, un certain Bridewall, s'empara

du livre et en publia une version bon marché, dans le but de faire sensation. Celle-ci comportait des gravures grotesques, était criblée de fautes d'orthographe et d'inexactitudes de traduction, sans parler des lacunes habituelles, inévitables dans une édition bon marché et peu scrupuleuse. Cette parution contribua cependant à accentuer le discrédit jeté sur le texte original, et éditeurs et lecteurs oublièrent pratiquement le livre jusqu'en 1909, date à laquelle la « Golden Goblin Press » de New-York en sortit une nouvelle édition.

Le livre avait été si soigneusement expurgé qu'un bon quart du texte original avait été supprimé. Mais il avait été très bien imprimé et illustré par les dessins admirables et étrangement inspirés de Diego Vasquez. Cette édition devait avoir un tirage important, dans un but populaire, mais le goût artistique des éditeurs contrecarra ce dessein. En effet, le coût de l'édition du livre fut si élevé qu'ils furent contraints de le vendre à un prix prohibitif.

J'expliquais tout cela à Tussmann lorsqu'il m'interrompit brutalement pour dire qu'il connaissait parfaitement l'histoire de ce livre. L'un des exemplaires édités par la « Golden Goblin » ornait sa bibliothèque, me dit-il, et c'était dans celui-ci qu'il avait trouvé un certain passage, lequel avait éveillé son intérêt. Si je réussissais à lui procurer un exemplaire de l'édition originale de 1839, je serais dédommagé de ma peine. Sachant, ajouta-t-il, qu'il était inutile de me proposer de l'argent, il procéderait, en retour, à une rétractation totale de ses accusations précédentes, concernant mes recherches au Yucatan, et publierait une apologie complète dans les « Scientific News ».

Je dois admettre que je fus confondu par ces paroles et réalisai que l'affaire devait être de la plus haute importance pour Tussmann, puisqu'il était prêt à faire de telles concessions. Je répondis que j'estimais avoir réfuté, d'une façon satisfaisante, ses chefs d'accusation aux yeux de tous et que je ne désirais nullement le placer dans une situation humiliante, mais que je ferais tout mon possible pour lui procurer ce qu'il recherchait.

Il me remercia avec brusquerie et s'en alla, après avoir dit, d'une façon plutôt vague, qu'il espérait trouver dans le Livre Noir, le complet exposé de quelque chose, qui avait été, de toute évidence, négligé dans l'édition postérieure.

Je me mis au travail, écrivant à des amis, collègues et libraires dans le monde entier, et m'aperçus très vite que j'avais pris sur moi une tâche qui s'avérait fort malaisée. Trois mois s'écoulèrent avant que mes efforts fussent couronnés de succès. Mais, finalement, avec l'aide du Professeur James Clement de Richmond, Virginie, je parvins à trouver ce que je cherchais.

J'avertis Tussmann et il arriva à Londres par le train suivant. Ses yeux brûlaient d'avidité tandis qu'il contemplait le livre épais et poussiéreux, habillé d'une épaisse reliure de cuir et de fermoirs de fer rouillés. Ses doigts tremblaient d'impatience comme il feuilletait les pages jaunies par le temps.

Et lorsqu'il poussa un cri violent et frappa la table de son poing, je compris qu'il avait trouvé ce qu'il recherchait aussi fébrilement.

« Écoutez ! », ordonna-t-il, et il me lut un passage qui parlait d'un temple très, très ancien, dans une jungle du Honduras, où un dieu étrange avait été adoré par une antique tribu qui avait disparu avant même l'arrivée des Espagnols ! Et Tussmann lut à voix haute les lignes suivantes : la momie de celui qui avait été de son vivant le dernier grand-prêtre du peuple disparu

reposait à présent dans une chambre taillée dans la robe de la falaise contre laquelle le temple avait été bâti. Autour du cou desséché de la momie était passée une chaîne en cuivre, et sur cette chaîne était monté un énorme joyau, de couleur rouge, ciselé en forme de crapaud. Ce joyau était une clé, poursuivait Von Junzt, conduisant au trésor caché dans une crypte souterraine, située dans les profondeurs du sol, sous l'autel du temple.

Les yeux de Tussmann brillaient.

« J'ai vu ce temple ! Je me suis trouvé devant l'autel. J'ai vu l'entrée scellée de la chambre dans laquelle, aux dires des indigènes, se trouve la momie du prêtre. C'est un temple très curieux, il diffère autant des ruines des Indiens pré-colombiens que des constructions des Latino-Américains modernes. Les Indiens qui vivent à proximité nient tout rapport antérieur avec cet endroit. Ils disent que ceux qui ont construit ce temple appartenaient à une race différente de la leur et qu'ils étaient déjà là lorsque leurs propres ancêtres arrivèrent dans ce pays. Je pense qu'il s'est agi du vestige d'une civilisation disparue depuis longtemps qui a commencé à s'éteindre des milliers d'années avant la venue des Espagnols.

« J'aurais aimé forcer l'entrée de la chambre scellée, mais je n'avais ni le temps, ni les outils nécessaires pour ce travail. Je faisais route rapidement vers la côte, ayant été blessé au pied accidentellement par une arme à feu, et c'est par le plus grand des hasards que j'étais arrivé à cet endroit.

« J'avais prévu d'y retourner, mais les circonstances m'en empêchèrent… à présent, je suis décidé à ne me laisser arrêter par aucun obstacle ! Par hasard j'étais tombé sur un passage de l'édition de la « Golden Goblin » de ce livre, décrivant le temple. Mais c'était tout ; la momie était à peine mentionnée. Intéressé, je me procurai l'une des traductions de Bridewall, mais je me heurtai à un ramassis d'erreurs et d'âneries confondantes. À la suite d'une irritante malchance, le traducteur avait même commis une erreur sur l'emplacement du Temple du Crapaud, ainsi nommé par Von Junzt, et l'avait situé au Guatemala, au lieu du Honduras. La description générale est médiocre, le joyau est mentionné, de même que le fait qu'il est une « clé ». Mais une clé destinée à quel usage, le livre de Bridewall ne le mentionnait pas. À ce moment, je sentis que j'étais sur la voie d'une véritable découverte, à moins que Von Junzt n'ait été fou, comme beaucoup le prétendirent ! Pourtant, il est prouvé que l'homme s'est bien trouvé au Honduras à une époque, et il est impossible de faire une description du temple aussi précise – comme elle se trouve dans le Livre Noir – à moins de l'avoir vu de ses propres yeux. Comment a-t-il appris l'existence du joyau, je ne saurais le dire. Les Indiens qui m'ont parlé de la momie n'ont fait aucune mention du joyau. Je pense simplement que Von Junzt s'est ouvert un passage jusqu'à la crypte scellée, d'une façon ou d'une autre… l'homme a eu accès à nombre de secrets par des moyens très mystérieux.

« À ma connaissance, un seul autre Blanc a vu le Temple du Crapaud, en dehors de Von Junzt et de moi-même : le voyageur espagnol Juan Gonzalles, qui effectua une exploration partielle de cette région en 1793. Il mentionne, brièvement, un curieux temple qui diffère de la plupart des ruines indiennes, et rapporte avec scepticisme une légende répandue parmi les indigènes, selon laquelle « quelque chose d'extraordinaire » serait caché dans le temple. Je suis sûr et certain qu'il faisait allusion au Temple du Crapaud.

« Demain je m'embarque à destination de l'Amérique Centrale. Gardez le livre, je n'en ai plus besoin. Cette fois je me suis parfaitement préparé et

j'ai bien l'intention de découvrir ce qui est dissimulé dans le temple, même si je dois le démolir pierre par pierre ! Je suis sûr qu'il s'agit d'une véritable montagne d'or ! Les Espagnols ne l'ont pas trouvée, pour une raison que j'ignore. Lorsqu'ils sont arrivés en Amérique Centrale, le Temple du Crapaud était abandonné. Or ils recherchaient des Indiens vivants, afin de les torturer et de leur extorquer leur or. Ils ne s'intéressaient guère aux momies de peuples disparus. Mais je suis décidé à m'emparer de ce trésor. »

Sur ces paroles, Tussmann prit congé. Je m'assis et ouvris le livre, cherchant le passage où il avait arrêté sa lecture. Je lus ainsi jusqu'à minuit, captivé par les allusions curieuses et les interprétations extravagantes, parfois même très obscures, de Von Junzt. Et je trouvai, concernant le Temple du Crapaud, certaines précisions qui m'angoissèrent tellement que, le lendemain matin, j'essayai de joindre Tussmann. Mais l'on me répondit qu'il était déjà parti.

Plusieurs mois passèrent, puis je reçus une lettre de Tussmann, me demandant de venir passer quelques jours dans sa propriété du Sussex. Il me priait également d'apporter le Livre Noir.

Je me présentai à l'entrée de la propriété, plutôt isolée, de Tussmann juste après la tombée de la nuit. Il vivait pratiquement comme au Moyen-Âge, sa grande demeure couverte de lierre et ses larges pelouses entourées de hauts murs de pierre. Comme je suivais le sentier bordé de haies qui conduisait de la grande porte à la maison, je notai que les lieux n'avaient guère été entretenus en l'absence de leur maître. Des mauvaises herbes avaient poussé, abondantes, parmi les arbres, au point de menacer d'étouffement le gazon. Provenant du haut de taillis non élagués, se dressant contre le mur de la propriété, j'entendis à proximité ce qui semblait être le piétinement et le pas lourd d'un cheval ou d'un bœuf. J'entendis distinctement le tintement de ses sabots sur une pierre.

Un domestique qui me regarda d'un air méfiant me fit entrer et je trouvai Tussmann marchant de long en large dans son cabinet de travail, tel un lion en cage. Il avait maigri et ses traits s'étaient durcis depuis notre dernière rencontre ; son visage était noirci par le soleil tropical. Ses rides étaient plus nombreuses et plus prononcées, et ses yeux brûlaient plus intensément que jamais. Son attitude trahissait une colère sourde et frustrée.

« Eh bien, Tussmann, » le saluai-je, « avez-vous trouvé l'or ? »

« Je n'ai pas trouvé un seul gramme d'or, » grogna-t-il. « Toute l'histoire n'était qu'une mystification… euh, à vrai dire, pas tout à fait. Je me suis introduit dans la chambre scellée et j'ai trouvé la momie. »

« Et le joyau ? » m'exclamai-je.

Il tira quelque chose de sa poche et me le donna.

J'examinai avec curiosité l'objet que je tenais dans ma main. C'était une pierre précieuse très grosse, aussi claire et transparente que du cristal, mais présentant une teinte rouge sinistre. Elle était ciselée, comme l'avait affirmé Von Junzt, et avait la forme d'un crapaud. Je frissonnai involontairement ; la sculpture était particulièrement repoussante. Je tournai mon attention vers la chaîne de cuivre, lourde et curieusement travaillée, qui la soutenait.

« Quels sont ces caractères gravés sur la chaîne ? » demandai-je avec curiosité.

« Je ne saurais le dire, » répondit Tussmann. « J'avais pensé que vous pourriez peut-être répondre à cette question. Je trouve qu'ils présentent

une légère ressemblance avec certains hiéroglyphes, partiellement effacés, découverts sur un monolithe, connu sous le nom de Pierre Noire, qui se trouve dans les montagnes de Hongrie. J'ai été incapable de les déchiffrer. »

« Racontez-moi votre voyage, » le pressai-je et, tout en buvant nos whiskey and sodas, il commença son récit, en manifestant cependant une étrange aversion.

« J'ai retrouvé l'emplacement du temple sans grande difficulté, bien qu'il soit situé dans une région écartée et peu fréquentée. Le temple est bâti contre une falaise de pierre pure, dans une vallée déserte, inconnue des cartes et des explorateurs. Je ne me risquerai pas à faire une estimation de l'époque à laquelle il fut construit, mais il est bâti avec un genre de basalte étrangement dur, comme je n'en ai jamais vu ailleurs, et son érosion extrême suggère un âge incroyable.

« La plupart des colonnes formant sa façade sont en ruines ; leurs vestiges brisés se dressent sur des soubassements érodés par les siècles, tels les dents brisées et éparses d'une sorcière ricanante. Les murs extérieurs se sont écroulés, mais les parois et les colonnes intérieures qui soutiennent une telle voûte, demeurée intacte, semblent solides pour plusieurs milliers d'années encore, ainsi que les murs de la chambre intérieure.

« La salle principale est grande et ronde, son sol se compose de grands carreaux de pierre. Au centre se dresse l'autel : un simple bloc du même matériau, énorme, circulaire et présentant d'étranges sculptures. Directement au dos de l'autel, dans la falaise de roche solide qui forme la paroi de fond de la grande salle, se trouve la chambre scellée, taillée, dans la pierre, à l'intérieur de laquelle gît la momie du dernier grand-prêtre du temple.

« Je me suis frayé un chemin, sans trop de difficulté, jusqu'à la crypte et j'ai trouvé la momie exactement comme il était dit dans le livre Noir. Bien qu'elle soit dans un remarquable état de conservation, j'ai été incapable de la classer avec précision. Les traits desséchés et la conformation générale du crâne faisaient songer à certains peuples dégénérés et métissés de Basse Égypte, et je suis certain que le prêtre appartenait à une race s'apparentant davantage aux Caucasiens qu'aux Indiens. À part cela, je suis incapable de faire un rapport plus positif.

« Mais le joyau était là et la chaîne passée autour du cou desséché. »

À partir de ce moment, le récit de Tussmann devint si vague que j'éprouvai une certaine difficulté à le suivre et je me demandai si le soleil tropical n'avait pas affecté son esprit. Il avait ouvert une porte secrète dans l'autel, à l'aide du joyau… de quelle façon exactement, il était parfaitement incapable de le dire. Et je fus frappé par le fait qu'il ne comprenait pas lui-même clairement qu'elle avait été l'action de la clé-joyau. Mais l'ouverture de la porte scellée avait eu un effet néfaste sur les indigènes, des fripouilles, qu'il avait engagés pour l'expédition. Ils avaient refusé catégoriquement de le suivre et de franchir l'ouverture sombre et béante qui était apparue si mystérieusement, après que la pierre précieuse ait été appliquée contre l'autel.

Tussmann entra seul, avec son revolver et sa torche électrique, trouvant un escalier de pierre étroit, qui s'enfonçait en serpentant vers les entrailles même de la terre, apparemment ! Il le descendit et arriva bientôt à un large couloir, dans les ténèbres duquel le faible rayon lumineux de sa lampe était pratiquement inexistant. Comme il racontait ceci, il parla avec une gêne étrange d'un crapaud qui avançait par bonds devant lui, juste au-

delà du cercle lumineux de sa lampe, et qui le précéda ainsi tout le temps qu'il demeura sous terre.

Progressant le long de souterrains et empruntant des escaliers humides, qui étaient autant de puits de ténèbres solides, il parvint enfin devant une lourde porte aux sculptures qui devait – il le sentit alors – interdire l'accès à la crypte où était caché l'or des adorateurs antiques. Il pressa le joyau-crapaud contre la porte à plusieurs endroits et finalement la porte s'ouvrit toute grande devant lui.

« Et le trésor ? » l'interrompis-je vivement.

Il éclata d'un rire sauvage, plein de dérision envers lui-même.

« Il n'y avait pas d'or dans la crypte, pas de pierres précieuses… rien du tout… » Il hésita « rien que j'aurais pu emporter. »

À nouveau, son récit se fit extrêmement vague. Je supposai qu'il avait quitté le temple dans la plus grande des précipitations, sans effectuer d'autres fouilles pour trouver le trésor présumé. Il avait eu l'intention d'emporter la momie avec lui, dit-il, et d'en faire don à un quelconque Musée, mais lorsqu'il ressortit des puits, elle avait disparu. Il supposa alors que ses hommes, dans leur crainte superstitieuse d'avoir un tel compagnon tout au long de la route qui les ramènerait vers la côte, l'avaient jetée dans un puits ou dans une caverne.

« Et ainsi, » conclua-t-il, « me voici de retour en Angleterre, pas plus fortuné que lorsque je l'ai quittée ! »

« Vous avez le joyau, » lui rappelai-je, « il a certainement une grande valeur. »

Il le regarda sans bienveillance et sans aucune avidité, d'une manière farouche, presque obsessionnelle.

« À votre avis, est-ce un rubis ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête. « Je suis incapable de le dire. »

« Moi aussi. Mais laissez-moi consulter le livre. »

Il tourna lentement les pages épaisses, remuant les lèvres comme il lisait au fur et à mesure. Parfois il secouait la tête comme s'il était intrigué, et je remarquai qu'il demeurait un long moment sur un certain passage.

« Cet homme a exploré tant de sujets interdits, cherchant à les déchiffrer imprudemment ! » me dit-il alors. « Cela ne m'étonne nullement que son destin ait été si étrange et si mystérieux. Il a certainement pressenti sa fin prochaine… ici il avertit les hommes de ne pas réveiller les choses qui dorment. »

Tussmann sembla perdu dans ses pensées durant quelques instants.

« Oui, les choses qui dorment, » murmura-t-il, « qui semblent mortes, mais qui reposent seulement, attendant qu'un fou aveugle les éveille… j'aurais dû lire plus avant dans le Livre Noir… et j'aurais dû refermer la porte en quittant la crypte. Mais je possède toujours la clé et je la garderai, l'Enfer s'en mêlerait-il ! »

Il sortit de ses rêveries et il allait me dire quelque chose lorsqu'il s'interrompit brusquement. Des étages supérieurs était parvenu un bruit singulier.

« Qu'était-ce ? » Il me regarda vivement. Je secouai la tête et il courut vers la porte, appelant un domestique. L'homme se présenta quelques instants plus tard et il était plutôt pâle.

« Vous étiez à l'étage ? » gronda Tussmann.

« Oui, monsieur. »

« Avez-vous entendu quelque chose ? » demanda Tussmann rudement, sur un ton menaçant et presque accusateur.

« En effet, monsieur, » répondit l'homme avec une expression d'embarras sur son visage.

« Qu'avez-vous entendu ? » La question fut un grondement sourd.

« Eh bien, monsieur, » l'homme éclata de rire, comme pour s'excuser, « vous allez me trouver stupide, mais, à dire la vérité, on aurait cru le piétinement d'un cheval, gambadant sur le toit ! »

Une lueur de démence totale apparut dans le regard du Tussmann.

« Espèce de fou ! » hurla-t-il. « Sortez d'ici ! » L'homme sortit à reculons, stupéfait, et Tussmann saisit le joyau étincelant, ciselé en forme de crapaud.

« J'ai été un imbécile ! » s'écria-t-il. « J'aurais dû lire plus avant… et j'aurais dû refermer la porte… mais, par le ciel, cette clé est à moi et je la garderai, et personne ne me la prendra, homme ou démon ! »

Et, sur ces étranges paroles, il fit demi-tour et s'élança dans l'escalier, vers l'étage supérieur. Un moment plus tard, sa porte claquait violemment et un serviteur, ayant frappé timidement, obtint pour seule réponse un ordre blasphématoire de se retirer. Tussmann menaça également sur un ton farouche de tirer sur quiconque essaierait de pénétrer dans sa chambre.

Si l'heure n'avait pas été aussi avancée, j'aurais quitté cette maison, car j'étais certain que Tussmann était devenu complètement fou. Mais, comme elle l'était, je me retirai dans la chambre qu'un serviteur terrifié m'indiqua. Cependant, je n'allai pas me coucher.

J'ouvris les pages du Livre Noir à l'endroit lu par Tussmann.

Une chose était parfaitement claire, à moins que notre homme fût devenu fou à lier : il avait trouvé quelque chose d'inattendu dans le Temple du Crapaud. Un fait anormal, à propos de l'ouverture de la porte de l'autel, avait terrifié ses porteurs, et, dans la crypte souterraine, Tussmann avait trouvé quelque chose qu'il ne s'attendait nullement à trouver là ! Et j'étais persuadé qu'il avait été suivi depuis l'Amérique Centrale, et que la raison de cette persécution était le joyau qu'il appelait la Clé.

Cherchant des indices dans le volume de Von Junzt, je lus à nouveau le passage concernant le Temple du Crapaud, l'étrange peuple pré-indien qui tenait son culte à l'intérieur de celui-ci, et la monstruosité ricanante, énorme, pourvue de tentacules et de sabots qu'ils adoraient.

Tussmann avait dit qu'il aurait dû lire le passage entièrement lorsqu'il avait eu le livre entre les mains pour la première fois. Rendu perplexe par cette phrase énigmatique, j'arrivai à l'endroit sur lequel il s'était penché avec beaucoup d'attention… il avait souligné la phrase avec l'ongle de son pouce. Pour moi, c'était apparemment une nouvelle ambiguïté, parmi beaucoup d'autres, du texte de Von Junzt, car il était simplement énoncé qu'un dieu du temple était le trésor du temple. Soudain la noire implication de cette allusion me frappa et une sueur froide couvrit mon front.

La Clé conduisant au Trésor ! Et le trésor du temple était le dieu du temple ! Et les Choses endormies pouvaient être éveillées par l'ouverture de la porte de leur prison ! Je me levai d'un bond, rendu nerveux par cette insinuation intolérable. À ce moment, un grand fracas rompit le silence et le hurlement d'agonie d'un être humain déchira mes oreilles.

En un instant, j'étais hors de ma chambre et, comme je montai précipitamment l'escalier, j'entendis des sons qui, depuis lors, n'ont cessé de me faire douter de ma raison ! Je fis halte devant la porte de Tussmann, essayant de tourner la poignée d'une main tremblante. La porte était

fermée à clé et, alors que j'hésitai, j'entendis, venant du dedans, un ricanement hideux et suraigu, puis un bruit spongieux écœurant, comme si une énorme masse gélatineuse se frayait un passage par la fenêtre. Les sons cessèrent et j'aurais pu jurer entendre le battement assourdi d'ailes gigantesques. Puis le silence.

Venant à bout de mes nerfs détraqués, j'enfonçai la porte. Une puanteur atroce et suffocante emplissait la pièce, formant un brouillard jaunâtre. Surmontant ma nausée, je m'avançai. Tout avait été détruit dans la pièce, mais rien ne manquait, à l'exception de ce joyau incarnat ciselé en forme de crapaud que Tussmann appelait la Clé, et qui ne fut jamais retrouvé. Des tâches fétides et innommables souillaient l'appui de la fenêtre et, au centre de la pièce, gisait un homme, dont la tête avait été écrasée et réduite en bouillie. Et sur la bouillie sanglante que formaient le crâne et le visage, je pus voir l'empreinte évidente d'un énorme sabot.

NE ME CREUSEZ PAS DE TOMBE

Le coup de tonnerre du marteau de ma porte à l'ancienne mode retentit étrangement à travers la maison et me tira d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars. Je regardai par la fenêtre. Le visage blanc de mon ami John Conrad se levait vers moi, éclairé par la dernière lueur de la lune déclinante.

« Puis-je monter, Kirowan ? » Sa voix était peu assurée et tendue.

« Mais certainement ! » Je bondis hors de mon lit et enfilai un peignoir, tandis que je l'entendais franchir la porte d'entrée et monter l'escalier.

Un moment plus tard, il se tenait devant moi. À la lumière que j'avais allumée, je vis que ses mains tremblaient et notai la pâleur anormale de son visage.

« Le vieux John Grimlan est mort, il y a une heure, » dit-il ex abrupto.

« Vraiment ? J'ignorais qu'il était malade. »

« Il a été terrassé par une attaque soudaine et brutale, d'une nature singulière… un genre de transport au cerveau, ressemblant à une crise d'épilepsie. Il avait été sujet à de tels accès, ces dernières années, souvenez-vous. »

J'acquiesçai de la tête. Je connaissais relativement bien le vieillard qui avait vécu, tel un ermite, dans cette grande maison sombre sur la colline. Effectivement, j'avais été témoin un jour de l'une de ses étranges crises et j'avais été épouvanté par les contorsions, les gémissements et les hurlements du malheureux. Je l'avais vu se traîner à terre comme un serpent blessé, proférant de terribles imprécations et de noirs blasphèmes jusqu'à ce que sa voix se brisât en un hurlement incompréhensible qui avait éclaboussé ses lèvres d'écume. Devant ce spectacle, j'avais compris pourquoi les gens considéraient autrefois que les victimes de telles crises étaient possédées par des démons.

« … quelque maladie héréditaire ? » était en train de dire Conrad. « Le vieux John était sujet à ces crises, à la suite de quelque maladie repoussante, héritage d'un ancêtre éloigné peut-être… de telles choses arrivent parfois. Ou bien… allons, vous savez que le vieux John s'est rendu dans divers endroits mystérieux du globe et qu'il a sillonné l'Orient dans sa jeunesse. Il est fort possible qu'il ait contracté une maladie inconnue au cours de l'un de ces voyages. Il y a encore de nombreuses maladies non répertoriées en Afrique et en Asie. »

« Mais, » dis-je, « vous ne m'avez pas dit la raison de cette visite inopinée à cette heure singulière… car je remarque qu'il est plus de minuit. »

Mon ami parut plutôt confus.

« Eh bien, le fait est que John Grimlan est mort seul, si l'on excepte ma présence. Il a refusé de recevoir toute aide médicale. Dans les derniers moments, alors qu'il devenait évident qu'il allait mourir, et que je

m'apprêtais à aller chercher du secours, quel qu'il soit, malgré son opposition, il a poussé de tels cris et de tels hurlements que je n'ai pu repousser ses supplications éperdues… à savoir que je ne devais pas le laisser mourir seul.

« J'ai déjà vu des hommes mourir, » ajouta Conrad, essuyant la sueur sur son front pâle, « mais la mort de John Grimlan a été l'une des plus effroyables auxquelles j'aie jamais assisté. »

« Il a beaucoup souffert ? »

« Il a manifesté une très grande souffrance physique, mais celle-ci était le plus souvent submergée par une souffrance mentale ou psychique monstrueuse. La peur dans ses yeux dilatés et ses cris dépassèrent toute terreur terrestre concevable. Je vous le dis, Kirowan, l'effroi de Grimlan a été plus grande et plus profonde que la peur ordinaire de l'Au-Delà manifestée ordinairement par un homme de mauvaise vie. »

Je passai par plusieurs états d'âme. Les sombres implications de ce récit produisirent le long de ma colonne vertébrale un frisson, résultant d'une appréhension sans nom.

« Je sais bien que les gens du pays ont toujours prétendu que, dans sa jeunesse, il avait vendu son âme au Diable et que ses crises d'épilepsie soudaines n'étaient que le signe visible de l'emprise du Démon sur lui. Mais de telles rumeurs sont stupides et appartiennent à l'Âge des Ténèbres. Nous savons tous que la vie de John Grimlan a été particulièrement agitée et pervertie, même dans ses derniers jours. Il était universellement détesté et redouté, pour de bonnes raisons, car je n'ai jamais entendu dire qu'il ait jamais fait une seule bonne action. Vous étiez son unique ami. »

« Ce fut une étrange amitié, » dit Conrad. « J'étais attiré vers lui en raison de ses pouvoirs inhabituels. Car, malgré sa nature bestiale, John Grimlan était un homme extrêmement instruit et parfaitement cultivé. Il s'était passionné pour les études occultes, et c'est de cette façon que je fis sa connaissance. Car, comme vous le savez, j'ai toujours été extrêmement intéressé par ce genre de recherches moi-même.

« Mais, dans ce domaine comme dans les autres, Grimlan était mauvais et pervers. Il avait méprisé l'aspect positif et diurne de l'occulte, pour en sonder les aspects sombres et sinistres… le culte démoniaque, le vaudou et le shintoïsme. Sa connaissance de ces arts et sciences impurs était immense et impie. L'entendre raconter ses recherches et ses expériences, c'était connaître l'horreur et la répulsion qu'un reptile venimeux peut inspirer. Car il n'y avait aucun gouffre qu'il n'ait exploré, et il faisait seulement allusion à certaines choses, même à moi. Je vous assure, Kirowan, il est aisé de se moquer des histoires portant sur le monde noir de l'inconnu, lorsque l'on se trouve en agréable compagnie, sous un soleil radieux. Mais, si vous vous étiez trouvé à des heures impies dans la bibliothèque silencieuse et étrange de John Grimlan, aviez examiné les très vieux volumes sentant le moisi et prêté l'oreille à ses effroyables propos, alors votre langue se serait collée à votre palais, comme le fit la mienne, sous l'effet de l'horreur pure. Et le surnaturel vous serait apparu très réel et très proche en vérité… comme cela fût le cas pour moi ! »

« Mais, au nom du ciel, mon ami ! » m'écriai-je, car la tension grandissante devenait insupportable, « venez-en au fait et dites ce que vous voulez de moi. »

« Je veux que nous m'accompagniez jusque dans la maison de John Grimlan et que vous m'aidiez à exécuter ses instructions étranges, relatives à son corps. »

Cette aventure ne me plaisait guère, mais je m'habillai à la hâte, tandis qu'un frisson prémonitoire me faisait trembler. Une fois habillé, je suivis Conrad hors de ma maison et montai la route silencieuse qui conduisait à la demeure de John Grimlan. La route serpentait le long d'une côte. Pendant tout le trajet, jetant des coups d'œil en haut de la côte, devant moi, je pouvais voir cette grande et sinistre maison, juchée comme un oiseau de malheur sur la crête de la colline, formant un bloc sombre et compact qui se découpait sur les étoiles. À l'ouest, une unique et triste lueur rouge palpitait, là où la nouvelle lune venait juste de disparaître à la vue, derrière les collines basses et sombres. La nuit toute entière semblait abriter un maléfice invisible, et le battement persistant des ailes d'une chauve-souris, quelque part au-dessus de nos têtes, mettait à rude épreuve nos nerfs à vif. Pour couvrir le battement trépidant de mon propre cœur, je dis :

« Partagez-vous la croyance de beaucoup, à savoir que John Grimlan était fou ? »

Nous avançâmes de plusieurs pas avant que Conrad répondit, apparemment avec une étrange répugnance : « Sauf exception bien sûr, je dirai qu'aucun homme n'est jamais entièrement sain d'esprit. Pourtant, une nuit, dans son cabinet de travail il m'a paru dépasser brutalement les limites de la raison.

« Il avait discouru pendant des heures sur son sujet favori – la magie noire – lorsque, brusquement, il s'écria, tandis que son visage brillait d'une lueur étrangement impie : « Pourquoi suis-je ici à vous raconter de tels enfantillages ? Les rituels vaudou… les sacrifices Shinto… les serpents à plumes… les chèvres sans cornes… les cultes du léopard noir… bah ! Ordures et poussière balayées par le vent ! Rebuts du véritable Inconnu… des mystères profonds ! Ridicules reflets de l'Abîme !

« Je pourrais vous dire des choses qui égareraient à jamais votre cerveau ! Je pourrais chuchoter à votre oreille des noms qui vous dessécheraient comme une herbe flétrie ! Que savez-vous de Yog-Sothoth, de Kathulos et des cités englouties ? Aucun de ces noms n'a jamais été nommé par vos mythologies. Même dans vos rêves, vous n'avez jamais entrevu les sombres murailles cyclopéennes de Koth, ou tremblé devant les vents pernicieux qui soufflent de Yuggoth !

« Mais je ne vous brûlerai pas, vous laissant sans vie, par mon noir savoir ! Je ne peux espérer que votre cerveau infantile puisse supporter ce que le mien contient. Si vous étiez aussi vieux que moi… si vous aviez vu, comme je les ai vus, des royaumes s'effondrer et des générations passer et disparaître… si vous aviez amassé comme du grain mûr les noirs secrets des siècles… »

« Il continuait à délirer, son visage, brillant sauvagement, n'avait presque plus rien d'humain. Brusquement, remarquant ma stupéfaction évidente, il éclata d'un horrible gloussement.

« Sapristi ! » s'écria-t-il, avec une voix et un accent étranges que je ne lui connaissais pas, « il me semble que je vous ai grandement effrayé, et certes cela n'a rien d'étonnant, puisque vous n'êtes qu'un sauvage ignorant des arts de la vie, après tout ! Vous pensez que je suis vieux, n'est-ce pas ? Ha, ha, votre bouche s'ouvrirait toute grande, vous tomberiez raide mort si je vous révélais les générations d'hommes que j'ai connues… »

« Mais, à cet instant, une telle horreur s'empara de moi que je partis aussitôt, le fuyant comme une vipère ! Son rire suraigu et diabolique me poursuivit jusqu'à l'extérieur de la maison peuplée d'ombres. Quelques

jours plus tard, je reçus une lettre de lui, dans laquelle il s'excusait pour ses manières et les attribuait candidement – trop candidement – à l'usage de drogues. Je ne le crus pas, mais je repris contact avec lui, après une certaine hésitation. »

« Cela semble parfaitement démentiel, » murmurai-je. « Oui, » admit Conrad, avec hésitation. « Mais… Kirowan, avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui ait connu John Grimlan dans sa jeunesse ? »

Je secouai la tête.

« Je me suis donné beaucoup de mal pour m'informer discrètement à son sujet, » dit Conrad. « Il a vécu ici pendant vingt ans, à l'exception de mystérieuses absences de plusieurs mois souvent. Les plus vieux villageois se souviennent parfaitement du jour où il arriva ici, pour la première fois et où il fit l'acquisition de cette vieille maison sur la colline. Et tous disent que, au cours des vingt années qui suivirent, il n'a pas paru vieillir d'une façon notable. Lorsqu'il arriva ici, il ressemblait exactement à ce qu'il est maintenant… ou à ce qu'il était, jusqu'au moment de sa mort. Il avait l'apparence d'un homme d'une cinquantaine d'années.

« J'ai rencontré le vieux Von Bœhnk à Vienne. Il m'a dit avoir connu Grimlan, quand lui-même était un très jeune homme, faisant ses études à Berlin, cinquante ans plus tôt. Il a manifesté un étonnement très vif en apprenant que le vieil homme était toujours en vie. Car il m'a dit qu'à cette époque, Grimlan semblait être âgé d'une cinquantaine d'années. »

Je poussai une exclamation incrédule, voyant vers quelle implication tendait la conversation.

« C'est absurde ! Le Professeur Von Bœhnk à plus de 80 ans lui-même, et son grand âge l'expose à commettre des erreurs. Il a confondu cet homme avec un autre. »

Cependant, comme je parlais, ma chair se contractait d'une manière déplaisante, et les courts poils de ma nuque se hérissèrent.

« Bon, » fit Conrad, en haussant les épaules, « nous sommes arrivés à la maison. »

L'imposant édifice se dressait devant nous, menaçant. Comme nous arrivions à la porte d'entrée, un vent vagabond gémit à travers les arbres proches. Je tressaillis stupidement, en entendant à nouveau le battement spectral d'ailes de chauve-souris. Conrad tourna une grosse clé dans l'antique serrure. Alors que nous entrions, un courant d'air froid passa rapidement sur nous, évoquant le souffle de la tombe… froid et méphitique. Je frissonnai.

Nous traversâmes à tâtons un vestibule obscur et entrâmes dans un cabinet de travail. Là, Conrad alluma une chandelle, car aucun éclairage au gaz ou électrique n'avait été installé dans la maison. Je regardai autour de moi, redoutant ce que la lumière pouvait révéler. Mais la pièce, lourdement tapissée et bizarrement meublée, était entièrement vide, à l'exception de nous deux.

« Où… où est-ce ? » demandai-je dans un chuchotement rauque, comme ma gorge était devenue sèche.

« À l'étage, » répondit Conrad à voix basse, révélant ainsi que le silence et le mystère de la maison avaient également jeté leur emprise sur lui. « À l'étage, dans la bibliothèque où il est mort. »

Je levai les yeux involontairement. Quelque part au-dessus de nos têtes, le maître solitaire de cette sinistre maison dormait de son dernier sommeil… immobile, son visage blanc figé dans un masque grimaçant de mort. La panique m'envahit, je luttai pour reprendre le contrôle de moi-

même. Après tout, il s'agissait seulement du cadavre d'un vieil homme perverti qui ne pouvait plus faire de mal à personne… cet argument n'eut aucun effet sur mon cerveau, comme les paroles d'un enfant effrayé qui essaie de se rassurer lui-même.

Je me tournai vers Conrad. Il avait sorti d'une poche intérieure une enveloppe jaunie par le temps.

« Voici, » dit-il, sortant de l'enveloppe plusieurs pages d'un parchemin jauni par le temps, couvert d'une écriture serrée, « les dernières volontés de John Grimlan, bien que Dieu seul sache depuis combien d'années ces lignes ont été écrites. Il m'a confié ceci, il y a dix ans, immédiatement après son retour de Mongolie. C'est peu de temps après ce voyage qu'il a eu sa première crise.

« Cette enveloppe, il me l'a donnée, scellée, et m'a fait jurer de la garder avec soin et de ne pas l'ouvrir avant sa mort, lorsque je devrais en lire le contenu et suivre fidèlement ses instructions. Bien plus, il me fit jurer de les exécuter sans me préoccuper de ce qu'il dirait ou ferait après m'avoir remis l'enveloppe… d'exécuter ce qui avait été ordonné à l'origine. « Car, » ajouta-t-il avec un horrible sourire, « la chair est faible, mais je suis un homme de parole. Bien que je puisse souhaiter me rétracter dans un moment de faiblesse, il est trop tard, beaucoup trop tard à présent. Vous ne comprendriez jamais de quoi il retourne, mais vous ferez ce que je vous ai demandé de faire. »

« Eh bien ? »

« Eh bien, » Conrad essuya son front une nouvelle fois, « cette nuit, comme il était couché, se tordant dans son agonie, ses hurlements de douleur furent soudain entrecoupés d'exhortations éperdues pour que je lui rende l'enveloppe et la détruise sous ses yeux ! Comme il hurlait cette demande, il parvint à se redresser en s'appuyant sur ses coudes. Les yeux exorbités et ses cheveux se dressant sur sa tête, il m'invectiva d'une façon à glacer le sang. Il me hurlait de détruire l'enveloppe, de ne pas l'ouvrir. À un moment, criant dans son délire, il me demanda de découper son corps en morceaux et de disperser ceux-ci aux quatre vents du ciel ! » Une exclamation d'horreur incontrôlable s'échappa de mes livres desséchées.

« Finalement, » poursuivit Conrad, « je cédai. Au début, me souvenant de ses commandements dix ans plus tôt, j'étais demeuré inébranlable. Mais à la fin, comme ses cris de douleur devenaient désespérés et parfaitement insupportables, je m'apprêtai à aller chercher l'enveloppe, même si cela voulait dire que j'allais le laisser seul. Mais comme je sortais, dans une dernière et horrible convulsion au cours de laquelle une mousse tachée de sang coula de ses lèvres retroussées, la vie quitta son corps tordu… après un ultime et brutal sursaut. »

Il indiqua le parchemin.

« Je vais tenir ma promesse. Les instructions couchées sur ce parchemin semblent fantastiques et sont peut-être les lubies d'un esprit dérangé, mais j'ai donné ma parole. Les voici, en bref. Je dois placer son corps sur la grande table d'ébène noir dans sa bibliothèque et disposer sept bougies noires, allumées, tout autour de lui. Les portes et les fenêtres doivent être fermées et solidement fixées. Puis, dans les ténèbres qui précèdent l'aube, je devrai lire la formule, charme ou sortilège, que renferme une enveloppe plus petite et scellée, glissée à l'intérieur de la première, et que je n'ai pas encore ouverte. »

« Mais est-ce tout ? » m'écriai-je. « Pas de clause relative à sa fortune, ses biens… ou son cadavre ? »

« Rien. Dans son testament que j'ai lu par ailleurs, il lègue maison et fortune à un certain gentleman oriental dont le nom est précisé par le document… Malik Tous ! » « Comment ? » M'écriai-je, ébranlé jusqu'au tréfonds de mon âme. « Conrad, ceci est de la démence, s'ajoutant à la démence ! Malik Tous… Seigneur ! Aucun mortel n'a jamais porté ce nom ! C'est le titre du dieu impur, adoré par les mystérieux Yezidees – ceux qui demeurent sur le Mont Alamout le Maudit – dont les huit Tours d'Airain se dressent au milieu des mystérieux déserts de la grande Asie. Son symbole idolâtre est le paon d'airain. Et les Mahométans, qui exècrent les fidèles adorateurs de ce démon, disent qu'il est l'essence du mal dans l'univers tout entier… le Prince des Ténèbres… Ahriman… l'antique Serpent… le véritable Satan ! Et vous dites que Grimlan a nommé ce démon mythique dans son testament ? »

« C'est la vérité, » la gorge de Conrad était sèche. « Et regardez… il a griffonné quelques mots étranges dans un coin de son parchemin : « Ne me creusez pas de tombe ; je n'en aurai pas besoin. »

De nouveau, un frisson glacé parcourut mon dos.

« Au nom du Ciel ! » lançai-je dans une sorte de frénésie, « finissons-en rapidement avec cette tâche incroyable ! »

« Je pense qu'un verre me serait d'un grand secours, » répondit Conrad, en humectant ses lèvres. « Il me semble avoir vu Grimlan prendre du vin dans ce petit meuble. » Il se pencha vers la porte d'une petite armoire, ornée de sculptures, et l'ouvrit après quelque difficulté.

« Pas de vin ici, » dit-il sur un ton déçu, « si j'avais eu besoin de stimulants… qu'est-ce que ceci ?

Il sortit un rouleau de parchemin poussiéreux, jauni et à moitié recouvert de toiles d'araignée. Pour mes sens au comble de l'énervement, la moindre chose dans cette sinistre maison semblait investie d'une signification et d'une portée mystérieuse. Je me penchai par-dessus son épaule comme il le déroulait.

« Ce sont des archives de pairie, » dit-il, « ou plutôt le registre des morts, naissances, etc., que les anciennes familles avaient l'habitude de tenir au 16e siècle et avant. »

« Quel est le nom ? » demandai-je.

Il fronça les sourcils sur les griffonnages à moitié effacés, s'efforçant de comprendre l'écriture archaïque à l'encre passée.

« G-r-y-m… j'ai trouvé !… Grymlann, bien sûr. Ce sont les annales de la famille du vieux John… les Grymlann du Manoir de la Tête du Crapaud… quel nom étrange pour une propriété ! Regardons le dernier nom inscrit sur ce registre. »

Ensemble, nous lûmes : « John Grymlann, né le 10 mars 1630. » Ensuite, nous poussâmes tous les deux un cri. Sous cette inscription avait été écrit de fraîche date, par une main étrangement malhabile : « Mort le 10 mars 1930. » Sous celles-ci, il y avait un sceau de cire noire, frappé d'un étrange dessin… on aurait dit un paon avec une queue déployée.

Conrad me regardait fixement, muet. Son visage était devenu blanc comme un linge. La rage engendrée par la peur me secoua vivement.

« C'est une mystification montée par un dément ! » m'écriai-je. « La scène a été préparée avec un tel soin que les acteurs ont été trop loin ! Qui qu'ils soient, ils ont accumulé tellement d'effets incroyables que ceux-ci s'annulent entre eux. Tout ceci n'est qu'une illusion de drame, parfaitement stupide et sinistre ! »

Alors même que je parlais, une sueur glacée inonda mon corps et je me

mis à trembler, comme saisi par la fièvre. Dans un mouvement muet, Conrad prit une grande bougie posée sur une table d'acajou et se dirigea vers l'escalier.

« Il était entendu, je suppose, » chuchota-t-il, « que je devrais aller seul jusqu'au bout de cette horrible affaire. Mais je n'en ai pas le courage moral, et à présent, je suis heureux qu'il en soit ainsi. »

Une horreur figée imprégnait la maison silencieuse comme nous montions l'escalier. Une légère brise venait d'on ne sait où, agitant les lourdes tapisseries de velours. J'imaginai des doigts griffu« écarter doucement les tentures, et des yeux de braise se poser sur nous. À un moment, j'entendis le martèlement vague de pieds monstrueux quelque part au-dessus de nous, mais ce devait être les battements insensés de mon propre cœur.

L'escalier donnait sur un large et sombre couloir dans lequel notre bougie émettait une faible lueur qui n'éclairait que nos pâles visages et rendait les ténèbres plus noires encore par comparaison. Nous nous arrêtâmes devant une porte massive. J'entendis la respiration de Conrad s'accélérer, comme le fait un homme qui se prépare à une épreuve physique ou mentale. Involontairement, je serrai les poings, jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans mes paumes. Puis Conrad ouvrit brusquement la porte.

Un cri perçant s'échappa de ses lèvres. Ses doigts laissèrent échapper la bougie qui s'éteignit. La bibliothèque de John Grimlan resplendissait de lumière, bien que toute la maison ait été plongée dans l'obscurité à notre arrivée.

Cette lumière intense provenait de sept bougies noires, disposées à intervalles réguliers tout autour de la grande table d'ébène. Sur cette table, entre les bougies… je m'étais préparé à cette vision. À présent, devant la mystérieuse illumination et la vue de l'être étendu sur la table, j'étais prêt à abandonner toute résolution. John Grimlan avait été sans attraits de son vivant. Mais dans la mort, il était hideux. Oui, il était effrayant, bien que son visage fut miséricordieusement dissimulé par la même et curieuse robe de soie, ornée de dessins fantastiques évoquant des oiseaux, qui couvrait tout son corps, à l'exception des mains crochues, semblables à des griffes, et des pieds nus desséchés.

Un son étranglé sortit de la gorge de Conrad. « Mon Dieu ! » murmura-t-il. « Que signifie ceci ? J'ai bien placé son corps sur la table et disposé les bougies tout autour de lui, mais je ne les ai pas allumées ! Je n'ai pas posé cette robe sur son corps ! Et des pantoufles étaient passées à ses pieds lorsque je suis parti… »

Il s'interrompit brusquement. Nous n'étions pas seuls dans la chambre mortuaire.

Nous ne l'avions pas vu tout de suite parce qu'il était assis dans un grand fauteuil, placé dans un renfoncement à l'autre bout de la pièce. Et il était tellement immobile qu'il semblait être l'une des ombres projetées par les lourdes tapisseries. Comme mes yeux se posaient sur lui, un violent frisson me parcourut et une sensation proche de la nausée me saisit au creux de l'estomac. Ma première impression fut celle d'yeux éclatants, jaunes et obliques, qui nous fixaient sans ciller. Puis l'homme se leva et nous adressa un profond *salaam* . Nous vîmes alors que c'était un Oriental. À présent, quand je tâche de me le représenter avec précision, je ne parviens pas à retrouver une image nette de cet homme. Je me souviens seulement de ces yeux pénétrants et de la fantastique robe jaune qu'il portait.

Nous lui retournâmes son salut, mécaniquement, et il parla d'une voix grave et raffinée : « Gentlemen, j'implore votre pardon ! J'ai pris l'extrême liberté d'allumer les bougies… allons-nous accomplir la tâche concernant notre ami commun ? »

Il fit un léger geste vers le corps immobile sur la table. Conrad acquiesça de la tête, manifestement incapable de prononcer un seul mot. La même pensée traversa nos deux esprits au même instant… une enveloppe scellée avait également été remise à cet homme. Mais comment était-il arrivé à la maison de Grimlan aussi rapidement ? John Grimlan était mort depuis deux heures à peine. Autant que nous le sachions, personne n'était au courant de son décès, à part nous. Et comment était-il entré dans la maison fermée à clé et verrouillée ?

Toute l'affaire était parfaitement grotesque et irréelle. Nous ne nous étions même pas présentés, et n'avions pas demandé son nom à l'étranger. Il avait pris la direction des opérations ipso facto. Nous étions tellement pris par le sortilège de l'horreur et de l'illusion que nous nous déplaçâmes en aveugles, obéissant involontairement aux suggestions qu'il nous faisait sur un ton grave et respectueux.

Je me rendis alors compte que je me tenais du côté gauche de la table, regardant Conrad par-dessus le sinistre fardeau de celle-ci. L'Oriental se tenait debout, les bras croisés et la tête inclinée, au bout de la table. Je ne trouvai nullement étrange que ce soit lui qui se tienne à cette place, et non Conrad, qui devait lire ce que Grimlan avait écrit. Je m'aperçus que mon regard était attiré par le dessin qui s'étalait sur le devant de la robe en soie noire de l'étranger… un curieux dessin, ressemblant un peu à un paon, et un peu à une chauve-souris, ou à un dragon volant. Je notai avec un tressaillement que le même dessin se trouvait sur la robe recouvrant le cadavre.

Les portes avaient été fermées à clé, les fenêtres solidement cadenassées. Conrad, d'une main tremblante, ouvrit l'enveloppe contenue à l'intérieur de la première, et déplia en les agitant les feuilles de parchemin qui s'y trouvaient. Les feuilles semblaient beaucoup plus anciennes que celles contenant les instructions pour Conrad, dans la plus grande enveloppe. Conrad commença à lire sur un ton monotone, qui avait un effet hypnotique sur celui qui l'écoutait. Par instants, les bougies diminuaient d'intensité à mes yeux. La pièce et ses occupants semblaient flotter, étranges et monstrueux, occultés et déformés comme dans une hallucination. La plus grande partie de ce qu'il lisait était un fatras incompréhensible. Pourtant, le ton et le style archaïque du texte m'emplissaient d'une horreur intolérable.

« Par ce contrat, ailleurs enregistré, moi, John Grymlann, par ces présentes lignes je jure en Ton Nom, Toi que l'on ne peut nommer, de conserver une bonne fidélité à Ton égard. C'est pourquoi j'écris présentement en lettres de sang ces mots dictés à moi dans Ta Chambre austère et silencieuse, au cœur de Ta cité de Koth, où nul mortel ne s'est jamais rendu, sauf moi. Ces mêmes mots maintenant écrits par moi devront être lus sur mon cadavre, à l'heure fixée par Toi, pour remplir ma part de Ton accord que je conclus de ma propre volonté, en connaissance de cause et parfaitement sain d'esprit, à l'âge de 50 ans, en cette année de 1680, après Jésus-Christ. Ici commence Ton invocation :

« Avant que l'homme soit, vous étiez là, Ô Grands Anciens, et même alors leur Seigneur demeurait parmi Tes ténèbres… si un homme s'avance vers celles-ci, jamais il ne pourra revenir sur ses pas ! »

Les mots se perdirent dans un galimatias barbare, comme Conrad poursuivait péniblement sa lecture, rencontrant un langage non familier… un langage rappelant quelque peu le Phénicien. Mais ses archaïsmes suggéraient une hideuse antiquité, que n'avait jamais connu aucune langue terrestre. L'une des bougies vacilla et s'éteignit. Je m'apprêtai à la rallumer, mais un geste de l'Oriental silencieux m'en dissuada. Ses yeux brûlèrent les miens, puis se portèrent à nouveau vers la forme immobile sur la table.

Le manuscrit se poursuivait, écrit à nouveau dans un anglais archaïque.

« … Et pour le mortel qui a atteint Tes noires citadelles de Koth et a parlé avec Toi, Sombre Seigneur, dont le visage est caché. Car une récompense il peut avoir, si son cœur le désire, richesses et savoir inconcevable, et une vie au-delà de la durée humaine, aussi bien 250 ans. »

À nouveau la voix de Conrad buta sur des syllabes gutturales non familières. Une autre bougie s'éteignit.

« … Et toi mortel, ne fuis pas alors que ton temps approche de la nuit du paiement et que les feux de l'Enfer se saisissent de toi, afin que tu paies ton écot, car le Prince des Ténèbres prend ce qui lui est dû à ta fin et il ne peut être dupé. Ce que tu as promis, tu devras le remettre. *Augantha ne shuba…* »

Au premier son de ces accents barbares, une main glacée de terreur se referma sur ma gorge. Mes yeux éperdus se portèrent vivement vers les bougies et je ne fus pas surpris d'en voir une autre s'éteindre après avoir vacillé. Cependant, aucun souffle de vent n'agitait les lourdes tentures noires. La voix de Conrad hésita. Il passa sa main sur sa gorge, suffoquant un instant. Les yeux de l'Oriental n'avaient pas changé.

« … Vers les fils des hommes se glissent d'étranges ombres pour toujours. Les hommes voient les traces de Tes serres, mais pas Tes pieds qui les laissent. Sur les âmes des hommes s'étendent de grandes ailes noires. En vérité, il n'existe qu'un seul Maître Noir, bien que les hommes l'appellent Sathanas et Beelzebub et Apolleon et Ahriman et Malik Tous… »

Des brumes d'horreur me recouvrirent. J'entendais à peine la voix de Conrad poursuivre inlassablement sa lecture d'un ton monotone, tant en anglais que dans l'autre langue effrayante dont j'osais à peine essayer de deviner l'horrible sens. Avec une peur panique, je vis les bougies s'éteindre une à une. À chaque vacillement, comme les ténèbres grandissaient autour de nous, mon horreur augmentait. Je ne pouvais dire un mot, je ne pouvais faire un mouvement. Mes yeux dilatés étaient fixés avec une intensité angoissée sur la dernière bougie encore allumée. L'Oriental immobile au bout de la table faisait partie de ma peur. Il n'avait pas bougé, n'avait pas prononcé un seul mot. Mais, sous ses lourdes paupières, ses yeux brûlaient d'un triomphe démoniaque. Je savais que, sous son apparence extérieure indéchiffrable, il était dévoré par une attente fébrile et diabolique… mais pourquoi… pourquoi ?

Pourtant, je savais qu'à l'instant où l'extinction de la dernière bougie aurait plongé la pièce dans les ténèbres, quelque chose d'abominable et d'innommable se produirait. Conrad approchait de la fin. Sa voix montait en un vibrant crescendo, amenant à son paroxysme une tension insupportable.

« Et voici qu'approche le moment du paiement. Tes corbeaux prennent leur envol. Tes chauves-souris parcourent Ton ciel. Il y a des crânes dans Tes étoiles. Ton âme et ton corps tu as promis et tu dois les remettre. Tu ne

connaîtras pas la poussière à nouveau ni aucun des éléments d'où jaillit la vie… »

La bougie vacilla doucement. Je voulus crier, mais ma bouche s'ouvrit toute grande, laissant passer un hurlement muet. J'essayai de m'enfuir, mais je demeurai figé sur place, incapable même de fermer les yeux.

« Tes abîmes s'ouvrent tout grands et la dette doit être payée. La lumière fait défaut et Tes ténèbres s'amoncellent. Le bien n'existe pas, mais le mal. La lumière n'existe pas, mais les ténèbres. Il n'y a aucun espoir, que la condamnation… »

Un gémissement sourd retentit dans la pièce. *Il semblait venir de l'être recouvert par la robe sur la table !* Et cette robe se mit à bouger…

« Oh, ailes dans Tes ténèbres noires ! »

Je sursautai violemment ; un léger sifflement montait au milieu des ténèbres croissantes. Le mouvement des tapisseries obscures ? On aurait plutôt dit le frémisse ment d'ailes gigantesques.

« Oh, yeux rouges dans Tes ténèbres ! Ce qui a été promis, ce qui a été écrit dans le sang, est tenu ! La lumière est engloutie par les ténèbres ! Y a… Koth ! »

La dernière bougie s'éteignit brusquement et un cri affreusement inhumain éclata, insupportable… il ne sortait pas de mes lèvres, ni de celles de Conrad. L'horreur m'emporta, telle une sombre vague glacée. Dans les ténèbres aveugles, je m'entendis hurler terrible ment. Puis, dans un grand tourbillon et une forte bourrasque, quelque chose s'engouffra dans la pièce, arrachant les tentures des murs, renversant et écrasant fauteuils et tables. Un instant, une odeur intolérable brûla nos narines… un ricanement grave et horrible se moqua de nous dans les ténèbres. Puis le silence s'abattit comme un suaire.

Je ne sais comment, Conrad trouva une bougie et l'alluma. La faible clarté nous montra la pièce dans un horrible désordre… : nous révéla à chacun le visage livide de l'autre… et nous découvrit enfin la table d'ébène noir… nue ! Les portes et les fenêtres étaient toujours barricadées comme elles l'avaient été. Mais l'Oriental avait disparu… ainsi que le corps de John Grimlan.

Criant comme des damnés, nous enfonçâmes la porte et descendîmes frénétiquement l'escalier ressemblant à un puits, dont les ténèbres semblaient tendre vers nous des doigts noirs et visqueux. Comme nous nous précipitions, tels des déments, dans le vestibule du rez-de-chaussée, une lueur blafarde transperça les ténèbres et l'odeur de bois en train de brûler emplit nos narines.

La porte d'entrée résista un instant à nos assauts éperdus, puis céda. Nous nous précipitâmes au-dehors, vers la clarté des étoiles. Derrière nous, les flammes s'élancèrent vers le ciel dans un grand rugissement crépitant, comme nous nous enfuyions au bas de la colline. Conrad, regardant par-dessus son épaule, s'arrêta brusquement, pivota sur lui-même et lança brutalement ses bras en l'air, comme un dément. Puis il se mit à crier : « Il y a 250 ans ! Il avait vendu son corps et son âme à Malik Tous, qui est Satan ! C'était la nuit du paiement… et, oh, mon Dieu, regardez… ! *Regardez* ! Le démon est venu chercher son dû ! »

Je regardai, glacé d'horreur. Les flammes avaient enveloppé la maison avec une rapidité épouvantable. À présent, la grande bâtisse se découpait sur le ciel peuplé d'ombres, formant un enfer rouge incarnat. Et, au-dessus de l'holocauste, volait une gigantesque ombre noire, ressemblant à une monstrueuse chauve-souris. Dans sa griffe noire pendait mollement une

petite chose blanche, ressemblant au corps d’un homme. Alors même que nous poussions des cris horrifiés, elle disparut et nos regards sidérés rencontrèrent seulement les murs frémissants et le toit embrasé. Puis la vieille demeure s’effondra au milieu des flammes dans un grondement à faire trembler la terre.

DANS LA FORÊT DE VILLEFÈRE

Le soleil se couchait. Les grandes ombres s'étendaient rapidement sur la forêt. Dans l'étrange crépuscule d'un jour de fin d'été, je voyais devant moi le sentier sinuer et disparaître parmi les grands arbres. Je frissonnai et regardai par-dessus mon épaule avec effroi. À des miles derrière moi se trouvait le village le plus proche… à des miles devant, le suivant.

Je regardais à gauche et à droite tout en continuant à marcher et, de temps à autre, je regardais derrière moi. De temps à autre également, je m'arrêtais brusquement, saisissant ma rapière, lorsque le bris de petits branchages trahissait la présence de quelque animal. Mais était-ce bien un animal ?

Pourtant le sentier se poursuivait et je l'empruntais, parce que, oui-da, je n'avais rien de mieux à faire.

Comme j'avançai, je songeais, « mes propres pensées vont me jouer un mauvais tour si je n'y prends garde. Qui rôderait dans cette forêt, à l'exception des créatures qui la peuplent ordinairement, daims et autres animaux semblables ? Fi donc, les stupides légendes de ces villageois ! »

Et je poursuivais ainsi ma route, et le crépuscule disparaissait, remplacé par les ténèbres. Les étoiles commençaient à scintiller, et les feuilles des arbres murmuraient dans la légère brise. Puis je m'arrêtai net, mon épée jaillissant dans ma main, car, juste devant moi, après un coude du sentier, quelqu'un chantait. Je ne pouvais distinguer les paroles, mais l'accent était étrange, presque barbare.

Je m'abritai rapidement derrière un grand arbre, et une sueur froide perla à mon front. Puis le chanteur apparut. C'était un homme grand et mince, indistinct dans le crépuscule. Je haussai les épaules. Je n'avais rien à craindre d'un homme. Je bondis de derrière mon arbre, levant la pointe de mon épée.

« Halte ! »

Il ne manifesta aucune surprise. « Je vous en prie, maniez votre lame avec précaution, mon ami, » dit-il.

Quelque peu honteux, j'abaissai mon épée.

« Je suis nouveau-venu dans cette forêt, » dis-je pour m'excuser. « J'avais entendu parler de brigands. Je sollicite votre pardon. Où se trouve la route menant à Villefère ? »

« *Corbleu* , vous l'avez manquée, » répondit-il. « Vous auriez dû prendre l'embranchement de droite, il y a quelques instants. Je m'y rends moi-même. Si vous acceptez ma compagnie, je vous y conduirai. »

J'hésitai. Mais quelle raison avais-je d'hésiter ?

« Mais certainement. Je m'appelle de Montour, de Normandie. »

« Et je suis Carolus le Loup. »

« Non ! » Je fis un pas en arrière.

Il me regarda avec étonnement.

« Excusez-moi, » fis-je, « le nom est étrange ! »

« Mes ancêtres ont toujours été de grands chasseurs, » répondit-il. Il ne m'offrit pas sa main.

« Vous me pardonnerez ma surprise, » dis-je, comme nous descendions le sentier, « mais j'ai peine à distinguer votre visage dans l'obscurité. »

Je sentis qu'il riait, bien qu'il n'émit aucun bruit.

« Regarder coûte peu, » répondit-il.

Je m'approchai de lui et fis alors un bond en arrière, mes cheveux se hérissant.

« Un masque ! » m'exclamai-je. « Pourquoi portez-vous un masque, messire ? »

« C'est la conséquence d'un vœu, » expliqua-t-il. « Alors que j'étais poursuivi par une meute de chiens, je fis le vœu de porter un masque pendant un certain temps, si je leur échappais. »

« Des chiens, messire ? »

« Des loups, » répliqua-t-il vivement, « j'ai dit des loups. »

Nous marchâmes en silence pendant un moment, puis mon compagnon dit, « je suis surpris que vous traversiez ces bois de nuit. Peu de gens empruntent ces sentiers, même dans la journée. »

« J'ai hâte d'atteindre la frontière, » répondis-je. « Un traité vient d'être signé avec les Anglais, et le Duc de Bourgogne doit en être informé. Les gens du village ont cherché à me dissuader de faire ce trajet de nuit. Ils ont parlé d'un… loup qui, selon eux, rôderait dans ces bois. » « Ici le sentier bifurque vers Villefère, » dit-il, et j'aperçus un sentier étroit et sinueux que je n'avais pas remarqué en passant devant, quelques instants plus tôt. Il conduisait vers l'obscurité des arbres. Je frissonnai.

« Souhaitez-vous retourner au village ? »

« Non ! » m'exclamai-je. « Non, non ! Conduisez-moi. »

Le sentier était tellement étroit que nous marchions l'un derrière l'autre, il me précédait. Je l'examinai avec soin. Il était grand, beaucoup plus grand que moi, mince et filiforme. Il était vêtu d'un costume qui venait visiblement d'Espagne. Une longue rapière pendait à sa hanche. Il marchait à longues enjambées souples, sans faire de bruit.

Puis il se mit à parler de voyages et d'aventures. Il parla de nombreux pays et de mers qu'il avait vus, et discuta de nombreux sujets étranges. Ainsi nous parlions et nous nous enfoncions de plus en plus profondément dans la forêt.

Je supposai qu'il était Français. Pourtant il avait un accent très étrange qui n'était ni français, ni espagnol, ni anglais, et même qui n'évoquait aucune langue que j'aie jamais entendue parler. Étrangement, il se trompait sur certains mots, et d'autres il ne pouvait les prononcer du tout.

« Ce sentier n'est pas souvent emprunté, n'est-ce pas ? » demandai-je.

« Pas par un grand nombre, en effet, » répondit-il et il rit silencieusement. Je frissonnai. Il faisait très sombre et les feuilles chuchotaient parmi les branches.

« Un démon hante cette forêt, » fis-je.

« C'est ce que disent les paysans, » répondit-il, « mais j'ai souvent traversé cette forêt et je n'ai jamais aperçu son visage. »

Alors il se mit à parler d'étranges créatures des ténèbres, la lune se leva et des ombres se glissèrent parmi les arbres. Il leva les yeux vers la lune.

« Hâtez-vous, » dit-il. « Nous devons atteindre notre destination avant que la lune atteigne son apogée. »

Nous pressâmes le pas le long de la piste.

« Ils disent, » poursuivis-je, « qu'un loup-garou hante ces régions boisées. »
« Cela se peut, » répondit-il, et nous argumentâmes beaucoup sur ce sujet.
« Les vieilles femmes prétendent, » révéla-t-il, « que si l'on tue un loup-garou sous sa forme de loup, alors il est bel et bien tué. Mais s'il est tué sous sa forme humaine, alors sa moitié d'âme hantera pour toujours celui qui l'a tué. Mais hâtons-nous, la lune est proche de son apogée. »
Nous débouchâmes sur une petite clairière éclairée par la lune et l'étranger s'arrêta de marcher.
« Reposons-nous ici un instant, » dit-il.
« Non poursuivons notre route, » le pressai-je. « Je n'aime pas cet endroit. »
Il rit silencieusement. « Allons, » dit-il. « C'est une jolie clairière. Elle est aussi agréable qu'une salle de banquet et j'ai festoyé ici de nombreuses fois. Ha, ha, ha ! Regardez, je vais vous montrer un pas de danse. » Et il se mit à bondir çà et là, rejetant sa tête en arrière de temps à autre et riant silencieusement. Je pensai en moi-même, cet homme est fou.
Comme il continuait son étrange danse, je regardai autour de moi. Le sentier ne se poursuivait pas plus loin, il s'arrêtait dans cette clairière.
« Allons, » dis-je, « nous devons continuer. Ne sentez-vous pas l'odeur rance de fauve qui imprègne toute la clairière ? Il y a une tanière de loups ici. Peut-être sont-ils à proximité et se glissent-ils vers nous en ce moment même ? »
Il se laissa tomber à quatre pattes, bondissant plus haut que ma tête, et vint dans ma direction en un étrange mouvement glissant.
« Cette danse s'appelle la Danse du Loup, » dit-il, et mes cheveux se hérissèrent.
« N'approchez pas ! » Je fis un pas en arrière et, avec un cri perçant qui lança des échos vibrants dans la forêt, il bondit vers moi. Bien qu'une épée pendît à son ceinturon, il ne la tira pas de son fourreau. Ma rapière était à moitié sortie lorsqu'il agrippa mon bras et me jeta à terre violemment. Je l'entraînai à ma suite et nous heurtâmes le sol ensemble. Libérant l'une de mes mains d'un mouvement vif, j'arrachai son masque. Un cri d'horreur s'échappa de mes lèvres. Des yeux de bête luisaient sous ce masque, et des crocs blancs brillèrent au clair de lune. La face était celle d'un loup.
En un instant ces crocs menacèrent ma gorge. Des mains griffues m'arrachèrent mon épée. Je frappai de mes poings serrés cet horrible visage, mais ses mâchoires s'étaient refermées sur mon épaule, la maintenant solidement, et ses griffes cherchaient à déchirer ma gorge. Puis je me retrouvai sur le dos. Le monde s'évanouissait. Je frappai aveuglément. Ma main retomba, puis se referma automatiquement sur la poignée de ma dague que j'avais été incapable de saisir jusque-là. Je la tirai de son fourreau et frappai. Un terrible cri à demi bestial… un hurlement retentit. Ensuite je me relevai en titubant. À mes pieds gisait le loup-garou.
Je me penchai et brandis ma dague, puis m'arrêtai, levant les yeux. La lune flottait dans le ciel, proche de son apogée. Si je tuais la créature sous sa forme humaine, son effroyable esprit me hanterait à jamais. Je m'assis, attendant. La créature regardait avec des yeux de loup flamboyants. Les longs membres filiformes semblèrent se rétrécir, se recourber. Les poils parurent pousser et recouvrir son corps. Craignant la folie, je m'emparai de la propre épée du loup-garou et le mis en pièces. Ensuite je jetai l'épée au


loin et pris la fuite en courant.

Cet ouvrage se compose de huit nouvelles

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2-7024-0479-0

Quatrième de couverture

De puissantes colonnes sombres soutenaient un plafond plongé dans les ténèbres, tellement haut qu'il ressemblait à une nuée méditative, arquée contre un ciel de minuit.

Turlogh vit qu'il se trouvait dans un temple. Derrière un autel de pierre sombre, souillé de sang, s'élevait une forme puissante, sinistre et répugnante.

Le dieu Gol-Goroth ! Devant lui Athelstane s'appuyait sur sa grande épée et contemplait les deux formes qui gisaient à ses pieds dans une mare sanglante.

Quelle qu'ait été la magie impure qui avait donné la vie à la Créature Sombre, il avait suffi d'un seul coup de bon acier anglais pour la précipiter à nouveau vers les limbes d'où elle était venue.

Le Masque
Fantastique

De puissantes colonnes sombres soutenaient un plafond plongé dans les ténèbres, tellement haut qu'il ressemblait à une nuée méditative, arquée contre un ciel de minuit. Turlogh vit qu'il se trouvait dans un temple. Derrière un autel de pierre sombre, souillé de sang, s'élevait une forme puissante, sinistre et répugnante. Le dieu Gol-Goroth ! Devant lui Athelstane s'appuyait sur sa grande épée et contemplait les deux formes qui gisaient à ses pieds dans une mare sanglante. Quelle qu'ait été la magie impure qui avait donné la vie à la Créature Sombre, il avait suffi d'un seul coup de bon acier anglais pour la précipiter à nouveau vers les limbes d'où elle était venue.

Atelier Pascal Vercken / Doc. Thomas Schlück

H. 52/0500/0 - Dépôt légal - impr. 6124 - Ed. 8138 - 1er trim. 1976